



D. WEBSTER
Bookseller
TUNBRIDGE WELLS



I

col.

28

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

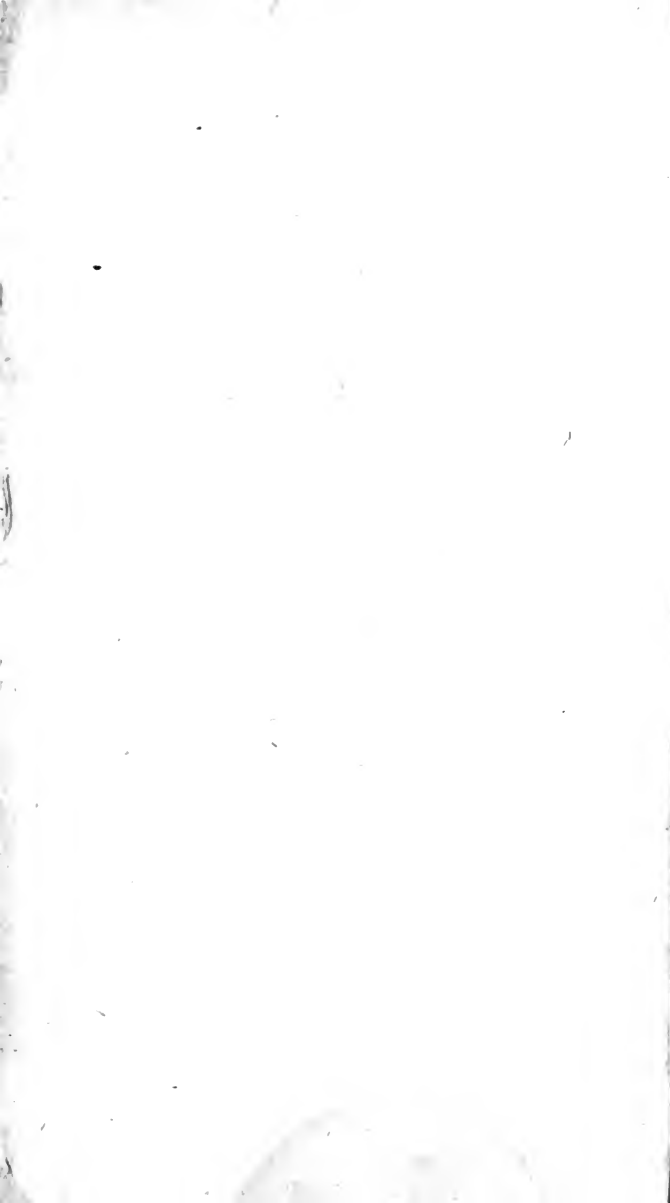
+

ESSAIS
DU CHEVALIER
BACON.

2. 1. 2. 3.

1. 2. 3. 4. 5.

1. 2. 3. 4. 5.





Engraved by H.R. Cook

FRANCIS BACON

Lord High Chancellor of England

Published by W. B. Jones

LE

B129e

F

ESSAIS

DU CHEVALIER

BACON,

CHANCELIER D'ANGLETERRE,

*SUR DIVERS SUJETS
de Politique, & de Morale.*



253276
2 4 31

A PARIS:

Chez E M E R Y, Quai des Augustins,
à Saint Benoist.

M. DCC. XXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy:

1825

1825

1825

1825

1825

1825

1825

1825

1825

1825

1825



AVERTISSEMENT

D U

LIBRAIRE.

LE petit Ouvrage
que nous donnons
au Public, est une
Traduction élégante d'un
excellent Original Anglois.
Nous ignorons le nom du
Traducteur : Pour l'Auteur
c'est le célèbre Bacon, Ba-
ron de Verulam, Vicomte
de Saint Alban, & Grand

à iij

vj *Avvertissement.*

Chancelier d'Angleterre ,
sous le regne de Jacques I.
Une Personne de distinction
ayant apporté cette
Traduction , au retour d'un
Voyage d'Espagne, a bien
voulu s'en défaire en no-
tre faveur, & pour l'utili-
té du Public. Nous avons
répondu à ses vœux , en
la faisant imprimer, & nous
croions que l'on nous en
fera quelque gré. On voit
dans ce petit Ouvrage com-
me en raccourci tout le gé-
nie de Bacon. Un esprit
aisé, un jugement sain , le
Philosophe sensé, l'Homme
de réflexions, y brillent tour
à tour. C'étoit un des fruits

de la retraite d'un Homme qui avoit quitté le monde, après en avoir soutenu long-tems les prosperités & les disgraces. Si les Maximes de M. de la Rochefoucaud ont été si long-tems goûtées parce qu'il y a de plus sensé : si elles font encore les délices de ceux qui aiment les Ouvrages où le vrai & le judicieux sont substitués à la place des traits brillans de l'imagination souvent faux, & presque toujours peu solides, nous avons droit d'espérer, que ces *Essais* ne seront ni moins recherchés, ni moins lûs ; ajoutons, ni moins utiles. Tout y paroît si raison-

nable, que chacun croit penser de lui-même ce qu'il trouve exprimé dans son Auteur. La Politique n'y est point contraire à la Religion, & celle-ci y soutient à son tour la Politique. C'est un Livre de principes qui peuvent également servir à l'Homme d'Etat, & au Philosophe. Ce ne sont point des maximes de spiritualité, mais des réflexions saines, judicieuses, solides. L'Auteur parle librement : c'étoit assés le caractère des Anglois; & c'est encore celui de leurs Auteurs: mais quand cette liberté n'a rien que de conforme au bon sens & à la raison; quand elle ref-

pecte la Religion & la piété qui doivent être raisonnables elles-mêmes; loin d'être blâmable, c'est l'affaïsonnement le meilleur qu'on puisse donner à un écrit, aujourd'hui sur-tout que ce goût paroît regner de plus en plus en France, & même dans presque toute l'Europe; un écrit qui a ce caractère, ne peut manquer de plaire & d'être utile. Un Ouvrage qui renferme plus de choses que de mots, peut ennuyer un esprit superficiel, qui n'aime que ce qui flatte son imagination, & qui cherche plus ce qui brille, que ce qui instruit. Mais la gloire d'un

x *Avertissement.*

Auteur est - elle de n'être agréable qu'à ces sortes de Lecteurs ? L'homme sensé, l'Auteur judicieux, ne mettent leur honneur qu'à être goûtés par ceux qui leur ressemblent ; & puisque nous sommes tous faits pour raisonner , & pour raisonner juste, pourquoi chercheroit-on autre chose dans un Ouvrage ? Celui - ci d'ailleurs donne en peu de mots tant de regles lumineuses d'une sage conduite , qu'il plaît , qu'il instruit, qu'il charme ceux qui aiment à se connoître , & qui craignent de se tromper. S'il reprend des défauts , c'est pour appren-

dre à les corriger ; s'il attaque des abus , c'est pour montrer à les éviter ; s'il donne des préceptes , c'est pour faire discerner ce qui est de devoir , & fuir ce qui n'est que de caprice & de fantaisie. Bayle qui avec beaucoup de défauts, ne laisse pas que d'avoir connu ce qui n'étoit que préjugé, & d'avoir fait quelquefois une guerre assés heureuse à beaucoup de préventions , avoit raison d'estimer cet écrit. Il loüe beaucoup ces Essais ; il nous apprend qu'il s'en fit en peu de tems un assés grand nombre d'Editions , & ceux qui liront cette Traduction, ap-

plaudiront à cet égard au jugement de ce Critique qu'il faut abandonner sur tant d'autres points. Jean Baudoin l'un des premiers Membres de l'Academie Françoisse, en avoit déjà publié une Traduction en 1624. Nous l'avons parcourue, & nous y avons trouvé une difference énorme entre elle & celle que nous publions. Style mauvais dans la premiere, additions peu dignes de l'Auteur, expressions louches, surannées & souvent bizarres : c'est le caractère de cette Traduction. L'élégance, la pureté du langage, la précision, forment au contraire :

le caractère de celle-ci. Si notre jugement semble suspect, parce qu'il paroît intéressé, qu'on lise cet Ouvrage, & nous sommes assurés que l'on ira encore plus loin que nous dans les éloges que nous donnons à cet écrit. Il est vrai que nous avons fait quelques retranchemens dans la Traduction que nous publions; mais outre qu'ils sont en très-petit nombre, nous ne les avons faits que sur l'avis d'un homme d'esprit qui les a jugé nécessaires pour se conformer à nos mœurs & aux Loix reçues dans le Royaume; & par respect pour la vérité

xiv *Avertissement.*

qui s'y trouvoit blessée. La liberté de penser est soufferte en France comme en Angleterre : mais ici elle est resserrée dans les bornes de la sagesse & de la moderation , au lieu que l'on n'ignore pas qu'elle est souvent portée à un excès condamnable en Angleterre ; & les Anglois les plus judicieux ne font pas difficulté d'en convenir , & de souhaiter que l'on imitât à cet égard notre prudence & notre reserve.





TABLE

DES TRAITEZ
contenus dans ces Essais
de Politique, & de Morale.

DE l'Habitude , & de
l'Education. Pag. 1.

Du Mariage , & du Célibat.
pag. 6.

Des Cliens & Amis. pag. 12.

De la Conversation. pag. 17.

De la Noblesse. pag. 22.

Du Discours. pag. 27.

Des Magistrats & des Digni-
tez. pag. 33.

xvj T A B L E.

Du Sage en apparence. pag. 44.

De la Colere. pag. 48.

De la Louange. pag. 54.

De la Gloire & de la Réputation. pag. 59.

Dcs Richesses. pag. 64.

Des Cérémonies & des Complimens. pag. 74.

De l'Envie. pag. 79.

De ce qu'on appelle Nature dans les hommes. pag. 93.

De la Dissimulation. pag. 99.

Des Voyages. pag. 107.

De la

T A B L E. xvij

De la Dépense. pag. 115.

*Des Graces , & de ceux qui y
prétendent.* pag. 120.

Des Peres , & des Enfans.
pag. 128.

De l'Usure. pag. 134.

Du Devoir des Juges. p. 147.

De la Vicissitude des choses.
pag. 160.

Du Conseil. pag. 179.

De l'Amitié. pag. 195.

De la Difformité. pag. 218.

De la Vérité. pag. 222.

xviii T A B L E.

De l'Adversité. pag. 229.

De la Vengeance. pag. 232.

De l'Athéisme. pag. 236.

De la Superstition. pag. 243.

De la Bonté naturelle & acquise. pag. 245.

De la Mort. pag. 251.

De la Jeunesse , & de la Vieillesse. pag. 257.

Des Soupçons. pag. 263.

De l'Amour. pag. 267.

De l'Amour propre , & de l'Intérêt particulier. pag. 273.

T A B L E. xix

De l'Etude.	pag. 278.
De la Vanité.	pag. 284.
De l'Ambition.	pag. 289.
De la Fortune.	pag. 296.
De l'Empire.	pag. 302.
De la véritable Grandeur des Royaumes & des Etats.	pag. 314.
Des Troubles & des Séditions.	pag. 340.
Des Factions & des Partis.	pag. 352.
Des Colonies.	pag. 365.

xx T A B L E.

De l'Expedition dans les affaires. pag. 374.

Du Délai dans les affaires. pag. 379.

De la Négociation. pag. 382.

De l'Audace. pag. 387.

Des Nouveautés. pag. 392.

Fin de la Table.

PRIVILEGE DU ROY.

L OUIS, par la grace de Dieu,
 Roi de France & de Navarre,
 A nos amez & feaux Conseillers les
 Genstenans nos Cours de Parlemens,
 Maîtres des Requêtes ordinaires de
 notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt
 de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs
 Lieutenans Civils, & autres nos Jus-
 ticiers qu'il appartiendra, Salut. No-
 tre bien-ameé PIERRE-FRANÇOIS
 EMERY, Imprimeur & Libraire
 à Paris, Ancien Adjoint de sa Com-
 munauté, Nous ayant fait remontrer
 qu'il lui auroit été mis en main un
 Manuscrit qui a pour titre, *Essais du
 Chevalier Bacon, Chancelier d'Angle-
 terre, sur divers sujets de Politique & de
 Morale*, qu'il souhaiteroit imprimer
 ou faire imprimer & donner au Pu-
 blic, s'il Nous plaisoit lui accorder
 nos Lettres de Privilége sur ce néces-
 saires: offrant pour cet effet de l'im-
 primer, ou faire imprimer en bon pa-
 pier & beaux caractères, suivant la
 feüille imprimée & attachée pour mo-
 dèle sous le Contrescel des Présentes.
 A CES CAUSES, voulant traiter
 favorablement ledit Exposant, Nous

lui avons permis & permettons par ces Présentes, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre ci-dessus spécifié, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractères conformes à ladite feüille imprimée & attachée sous notre Contrescel, & de le vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre Obéissance : comme aussi à tous Imprimeurs-Libraires, & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contre-

faits , de quinze cent livres d'amen-
 de contre chacun des Contrevenans ,
 dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hô-
 tel-Dieu de Paris , l'autre tiers audit
 Exposant , & de tous dépens , dom-
 mages & intérêts ; à la charge que ces
 Présentes seront enregistrées tout au
 long sur le Registre de la Commu-
 nauté des Libraires & Imprimeurs de
 Paris danstrois mois de la date d'i-
 celles ; que l'impression de ce Livre
 sera faite dans notre Royaume & non
 ailleurs , & que l'Impétrant se con-
 formera en tout aux Reglemens de la
 Librairie , & notamment à celui du
 dix Avril 1725. & qu'avant de l'ex-
 poser en vente , le Manuscrit ou Im-
 primé , qui aura servi de copie à l'im-
 pression dudit Livre , sera remis dans
 le même état où l'Approbation aura
 été donnée, ès mains de notre très-cher
 & féal Chevalier Garde des Sceaux de
 France le Sieur Chauvelin ; & qu'il
 en sera ensuite remis deux Exemplai-
 res dans notre Bibliothèque publique ,
 un dans celle de notre Château du
 Louvre , & un dans celle de notre
 très-cher & féal Chevalier Garde des
 Sceaux de France le Sieur Chauvelin ,
 le tout à peine de nullité des Présentes ;

du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingthuitième jour d'Août, l'an de grace mil sept cent trente-quatre, & de notre Regne le dix-neuvième. Par le Roi en son Conseil, SAINSON.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 762. fol. 755. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 29. Août 1734.

G. MARTIN, Syndic.



ESSAIS
DU CHEVALIER
BACON,

CHANCELIER D'ANGLETERRE,

*Sur divers Sujets de Politique,
& de Morale.*



DE L'HABITUDE,
ET DE L'EDUCATION.



ES pensées des hommes naissent de leurs inclinations; leurs discours sont proportionnés à leur sçavoir & aux opinions qu'ils ont embrassées,

A

2 *Essais de Politique ,*

mais l'habitude seule regle & détermine leurs actions, comme Machiavel le remarque, avec beaucoup de bon sens , mais dans un cas odieux.

On voit bien clairement la forme, ou pour mieux dire le triomphe de l'habitude, en ce que nous entendons tous les jours des hommes, promettre, s'engager, & donner des paroles authentiques, sans que cela fasse aucune impression sur eux, ni qu'ils changent en rien leur conduite, comme s'ils étoient des statues, ou des machines que la seule habitude fait mouvoir. Voici plusieurs exemples de son pouvoir & de sa tyrannie.

Les Indiens (je parle des Gymnosophistes) se mettent tranquillement sur un bûcher, & se sacrifient par le feu. Les femmes même se font brûler

avec le corps de leurs maris. Les enfans de Sparte étoient accoutumés à se laisser foïeter sur l'autel de Diane sans se plaindre. Je me souviens qu'au commencement du regne de la Reine Elifabeth, un Irlandois rebelle qui fut condamné, présenta un placet au Viceroi, demandant à être pendu avec une branche d'ozier retorse, & non pas avec une corde, parce que ç'avoit été la coûtume dans son pais de pendre les rebelles de cette manière. En Moscovie il y a des Moines qui se mettent l'hyver dans l'eau par pénitence, & qui y demeurent jusqu'à ce qu'elle soit gélée autour d'eux. Puis donc que l'habitude a tant de pouvoir sur nous, tâchons d'en contracter de bonnes. Celles qu'on prend dans la jeunesse, sont certainement les plus fortes ;

4 *Essais de Politique,*

& ce que nous appellons éducation , n'est en effet qu'une habitude prise de bonne heure. Nous voyons à l'égard des Langues que la prononciation ou l'accent s'apprend bien mieux dans la jeunesse ; alors la langue est plus déliée , les nerfs sont aussi plus souples ; ceux qui apprennent tard ne peuvent pas si facilement prendre un pli nouveau , à moins que ce ne soit de ces hommes rares qui se tiennent toujours en exercice , & qui conservent par ce moyen la faculté nécessaire pour apprendre tout ce qu'ils veulent sçavoir ; mais si la coutume simple & pour ainsi dire , privée , a tant de force , elle en aura bien davantage étant associée & conjointe comme elle l'est dans les collèges ; car alors l'exemple instruit , la société encourage , l'émulation &

les honneurs élèvent l'esprit : de sorte que dans ces lieux la force de la coutume est portée à son plus haut période. Certainement la multiplication des vertus naît de la bonne institution & de la bonne discipline des sociétés. Car les sociétés , & les bons gouvernemens cultivent la vertu naissante , mais ils n'en corrigent pas la sémençe ; & le malheur est qu'on employe souvent les moyens les plus efficaces pour la fin la moins désirable.



DU MARIAGE,
ET DU CELIBAT.

Celui qui a une femme & des enfans, a donné des ôtages à la fortune. Ce sont des entraves pour les grandes entreprises , soit que la vertu ou le vice nous y porte. Tout ce qui s'est fait de plus recommandable en faveur de la société , a été fait par des gens qui n'avoient point d'enfans , & qui ont , pour ainsi dire , épousé & donné toute leur affection au bien public. Il paroîtroit cependant naturel que ceux qui ont des enfans, eussent plus de soin que les autres de l'avenir , auquel ils doivent transmettre leurs plus chers dépôts.

Il y a des gens indépendamment de tout cela qui ne pensent point à faire passer leur mémoire à la Postérité. Ils regardent comme une folie de se donner des soins , & de se tourmenter pour un tems, où ils ne seront plus. Quelques-uns regardent une femme & des enfans seulement comme un sujet de dépense ; & qui plus est , il y a des avarés assez fols pour tirer vanité de n'avoir point d'enfans , parce que peut-être ils ont entendu dire à quelqu'un en parlant d'un homme riche, *mais il a beaucoup d'enfans* , comme une chose qui diminueoit sa richesse. Cependant la raison qui fait le plus communément garder le célibat , c'est l'envie de jouir de la liberté , sur-tout pour quelques esprits contens d'eux-mêmes , hipocondres , si sensibles à la

moindre contrainte, qu'ils regardent presque leurs jarretières comme des chaînes.

On trouve parmi les gens qui ne sont pas mariés les meilleurs amis, les meilleurs maîtres, & les meilleurs domestiques; mais non pas toujours les meilleurs sujets; car ils se transplantent aisément, & le plus grand nombre de fugitifs est de cette espèce.

Le Célibat convient aux Ecclésiastiques. Il est rare qu'on s'occupe à arroser des plantes, lorsqu'on a besoin de l'eau pour soi-même. Mais il me paroît qu'il est indifférent que les Magistrats soient mariés; car s'ils sont corrompus, ils auront un domestique pire qu'une femme pour attirer & pour recevoir des présens. A l'égard des soldats, je trouve que les Généraux, pour les engager à bien com-

battre, les font ordinairement
ressouvenir de leurs femmes &
de leurs enfans. Je crois donc
que le mépris du mariage parmi
les Turcs, peut rendre leurs
simples soldats moins résolus.

Une femme & des enfans
augmentent l'humanité dans
les hommes; & quoiqu'un gar-
çon soit souvent plus charita-
ble, parce qu'il a moins de dé-
pense à faire, il est cependant
plus cruel, plus dur, & plus
propre à faire la charge d'In-
quisiteur, parce qu'il y a moins
d'occasions qui puissent réveil-
ler en lui sa tendresse, & tou-
cher son cœur.

Les naturels graves conduits
par la coûtume, & qui se pi-
quent de constance, sont ordi-
nairement de bons maris, com-
me Ulyssé, *qui vetulam suam
pratulit immortalitati.*

Les femmes chastes sont sou-

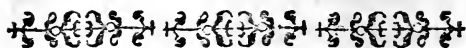
vent orgueilleuses & de mauvaise humeur, enflées du mérite de leur chasteté. Le meilleur lien pour retenir une femme dans son devoir, c'est qu'elle ait opinion de la prudence de son mari ; opinion qu'elle n'aura pas s'il lui paroît jaloux.

Les femmes sont des maîtresses pour de jeunes gens, pour les hommes plus âgés des compagnes, & pour les vieillards des nourrices ; de manière qu'on a tant qu'on veut un prétexte de prendre une femme. Cependant celui à qui on demandoit quand un homme devoit se marier, & qui répondit : Un jeune homme, pas encore : Un vieillard, point du tout : celui-là, dis-je, est mis au nombre des sages.

On voit souvent que les mauvais maris ont de bonnes femmes, ou du moins que leur

tendresse est bien plus estimée ,
lorsqu'ils reviennent à elles.
Souvent aussi elles se montrent
patientes par orgueil , sur-tout
si elles ont elles-mêmes choisi
leurs maris contre l'avis de
leurs parens ; car alors elles
veulent (quoiqu'il leur en coût-
te) soutenir leur folie.





DES CLIENS,

ET AMIS.

LES Cliens à grands airs ne font point commodes ; en faisant sa queue trop longue, on raccourcit ses aîles. J'entens par grands airs , non seulement ceux qui causent une grande dépense, mais aussi ceux qui sont importuns par des sollicitations continuelles. Les Cliens ordinaires ne doivent exiger de leur Patron que l'appui, la recommandation, & la protection dans le besoin.

Il faut encore éviter de recevoir pour Cliens , ou pour Amis, ceux qui ne nous sont point attachés par amitié, mais par mécontentement contre quelqu'autre ; ils font naître

très-souvent, ou pour le moins durer, les mésintelligences si communes parmi les Grands. Les Cliens qui ont trop de vanité, & qui prônent à grand bruit leurs Patrons, sont aussi très-facheux; ils gâtent les affaires par leur babil; & loin de se faire estimer, ils attirent l'envie sur eux. Mais il y en a d'une autre espèce bien plus dangereuse; ce sont certains espions à gages qui cherchent continuellement à pénétrer dans les secrets d'une maison pour les porter dans une autre; ils sont souvent en faveur, parce qu'ils semblent officieux, & parce qu'ils rapportent ordinairement des deux côtés.

Quand on est suivi par des personnes de sa profession, comme les gens de guerre qui suivent leur Général, quoiqu'en tems de paix; c'est une manière

convenable, & qui même est approuvée dans les Monarchies, pourvû que ce soit sans trop de pompe & de popularité. Mais de toutes les façons d'avoir des Cliens, la plus honorable est de se rendre le protecteur de quiconque a de la vertu. Il faut avoüer cependant que s'il n'y a pas grande disproportion de mérite, les personnes d'un esprit médiocre valent mieux pour Cliens que celles qui ont trop d'adresse ; & pour dire la vérité, dans un tems de corruption, un homme actif est souvent plus utile qu'un homme vertueux.

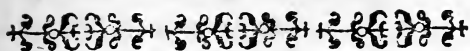
Dans le gouvernement d'un Etat, il est bon que le traitement ordinaire soit égal entre des personnes d'un même rang; trop favoriser les uns, les rend insolens, & mécontente les autres. Mais dans les graces

qu'on dispense, on doit agir tout différemment. Il faut user de distinction & d'élection. Par là les uns deviennent plus reconnoissans, & les autres plus empressés. On ne doit pas cependant trop favoriser quelqu'un d'abord, parce qu'il ne seroit pas possible de continuer avec proportion.

On fait mal de se laisser gouverner par un Ami ; c'est montrer de la foiblesse, & donner jour à la médifance. Ceux qui n'avoient osé nous censurer directement, ne manqueront pas de médire de celui qui nous conduit ; ainsi notre réputation en souffrira. Il est cependant encore plus dangereux d'être livré à plusieurs personnes à la fois : on devient inconstant, & sujet à la dernière impression. Mais il est honorable & utile de prendre conseil

16 *Essais de Politique,*
d'un petit nombre d'amis.
Ceux qui regardent voyent
mieux que ceux qui jouient.
La véritable amitié est fort rare,
& sur-tout entre des égaux,
c'est cependant celle que les
Anciens ont le plus célébrée.
S'il y en a, c'est entre le supérieur
& l'inférieur, parce
que la fortune de l'un dépend
de celle de l'autre.





DE LA CONVERSATION.

ON doit éviter dans la conversation l'affectation , & encore plus la négligence; puisque l'art de s'y bien conduire marque la décence des mœurs , & que celui de converser sert beaucoup dans les affaires tant publiques que particulières. Comme l'action (quoiqu'elle n'ait rien que de superficiel) est cependant requise dans un Orateur, préféralement aux autres parties qui semblent d'une bien plus grande importance; ainsi la conversation , quoiqu'elle ne prouve rien pour les qualités de l'ame , si elle n'est pas mise dans un homme du monde au-dessus de tout , du moins tient-elle une très-haute place , & l'air même du visage a beau-

18 *Essais de Politique,*
coup de poids. *Nec vultu destrue
verba tuo*, dit le Poëte. On peut
affoiblir & même détruire abso-
lument la force de ce qu'on a
dit par l'air de son visage. Aussi
Cicéron, en recommandant à
son frere d'être affable aux Pro-
vinciaux, lui mande que cette
affabilité ne consiste pas tant
dans les discours que dans un
air gracieux & ouvert. *Nihil
interest os hium apertum, vultum
clausum*. Nous voyons encore
qu'Atticus écrivant à Cicéron
au sujet de la premiere entre-
vûë qu'il devoit avoir avec Cé-
sar dans la chaleur de la guerre,
l'avertissoit soigneusement &
sérieusement de composer dans
cette occasion son air & ses ges-
tes avec gravité & dignité. Si la
contenance importe si fort,
combien de plus grande im-
portance ne doivent pas être
les discours & les autres cho-

ses qui appartiennent à la Conversation.

L'abrégé de la bienfiance & de la politesse, consiste à garder également notre dignité, & celle des personnes avec lesquelles nous conversons. Tite-Live explique ceci fort bien, quoiqu'il parle sur un autre sujet. *Ne aut arrogans videar, aut obnoxius, quorum alterum est alienæ libertatis, obliti alterum suæ.* D'un autre côté, si on paroît trop appliqué à ne manquer à rien de tout ce que peut exiger la civilité & la politesse, on tombe dans une sorte d'affectation désagréable. *Quid enim difformius cœnam invitam transferre?* Etmême sans tomber dans ces excès vicieux, on perd trop de tems en des bagatelles qui demandent plus de soin qu'elles ne valent. Les Régens disent aux Ecoliers qui aiment trop à

20 *Essais de Politique* ,
parler : *Amicos esse fures temporis*.
On en doit dire de même aux
hommes faits : trop d'amour
pour la Conversation détourne
des occupations plus sérieuses ,
& d'un plus grand prix.

Ceux qui sont si extrême-
ment polis , qu'ils paroissent
formés exprès pour la politesse,
se contentent ordinairement
de posséder cette bonne quali-
té , & n'aspirent presque jamais
à des vertus plus élevées &
plus solides. Au contraire ceux
qui connoissent leur défaut à
cet égard , cherchent à s'attirer
l'estime par d'autres voyes.

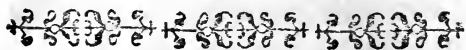
Presque toutes choses sont
bienféantes à celui qui est véri-
tablement estimé. Quand ce
point manque , il faut cher-
cher un faux-fuyant (pour
m'exprimer ainsi) dans la com-
plaisance & dans la politesse.

Vous ne trouverez presque

jamais d'empêchement dans les affaires, plus grand, ni plus ordinaire que trop de cérémonie, & aussi trop de circonspection dans le choix du tems & de l'occasion. Salomon dit : *Qui respicit ad nubes, non mutet.* Il vaut bien mieux faire naître l'occasion que l'attendre.

La Politesse est, pour ainsi dire, le vêtement de l'esprit; elle doit servir comme les habits de tous les jours qui n'ont rien de recherché, & qui ne coûtent pas trop; elle doit aussi, comme les habits, faire paroître ce qu'il y a de mieux, & cacher les défauts; enfin elle ne doit point gêner, ni empêcher l'esprit d'agir librement.





DE LA NOBLESSE.

NOUS parlerons de la Noblesse, premierement comme faisant partie d'un Etat, & ensuite comme d'une condition de particulier. Une Monarchie où il n'y a point de Nobles, est toujours une pure & absolüe tyrannie, comme celle du Turc. La Noblesse tempère la souveraineté, & détourne un peu les yeux du Peuple du sang Royal. Les Démocraties n'en ont pas besoin; elles sont même plus tranquilles & moins sujettes aux séditions, quand il n'y a pas de familles nobles. Alors on regarde à l'affaire proposée, non pas à celui qui la propose, ou si on y regarde, ce n'est qu'autant qu'il peut être utile pour l'affaire, & non pas pour

ses armes, & pour sa généalogie. Nous voyons que la République des Suisses se soutient fort bien malgré la diversité de la Religion & des Cantons, parce que l'utilité & non pas le respect fait leur lien. Le gouvernement des Provinces-Unies des Pays-Bas est excellent; car l'égalité dans les personnes cause l'égalité dans les Conseils, & fait que les taxes & les contributions sont payées de meilleure volonté.

Une Noblesse grande & puissante augmente la splendeur d'un Prince, mais elle diminue son pouvoir. Elle donne du cœur au peuple, mais elle rend sa condition plus utile. Il est bon pour le Prince & pour la justice que la Noblesse ne soit pas trop puissante, & qu'elle se conserve cependant une grandeur capable de réprimer l'in-

24 *Essais de Politique,*

solence populaire , avant qu'elle puisse s'attaquer à la Majesté du Prince. Une Noblesse nombreuse rend ordinairement un Etat moins puissant ; car outre que c'est une surcharge de dépense , il arrive nécessairement que plusieurs Nobles deviennent pauvres avec le tems : ce qui fait une espèce de disproportion entre les honneurs & les biens.

A l'égard de la Noblesse dans les particuliers , on a une espèce de respect pour un vieux Château , ou pour un bâtiment qui a résisté au tems , ou même pour un bel & grand arbre qui est frais & entier malgré sa vieillesse. Combien en doit-on plus avoir pour une noble & ancienne famille qui s'est maintenüe contre tous les orages des tems ? La nouvelle Noblesse est l'ouvrage du pouvoir du Prince ;

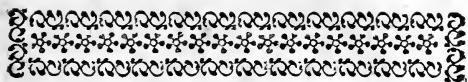
ce ; mais l'ancienne est l'ouvrage du tems seul.

Ceux qui sont les premiers élevés à la Noblesse , ont ordinairement de plus grandes qualités , mais moins d'innocence que leurs descendans. Car rarement on ne s'élève que par des bons & des mauvais moïens ensemble. Il est injuste que la mémoire des vertus demeure à la postérité , & que les défauts soient ensevelis avec ceux qui les ont.

Une naissance noble diminue ordinairement l'industrie ; & celui qui n'est pas industriel , porte envie à celui qui l'est. Les Nobles d'un autre côté n'ont pas tant de chemin à faire que les autres , pour monter aux plus hauts degrés ; & celui qui est arrêté tandis que les autres montent , a pour l'ordinaire des mouvemens d'envie.

Mais la Noblesse étant dans la possession de jouir des honneurs, cela éteint l'envie qu'on lui porteroit si elle en jouissoit nouvellement. Les Rois qui peuvent choisir dans leur Noblesse des gens prudens & capables, trouvent en les employant beaucoup d'aifance & de facilité : le Peuple se plie naturellement sous eux, comme étant nés pour commander,





DU DISCOURS.

IL y a des gens qui aiment mieux dans la conversation paroître doués d'un esprit facile & qui peut se tirer d'affaires sur toute sorte de sujets , que de montrer un discernement solide , juste , & qui s'attache au vrai ; comme s'il étoit plus glorieux de faire voir qu'on sçait tout ce qui se peut dire , que de montrer qu'on sçait ce qui se doit penser. Il y a aussi des gens qui ont des lieux communs & des thèmes tout faits , où ils brillent d'abord ; mais manquant de variété , ils ennuyent bien-tôt , & paroissent ridicules aussi-tôt qu'ils sont découverts.

Le rôle distingué dans une

Cij

conversation , c'est de fournir la matière , de la diriger , & de la varier : c'est être la clef de meutte. Il est bon de diversifier la conversation , & de montrer les choses qu'on traite sous plusieurs aspects différens ; de mêler aux argumens , des narrations , des questions , des opinions , du plaisant , & du sérieux. On languit quand la conversation roule trop long-tems sur un même sujet.

À l'égard de la plaisanterie , plusieurs choses doivent être privilégiées ; la Religion , les matières d'Etat , les grands hommes , les affaires graves des particuliers , & tout ce qui est digne de pitié. Il y a des personnes qui croient que leur esprit s'endormiroit , s'ils ne jetoient dans la conversation quelque chose de piquant. C'est une habitude qu'on doit répri-

mer, parce, puer, *stimulis*, & *fortius utere loris*. Le bon fel n'a point d'amertume. Un homme satyrique fait craindre aux autres son esprit, & doit à son tour craindre leur mémoire.

Celui qui fait beaucoup de questions, apprendra beaucoup, sur-tout s'il sçait les proportionner à la capacité de la personne qu'il questionne. Il lui fournit le plaisir de parler de ce qu'elle sçait le mieux, & il apprend toujours quelque chose; mais il faut se garder d'être importun par trop de questions. Laissez parler les autres, & s'il y a quelqu'un qui empaume la conversation, semblable à l'instrument qui anime ou qui rend plus graves les pas des Danseurs, détournez-le adroitement, afin que celui qui s'est tû long-tems, puisse, pour ainsi dire, entrer en danse. Dissimu-

30 *Essais de Politique* ,

lez quelquefois ce que vous sçavez , c'est le moyen qu'on ne vous croye pas neuf une autrefois dans ce que vous ignorez peut-être.

On doit parler de soi très-rarement & avec bien des ménagemens. J'ai connu un homme qui disoit d'un autre par dérision : Ne faut-il pas qu'il ait beaucoup d'esprit , puisqu'il nous en assure si souvent ? Il n'y a qu'une occasion où l'on peut se louer de bonne grace , c'est en louant dans un autre une vertu que l'on possède soi-même. Sur-tout gardez-vous bien soigneusement des discours railleurs & malins. La conversation doit être comme une promenade , & non pas comme un grand chemin qui mène à la maison de quelqu'un. J'ai connu deux personnes de qualité de l'Occident d'Angle-

terre , l'une aimoit la raillerie piquante , & faisoit toujous très-grande chere , l'autre demanda un jour à quelques-uns de ses amis qui avoient dîné chez son voisin , s'il n'avoit rien dit à table de piquant. Lorsqu'on lui eut répondu qu'il avoit dit telle & telle chose ; je sçavois bien , répliqua-t'il , qu'il gâteroit un bon diner.

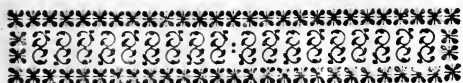
La discrétion dans les discours vaut mieux que l'Eloquence ; & mesurer son discours à la portée de celui à qui l'on parle , est préférable à l'ornement & à la méthode.

Sçavoir bien parler , & ne sçavoir pas bien répondre , montre un esprit lent ; bien repliquer , & ne sçavoir pas faire un discours de suite , montre peu de capacité & de sçavoir. On remarque que les animaux qui courent le mieux , ne sont pas

32 *Essais de Politique,*
ceux qui tournent avec le plus
d'adresse. Cette différence se
voit entre le Lévrier & le Lié-
vre.

Entasser beaucoup de cir-
constances avant que de venir
au fait , est une manière fasti-
dieuse , & qui déplaît. Mais
aussi ne rapporter aucune cir-
constance , rend le discours
sec & peu intéressant.





DES MAGISTRATS, ET DES DIGNITÉS.

C E U X qui ont les plus grandes charges sont trois fois esclaves : esclaves du Prince ou de l'Etat, esclaves de leur réputation, esclaves des affaires ; de manière qu'ils ne sont maîtres ni de leurs personnes, ni de leurs actions, ni de leur tems.

C'est une étrange passion que celle de vouloir dominer sur les autres, en perdant sa propre liberté. On ne monte point sans peine aux grandes dignités ; on parvient par le travail à de plus grands travaux, aux dignités par les dignités.

Il est difficile de se soutenir

34 *Essais de Politique,*
dans les grands emplois , & on
n'en est point privé sans essuier
une chute , ou pour le moins
une éclipse , qui est toujours
une chose triste. *Cùm non sis
qui fueris , non es , cur velis
vivere ?*

On ne peut pas toujours se
retirer quand on le veut ; sou-
vent on ne le veut pas , lors-
qu'on le pourroit. La plûpart
des hommes ne peuvent souffrir
une vie privée malgré la vieil-
lesse & une mauvaise santé qui
demandent cependant l'ombre
& le repos , & ressemblent à ces
vieux bourgeois , qui , n'ayant
pas la force de se promener
dans la ville , s'asseoient encore
devant leur porte , & se don-
nent en spectacle , quoiqu'ils
courent risque de se faire moc-
quer d'eux.

Ceux qui sont dans les grands
emplois , ont besoin de l'opi-

nion des autres pour se trouver heureux : s'ils jugent par ce qu'ils sentent eux-mêmes, ils ne trouveront pas qu'ils le soient. Mais s'ils font attention à ce que les autres pensent, & combien l'on souhaite d'être à leur place, ils se trouveront heureux par cette opinion d'autrui, & pendant qu'ils sentent peut-être en eux-mêmes qu'ils ne le sont pas; car ils sont les premiers à sentir leurs douleurs, quoiqu'ils soient les derniers à sentir leurs défauts. Les hommes en grand pouvoir ne se connoissent pas ordinairement, parce qu'étant occupés & distraits par les affaires, ils n'ont pas le tems de penser aux soins que demandent le corps & l'esprit.

*Illi mors gravis incubat ,
Qui notus nimis omnibus ;*

36 *Essais de Politique,*
Ignotus moritur sibi.

Pendant qu'on a le pouvoir en main, on a la licence de faire le bien & le mal. Le dernier est un malheur ; car le mieux est de n'avoir pas la volonté de faire le mal , & ensuite de n'en avoir pas le pouvoir : & le vrai & le légitime but de l'ambition doit être d'acquiescer le pouvoir de faire le bien ; car d'en avoir seulement l'intention , quoique ce soit une chose agréable à Dieu , c'est à peu près à l'égard des hommes comme de faire de beaux rêves en dormant , lorsqu'on ne met pas ses pensées en exécution, & on ne sçauroit les y mettre sans le pouvoir ou une charge publique, qui nous donne de l'autorité au-dessus des autres hommes. Le mérite & les bonnes œuvres sont la vraie fin où doit tendre le travail de

l'homme : & une conscience qui ne se reproche rien , est la perfection de la tranquillité humaine. Dieu vit que ce qu'il avoit fait étoit bon , après quoi il se reposa.

Dans l'emploi que vous occupez , mettez-vous devant les yeux les meilleurs exemples ; l'imitation est un globe de préceptes. Proposez-vous dans la suite votre propre exemple , pour voir si vous n'avez pas mieux commencé que vous ne continuez ; & ne négligez pas non plus l'exemple de ceux qui ont mal fait dans la même charge, non pas pour en tirer vanité, mais pour mieux apprendre à éviter le mal. Que ce que vous réformez , se fasse sans ostentation & sans blâmer le tems ni les personnes ; que votre intention soit de donner de bons exemples, aussi-bien que de les

imiter. Examinez les choses dès leur commencement : voyez en quoi & comment le mal s'est introduit ; consultez l'antiquité pour connoître ce qu'il y a de meilleur , & le reste des tems pour sçavoir ce qu'il y a de plus commode. Tâchez d'établir des regles dans votre manière d'agir , afin qu'on sçache par avance ce qu'on peut espérer de vous. Ne soyez pas cependant trop entier ni trop opiniâtre ; & lorsque vous ne suivrez pas votre regle ordinaire , faites voir clairement la raison qui vous en empêche. Conservez les droits de votre charge , mais ne cherchez point de dispute là-dessus ; pensez plutôt à exercer vos droits à la rigueur sans en parler , que de chercher à faire du bruit , & vous attirer des querelles par ostentation. Défendez aussi & protégez

dans leurs droits ceux qui ont des places sous vous. Comptez qu'il est plus honorable de diriger le tout, que d'entrer dans les petits détails qui les regardent. Recevez bien & attirez ceux qui peuvent vous donner des conseils, & vous assister dans votre charge; & ne chassez pas, comme des gens qui veulent se mêler de trop de choses, ceux qui s'offrent dans ce dessein. La lenteur, la corruption, la brutalité, & trop de facilité sont les vices principaux de l'autorité. Evitez la lenteur; soiez d'un accès facile; rendez-vous ponctuel à l'heure que vous avez marquée; finissez ce que vous avez entrepris avant que de commencer autre chose, si vous n'y êtes pas forcé par une nécessité indispensable. A l'égard de la corruption, ne liez pas seulement vos mains, & cel-

40 *Essais de Politique*,
les de vos domestiques, afin qu'ils ne prennent rien, mais liez aussi celles des sollicitateurs pour qu'ils n'offrent rien. L'intégrité sera le premier de ses effets ; mais pour éviter l'autre, il faut montrer hautement toute l'horreur que vous avez des ames venales. Evitez non seulement de vous laisser corrompre, mais même qu'on ne puisse pas vous en soupçonner. Quiconque change facilement d'avis & sans une raison manifeste, fait soupçonner qu'il s'est laissé corrompre. Ainsi quand vous changez d'opinion & de manière d'agir, dites clairement vos raisons, & ne cherchez pas à le faire furtivement. Si vous montrez de l'estime pour un domestique favori, qui ne soit pas fondée sur de bonnes raisons, on le regardera comme la porte secrète pour intro-

introduire la corruption. La brutalité est un vice dont on ne tire jamais avantage, & qui mécontente tout le monde. La sévérité inspire la crainte, mais la brutalité attire la haine. Les réprimandes d'un homme en place doivent être graves & point piquantes. Celui qui se laisse gagner par l'importunité ou par des petites considérations, en trouvera qui l'arrêteront à chaque instant; avoir des égards est une chose condamnable, dit Salomon; & celui qui en a, fera le mal pour un morceau de pain. Cette pensée est juste. La charge montre l'homme, les uns en beau, les autres à leur avantage. *Omnium consensu capax imperii, nisi imperasset*, dit Tacite de Galba; & il dit de Vespasien : *Solus imperantium Vespasianus mutatus in melius*; quoiqu'il parle de l'art de

42 *Essais de Politique ,*

regner pour l'un ; des manières
& des affections pour l'autre.
C'est une marque certaine de
grandeur d'ame , lorsque les
honneurs rendent un homme
meilleur. Les honneurs sont ou
doivent être le centre de la ver-
tu, & comme un corps se meut
plus rapidement allant vers
son centre, & que lorsqu'il y
est, il reste tranquille; de même
la vertu est violente dans ce
qu'elle désire , & tranquille
aussi dans l'autorité. On monte
aux grands emplois par un es-
calier à deux rampes. S'il y a
des factions , il est bon de se
mettre d'un côté pendant qu'on
monte ; mais quand on est pla-
cé , on doit se tenir sur le repos ,
& garder l'équilibre. Il faut res-
pecter la mémoire de ceux qui
nous ont précédés : si vous ne le
faites pas, votre successeur vous
payera de la même monoye.

Si vous avez des Collègues, aïez beaucoup d'égards pour eux : appelez-les plutôt lorsqu'ils ne s'y attendent pas , que de les exclure , lorsqu'ils ont raison de s'attendre à être appelés. Dans votre conversation ordinaire , oubliez que vous avez une charge ; & faites plutôt en sorte qu'on dise de vous , *C'est un autre homme , quand il est dans l'exercice de sa charge.*





DU SAGE

EN APPARENCE.

C'EST une opinion assez généralement établie que les François sont plus sages qu'ils ne paroissent, & que les Espagnols paroissent plus sages qu'ils ne sont. Quoiqu'il en soit des nations en général, il est certain que cette distinction peut souvent se faire entre des particuliers. On en voit de qui la sagesse ressemble à la sainteté de ceux dont parle l'Apôtre, lorsqu'il dit : *Speciem pietatis habentes, sed virtutem ejus abnegantes.*

Il y a des personnes qui s'occupent à des riens avec beaucoup d'appareil & de gravité. Il est plaisant pour un homme d'esprit, & pour tous ceux qui

les apperçoivent, de voir les tours de ces prétendus Sages, & de quelle manière ils se mettent, pour ainsi dire, en perspective, pour donner à une simple superficie l'apparance d'un corps solide. Les uns sont si retenus & si discrets, qu'ils n'étaient jamais leur marchandise au grand jour, & qu'ils sont toujours semblant d'avoir quelque chose en réserve. S'ils sentent que ce qu'ils disent ne s'entend pas, ils tâchent de persuader qu'ils ne se permettent pas de dire ce qu'ils sçavent. Il y en a d'autres qui ont recours aux gestes & aux grimaces. Ils sont sages en signes, comme Cicéron disoit de Pison. *Respondes altero ad frontem sublato, altero ad mentum depresso supercilio, crudelitatem tibi non placere.*

Ils croient quelquefois en

imposer par une sentence prononcée d'un air décisif & sans s'arrêter. Ils prennent pour admis ce qu'ils ne sçauroient prouver. D'autres encore font semblant de mépriser ou de négliger tout ce qui est au-dessus de leur capacité, comme des choses impertinentes, ou de trop petite conséquence, & veulent que leur ignorance soit réputée pour jugement; en vous amusant par quelque subtilité, ils coulent sur l'essentiel de la question. Aulugelle dit de ceux-là : *Hominem delirum qui verborum minutiis rerum frangit pondera.* Et Platon dans son Protagore introduit par ironie un certain Prodicus qui fait une harangue composée de distinctions depuis le commencement jusqu'à la fin. Ces sortes de gens se tiennent ordinairement sur la négative. Ils affectent de

trouver & de prédire des difficultés. Car lorsque la proposition est rejetée , ils sont hors d'intrigue ; mais s'il falloit la discuter , comment s'en tire-roient-ils ?

Cette fausse prudence ruine les affaires. Il n'y a point de Marchand endetté qui use de tant d'artifices pour soutenir son crédit , que ces gens vuides de sens pour maintenir une opinion de prudence qui leur donne quelquefois de la réputation parmi le peuple. Mais qu'on se garde bien de les employer dans les affaires. Tout autre, fut-il cent fois plus sot & plus fol , vaut encore mieux qu'un de ces prétendus Sages.





DE LA COLERE.

C'EST une pure ostentation de Stoïcien que de prétendre étouffer en nous toute semence de colére. Nous avons un meilleur oracle : *Iracimini , & nolite peccare. Sol non occidat super iracundiam vestram.* On doit mettre des bornes à sa colére, l'arrêter dans sa course, & lorsqu'il est tems.

Nous dirons comment on peut tempérer & adoucir l'inclination naturelle & l'habitude à la colére. Comment ces mouvemens particuliers peuvent être réprimés , ou du moins les moyens d'empêcher les mauvais effets qu'ils produisent ordinairement. Enfin
comment

comment on peut exciter ou calmer la colére dans un autre.

Pour la tempérer & l'adoucir , le meilleur remède est de réfléchir sur les effets qu'elle produit , quel désordre elle cause dans la vie. Le meilleur tems pour ces réflexions , c'est lorsque l'accès de la colére est passé. Seneque a raison de dire : *Iram ruina similem esse , quæ in aliud cadendo se ipsum comminuit & frangit.* L'Écriture sainte nous exhorte à posséder nos ames en patience. Quiconque perd patience , ne possède plus son ame. Les hommes ne doivent pas ressembler aux abeilles , *animasque in vulnere ponunt.* La colére est certainement une petitesse dans l'homme, comme on peut le remarquer par la foiblesse des sujets qu'elle domine ; les enfans , les femmes , les vieillards , & les malades,

Lorsqu'on est en colère, il vaut mieux montrer du mépris que de la crainte, afin de paroître plutôt au-dessus qu'au-dessous de l'injure : cela est facile, si l'on est capable de garder quelque règle dans sa colère.

A l'égard de ses causes & de ses motifs, il y en a trois principaux : D'être trop sensible aux injures. Personne ne se met en colère s'il ne se croit offensé ; c'est pour cela que les gens délicats y sont sujets. Il y a bien des choses qui les blessent, qu'une nature plus forte ne sentiroit pas.

S'imaginer que l'injure qu'on nous a faite étoit accompagnée de mépris ; le mépris porte à la colère autant ou plus que l'injure même. Quand donc on est ingénieux à trouver des circonstances de mépris, la colère en est enflammée.

Enfin l'opinion que sa réputation est blessée , l'augmente encore infiniment. Le remède à tout cela est d'avoir , comme disoit Gonzalve , *cutem honoris crassiozem*. Mais le meilleur moyen de détourner sa colére , c'est de gagner du tems , en se persuadant , si l'on peut , que celui de se vanger n'est pas encore venu ; qu'on le prévoit , & qu'on prend patience en attendant.

À l'égard des moyens d'empêcher que la colére ne produise de mauvais effets , c'est premierement de se garder des paroles dures , sur-tout de celles qui peuvent irriter avec raison la personne à qui elles sont adressées. *Communia maledicta* , ne font pas tant d'impression. On doit aussi se garder de révéler un secret : ce seroit se montrer bien dangereux pour la so-

cieté. Il faut encore avoir attention de ne pas rompre une affaire par colère , & ne rien faire d'irrévocable.

Pour exciter dans un autre ou pour calmer la colère , c'est particulièrement par le choix du tems qu'on en vient à bout. On l'excite facilement, lorsque la personne est déjà de mauvaise humeur, ou en trouvant moyen de lui persuader qu'on a tout le mépris possible pour elle , comme je l'ai déjà dit. Ces deux moyens pris en différentes manières , peuvent servir également pour les effets contraires; car pour éviter qu'une personne se mette en colère , il faut choisir le tems de sa bonne humeur : alors on peut lui dire ce qu'elle n'écouterait peut-être pas dans un autre moment. La première impression fait beaucoup. Il est aussi très-important

de Morale. § 3

de séparer tant qu'on peut, l'injure du mépris, & de faire en sorte qu'on l'attribue à une méprise, à la crainte, à la passion, ou à quelque autre chose, selon le cas.





DE LA LOUANGE.

LA loüange est la réflexion de la vertu ; & comme la réflexion est peu juste , si la gloire a des vices , de même la loüange , si elle vient du peuple , est ordinairement fautive , & plutôt le partage de la présomption que de la vertu.

La capacité du peuple ne s'étend pas jusqu'à sçavoir distinguer dans un seul homme plusieurs vertus excellentes. Les petites vertus attirent sa loüange ; les moyennes le remplissent d'admiration & d'étonnement ; mais les plus sublimes le passent. L'apparence de la vertu , ou *species virtutibus similes* , est ce qui fait le plus d'impression sur son esprit. Il est semblable

à l'eau de la rivière qui élève ce qui est léger & enflé , & qui laisse aller à fond ce qui est de poids & solide. Lorsque les personnes de qualité & de mérite sont d'accord avec le peuple sur la réputation de quelqu'un , alors , comme dit l'Ecriture , *nomen bonum instar unguenti fragrantis est* , elle s'étend par-tout , & n'est pas facilement effacée.

Il entre tant de fausseté dans les louanges , qu'il n'est pas étonnant qu'on ait de la peine à y ajoûter foi , & quelquefois elles viennent uniquement de la flatterie. Si c'est un flatteur ordinaire , il aura des lieux communs pour tout le monde ; si c'est un flatteur adroit , il se conduira suivant le génie du grand flatteur , c'est-à-dire , de celui qui se plaît à être flatté , & se contentera de le confirmer dans les idées qu'il se fera for-

36 *Essais de Politique*,
mées lui-même de sa capacité.
Mais si c'est un flatteur effron-
té, il vous louëra sur les cho-
ses que vous sçavez vous-mê-
me, *spretâ conscientiâ*, qui vous
manquent le plus.

Il y a des loüanges qui par-
tent d'une vraie inclination
jointe à beaucoup de respect :
mais celles qu'on donne aux
princes & aux grands, ne sont
souvent qu'une sorte d'hom-
mage qu'on s'imagine leur de-
voir. Quelquefois aussi ce sont
moins des loüanges que des
instructions ; ce qui s'appelle
laudando præcipere, lorsqu'on
loüe quelqu'un d'une qualité
qu'il n'a pas, mais qu'il devrait
avoir.

Quelquefois les loüanges sont
données par malice pour exci-
ter l'envie & la jalousie : *Pessi-
mum genus inimicorum laudan-
tium*. Les Grecs disoient qu'il

venoit une pustule sur le nés ,
à celui qui recevoit une telle
louange, à peu près comme nous
disons, qu'il vient un bouton
sur la langue de celui qui dit
un mensonge.

Une louange modérée &
qu'on nous donne à propos, est
celle qui rend le plus de service.
Salomon dit : Celui qui se le-
vant de grand matin loue son
ami à haute voix, est sembla-
ble à celui qui en dit du mal.
Trop louer quelqu'un ou quel-
que chose, réveille la contra-
diction & l'envie. Il ne sied pas
de se louer soi-même, si ce n'est
en certains cas qui sont fort ra-
res. Mais on peut louer son em-
ploi & sa profession. Il y'a même
une espèce de magnanimité à
le faire. Ceux d'entre les Cardi-
naux Romains, qui ont été Moi-
nes, Théologiens, ou Scholaf-
tiques ont une manière de s'ex-

58 *Essais de Politique* ,
primer pleine de mépris, quand
ils parlent des affaires tempo-
relles , comme des Ambassades,
de ce qui a rapport à la guerre ,
ou à la Judicature. Ils les ap-
pellent des *Sbireries* , comme si
c'étoient des choses qu'on dût
abandonner à des commissaires
ou à des sergens; cependant ces
Sbireries leur sont plus utiles
que leurs profondes spécula-
tions. Saint Paul en parlant de
lui , dit quelquefois : Je parle
comme un insensé ; mais en
parlant de sa vocation : *Magni-
fico apostolatum meum.*





DE LA GLOIRE,
ET DE LA REPUTATION.

R IEN ne sert plus pour acquérir de la gloire & de la réputation, qu'un certain art de faire connoître sans affectation nos talens & nos vertus. Ceux qui courent après la gloire trop ouvertement, font ordinairement plus parler d'eux, qu'ils ne se font admirer ou estimer au fond. D'autres au contraire ne sçavent point montrer leur vertu dans son plus beau jour, & ne sont pas estimés autant qu'ils sont dignes de l'être.

Lorsqu'un homme vient à bout de quelque chose que personne n'avoit entrepris avant lui, ou qui avoit été entrepris,

& ensuite abandonné , ou enfin qui avoit été achevé , mais non pas dans une si grande perfection , il acquiert plus d'honneur & de réputation que s'il eût terminé (en suivant simplement les pas d'un autre) quelque entreprise beaucoup plus difficile. Car l'honneur qui s'acquiert par la comparaison de nous à d'autres , de même qu'un diamant qui a été taillé à facettes , a toujours quelque chose de plus brillant. Tâchez donc de surpasser vos compétiteurs dans les choses mêmes qui les rendent plus recommandables. Ce n'est pas ménager sa réputation en habile homme , que d'entreprendre une affaire qui causera plus de honte , si on la manque , que de gloire , si on réussit.

Les amis intimes & les domestiques , lorsqu'ils sont pru-

dens , contribuent fort à la réputation. *Omnis fama à domesticis emanat* , dit Q. Ciceron ; & le meilleur moyen d'éteindre l'envie (qui est le ver qui ronge l'honneur) , c'est de faire voir qu'on est conduit dans ses actions par l'amour de la vertu , plus que par celui de la réputation , & d'attribuer aussi les bons succès qui nous arrivent, plutôt à la Providence ou à la fortune , qu'à sa propre vertu ou à sa politique.

Il y a divers degrés d'honneur qui sont affectés aux seuls Souverains. Premièrement d'être fondateurs de Roïaumes ou de Républiques , comme Romulus , Cyrus , César , Ottoman, Ismaël. Secondement les législateurs qu'on appelle aussi seconds fondateurs ou princes perpétuels , parce qu'ils gouvernent par leurs loix & par

62 *Essais de Politique,*

leurs ordonnances, même après leur mort. Tel que Licurgue, Solon, Justinien, Edgar, Alphonse de Castille, qui a fait *las siete Partidas*, les sept partitions. Dans le troisième rang, sont les libérateurs, ou ceux qui ont sauvé leur patrie, comme Auguste, Vespasien, Aurelien, Théodoric, Henri VII. Roi d'Angleterre, Henri IV. Roi de France. Ensuite viennent ceux qui par de glorieuses guerres ont augmenté leurs États, ou qui les ont défendus généreusement contre leurs ennemis. Enfin les pères de la patrie, c'est-à-dire, ceux qui gouvernent avec justice & douceur, & qui rendent leur temps heureux. Il y en a un si grand nombre dans ces deux derniers rangs, qu'il seroit trop long de les nommer.

Les différens degrés d'hon-

neur à l'égard des sujets , sont
 premièrement d'être *participes*
curarum , c'est-à-dire , du nom-
 bre de ceux sur qui les princes
 se reposent de la plus grande
 partie de leurs affaires : nous
 les appellons les bras droits
 des Rois. En second lieu , *Duces*
belli , les grands Capitaines ,
 les Lieutenans des Rois , ou
 ceux qui leur rendent de grands
 services. Au troisième rang ,
gratiosi , les favoris , j'entens
 ceux qui sont agréables aux
 princes , sans être redoutables
 aux peuples. Enfin , *negotiis pa-*
res , ceux qui possèdent les plus
 grandes charges , & qui s'ac-
 quittent glorieusement de leur
 devoir. Il y a encore un autre
 degré d'honneur qui doit être
 mis au plus haut rang , & qui est
 dû à ceux qui se sacrifient pour
 la gloire de leur patrie , comme
 M. Regulus , & les deux Deces.

DES RICHESSES.

JE ne sçaurois mieux nommer les richesses que le bagage de la vertu. Le mot *impedimenta*, est encore plus expressif ; car les richesses sont à la vertu ce que le bagage est à l'armée : il est très-nécessaire, mais il empêche la marche, & fait perdre quelquefois l'occasion de vaincre.

Les richesses n'ont d'usage réel que dans la distribution : tout le reste est opinion. Salomon dit : *Ubi multe sunt opes, multi qui comedunt eas ; & quid prodest possessori, nisi quòd cernat divitias oculis suis ?* On ne jouit donc point des grandes richesses, on a simplement la liberté de les garder, ou de s'en défai-

re, & la réputation de les posséder; mais nul autre usage plus solide ne les accompagne. Les sommes excessives qu'on emploie en pierres précieuses, & à toutes les choses rares; tant d'ouvrages qu'on entreprend par pure ostentation, & comme pour montrer que les grandes richesses sont de quelque usage, ne prouvent rien pour elles dans le fond. On dira peut-être qu'elles peuvent épargner des peines, & de grands dangers à celui qui les possède. Les richesses sont une forteresse dans l'imagination de l'homme riche, dit Salomon; mais il dit dans l'imagination, & non pas en effet; car il est certain que les grandes richesses ont perdu plus de gens, qu'elles n'en ont sauvé.

Ne cherchez point de grandes richesses, mais celles que

66 *Essais de Politique ,*

vous pourrez acquérir justement ; dépensez modérément ; donnez gaiement , & abandonnez sans peine. Cependant ne méprisez point les richesses , comme si vous aviez fait vœu de pauvreté. Apprenez à vous en servir , comme Rabirius Postumus. Cicéron dit de lui : *In studio rei amplificandæ apparebat , non avaritiæ prædam , sed instrumentum bonitatis queri.* Ecoutez aussi Salomon , & ne courez point après les richesses : *Qui festinat ad divitias , non erit insons.*

Les poètes feignent que lorsque Plutus , le dieu des richesses , est envoyé par Jupiter , il vient en boitant & à petits pas ; mais qu'il court , lorsqu'il est envoyé par Pluton : voulant dire que les richesses acquises par de bonnes voies , viennent doucement , si elles ne viennent

pas par la mort d'autrui , c'est-à-dire , par héritages , legs , testamens , &c. On peut aussi donner un autre sens à cette fable , si l'on regarde Pluton comme le démon ; car quand des richesses viennent par des fraudes , par des oppressions , des injustices , enfin par des voies criminelles , alors elles viennent vite.

Il y a plusieurs moïens d'acquiescer des richesses , mais il y en a fort peu de bons. L'épargne est entre les meilleurs ; cependant elle a des défauts ; elle est contraire aux bonnes œuvres & à la libéralité. L'agriculture est une voie très-légitime ; c'est , pour ainsi dire , la bénédiction de notre mere , la terre. Il est vrai qu'elle est lente ; cependant si des gens riches s'y attachent , ils deviennent ordinairement fort puissans. J'ai

connu un Seigneur Anglois qui avoit acquis de grands biens par cette voie : il étoit riche en troupeaux de gros & menu bétail , en bois , en mines de charbon , de plomb & de fer , en blé , & autres choses de cette nature ; de sorte que sa terre paroissoit une mer pour lui par le grand nombre de choses qu'elle lui apportoit. Quelqu'un remarqua alors , avec raison , qu'il en avoit coûté dans le commencement beaucoup de soins à ce Seigneur , pour acquérir un bien médiocre ; mais que dans la suite , il étoit parvenu sans peine à de grandes richesses ; parce que , quand on a une fois des fonds suffisans pour profiter des bons marchés , & pour acheter chaque chose dans sa saison , on y trouve un gain considérable , que ceux qui ne sont pas en argent comp-

tant, ne sçauroient faire, & qui enrichit aisément & en peu de tems.

Les profits des métiers sont honnêtes : ils viennent principalement de la diligence, & de la réputation que donne la bonne foi. Mais je doute que les gains qui se font dans la plupart des marchés, soient bien légitimes, sur-tout quand la nécessité d'autrui (soit à acheter ou à vendre) fait le plus grand profit des marchands. Ordinairement ces fortes de gens veulent gagner des deux côtés, & se servent de toute sorte d'artifices pour suborner les courtiers, & pour empêcher que d'autres ne traitent à de meilleures conditions.

Les compagnies enrichissent lorsqu'elles sont formées avec prudence. L'usure est un des plus sûrs & des plus mauvais

70 *Essais de Politique*,
moïens de s'enrichir. Les usuriers mangent leur pain *in sudore vultûs alieni*, ils travaillent le dimanche. Mais quoique l'usure paroisse une voie sûre, elle a cependant ses hazards. Les notaires & les courtiers exagèrent souvent pour leur intérêt particulier, les richesses des gens dont les affaires sont au fond très-dérangées.

Etre le premier qui met en vogue, & qui invente quelque chose de nouveau, ou qui obtient un privilège, apporte quelquefois une inondation de richesses, comme il arriva à celui qui le premier fit du sucre aux isles Canaries. Lorsqu'un homme fait voir qu'il est véritable Logicien, c'est-à-dire, lorsqu'il montre qu'il a de l'invention & du jugement à proportion, il peut devenir fort riche en peu de tems, sur-tout

si les conjonctures lui sont favorables. Mais celui qui ne cherche que des profits certains, parvient rarement à de grandes richesses ; & celui qui risque beaucoup, perd ordinairement tout. Il faut balancer avec jugement, & connoître si le gain est proportionné aux risques.

On acquiert facilement de grandes richesses par les monopoles quand les loix le permettent, sur-tout si l'on sçait prévoir quelle sera la marchandise la plus recherchée.

Les richesses qu'on acquiert au service des Rois & des grands, apportent avec elles une sorte de dignité ; mais si elles sont la récompense de la flatterie & d'un artifice bas, elles doivent être regardées comme les plus viles. Cependant aller à la chasse des testa-

72 *Essais de Politique*,
mens, comme Tacite en accu-
se Sénèque, *testamenta & cervos*
tanquam indagine capi, est en-
core un plus infame moien de
s'enrichir ; car on y emploie les
mêmes artifices, & c'est avec
des personnes d'un rang bien
inférieur à celles que l'on fert.

Ne croiez point facilement à
ceux qui semblent mépriser les
richesses ; ils méprisent les ri-
chesses qu'ils désespèrent d'ob-
tenir, & vous ne trouverez
point de gens qui y soient plus
attachés, quand ils en ont une
fois acquis.

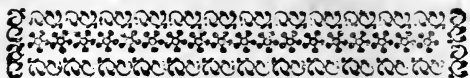
On ne doit pas être *in mi-
nutiis tenax*. Les richesses ont
des aîles : quelquefois elles
s'envolent d'elles-mêmes, &
quelquefois aussi il faut les en-
voyer pour en ramener d'autres.

On laisse ses richesses en-
mourant au public, à ses en-
fans, à ses parens, ou à ses amis.

Les

Les richesses médiocres prospèrent ordinairement davantage. De grands biens laissés à un héritier , attirent les oyseaux de proie , s'il n'est pas d'un âge mûr & doté d'un bon jugement.

Les fondations magnifiques pour le public sont des sacrifices sans sel & des aumônes semblables aux sepulcres blanchis qui se corrompent bien-tôt en dedans. N'affectez pas la quantité dans tout ce que vous donnez , mais la convenance ; & observez une proportion juste & raisonnable. Ne différez point jusqu'à votre mort à faire des œuvres de charité. Tout considéré , celui qui en use de la sorte , est plutôt libéral du bien d'autrui , que du sien propre.



DES CEREMONIES, ET DES COMPLIMENS.

IL est nécessaire pour celui qui n'a qu'une vertu brute qu'elle soit d'un grand poids, comme la pierre doit être riche, lorsqu'elle est montée sans feuille. Il en est de la louange, si on y fait attention, comme du gain ; les gains légers, suivant le proverbe, rendent la bourse pesante ; car ils reviennent souvent ; mais les grands gains arrivent rarement. De même les petites choses attirent de grandes louanges : l'usage en est continuel, & elles se font remarquer à chaque instant ; au contraire on a rarement l'occasion de mettre en œuvre quelque grande vertu. Il est donc cer-

tain qu'avoir des attentions , de la politesse , & s'acquitter des cérémonies convenables , contribué beaucoup à nous attirer des louanges. Ces manières polies & engageantes (comme disoit la reine Isabelle de Castille) sont de perpétuelles lettres de recommandation pour celui qui les a. Il suffit pour s'en instruire de ne pas les mépriser , & d'être attentif aux manières des autres. Au reste on peut s'en fier à soi-même. Car si l'on se donne trop de peine pour ne rien omettre à cet égard , on perd ce qu'il y a de plus estimable , qui est de paroître naturel & sans affectation. Les manières de quelques personnes ressemblent aux vers dont toutes les syllabes sont comptées. Lorsqu'on s'attache à de si petites choses , on ne sçauroit se rendre capable des

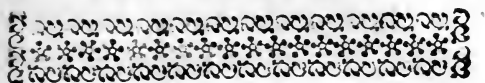
grandes : mais négliger les cérémonies convenables avec les autres , leur apprend à les négliger avec nous , & quelquefois leur fait perdre le respect ; sur-tout il ne faut pas s'en dispenser à l'égard de ceux avec qui on n'est pas en familiarité , ni avec les formalistes. Cependant trop de cérémonies, & des complimens outrés , peuvent diminuer la foi qu'on auroit en nous. Il y a une manière adroite de s'insinuer dans les esprits , même avec des complimens ordinaires : elle est d'une grande utilité , quand on peut l'attraper.

Comme on est sûr de la familiarité entre personnes de même rang , il est bon de conserver la dignité ; mais on peut quelquefois se relâcher un peu à l'égard des inférieurs qui nous respectent.

Celui qui veut tenir le dé dans la conversation & dans les affaires , fatigue & se rend moins estimable. De suivre simplement les autres , peut être bon , pourvû qu'on le fasse d'une manière qui prouve que c'est par attention & par politesse , & non pas par nonchalance & par trop de facilité. Il n'est pas mauvais d'ajouter quelque chose du sien , lorsqu'on se range au sentiment d'un autre : si vous vous rendez à son opinion , que ce soit avec quelque distinction : si vous acceptez son conseil , que ce soit en ajoutant quelques raisons aux siennes. Ne soiez pas trop complimenteur ; quelques bonnes qualités que vous eussiez , vos envieux diroient au préjudice de vos vertus : *Ce n'est qu'un complimenteur & un affecté.* On n'avance point aussi dans les affai-

78 *Essais de Politique* ,
res , lorsqu'on est trop cérémo-
nieux , & qu'on regarde trop
au tems & à l'occasion. Salo-
mon dit : Celui qui observe le
vent , ne semera point ; & celui
qui regarde aux nuages , ne
moissonnera pas. Un homme
prudent sçaura faire naître plus
d'occasions , qu'il ne s'en pré-
senteroit naturellement, & doit
être libre & aisé dans ses ma-
nières , comme dans ses habits.





DE L'ENVIE.

DE toutes les passions de l'ame , il n'y a que l'amour & l'envie qu'on croit qui enforcelent. Toutes deux ont des désirs véhémens , & toutes deux ont leur source dans l'imagination. Ce sont là les choses qui contribuent aux enchantemens & aux maléfices , supposé qu'il y en ait dans le monde. Nous voions aussi que l'Ecriture-sainte appelle l'envie un mauvais œil , & les Astrologues appellent les influences malignes des planettes , mauvais aspects : de manière qu'il semble qu'on convienne qu'il y a dans les regards de l'envieux , une vertu secrete & invisible , qui peut offenser la

personne enviée. Il y a eu des gens assez curieux pour remarquer que le tems où le coup d'œil de l'envieux est le plus redoutable , est principalement lorsque la personne envinée est vuë dans un état de gloire & de triomphe. L'envie est alors plus envénimée & plus maligne , outre que dans ces momens , les esprits de la personne envinée s'épanouissent davantage , & viennent à la rencontre du coup. Mais laissons ces curiosités, quoiqu'elles ne soient pas indignes de remarque , elles conviennent mieux dans un autre ouvrage.

Nous allons considérer trois choses :

Quels sont ceux qui sont sujets à porter envie.

Quels sont ceux qui sont les plus exposés à l'envie.

Et quelle différence il y a

entre l'envie du public, & celle des particuliers.

Celui qui n'a aucune vertu, porte toujours envie à celle des autres. L'esprit de l'homme se plaît & se nourrit du bon qui est en lui, ou du mal qui est en autrui. Si l'un lui manque, il se rassasie de l'autre. S'il n'aspire pas à une vertu qu'on admire, il tâchera du moins de nuire à celui qui la possède, pour diminuer l'inégalité qui est entr'eux.

Un homme curieux qui veut tout sçavoir & qui s'ingere dans des affaires qui ne le regardent point, est pour l'ordinaire envieux, n'étant pas utile à ses intérêts d'être si pleinement instruit de ceux des autres. Il est vraisemblable qu'il trouve du plaisir à épiloguer leur conduite, & qu'il s'en fait une espèce de comedie. Celui qui ne pense

qu'à ses affaires propres , n'est point sujet à envier autrui. L'envie est une passion sans repos : une coureuse toujours dans l'agitation. *Non est curiosus , quin idem sit malevolus.*

Les personnes d'une naissance distinguée , portent ordinairement envie aux hommes nouveaux qui s'élèvent ; parce que la distance entr'eux n'est plus la même : & comme il arrive quelquefois sur une rivière , lorsqu'un objet passe près de nous , & qu'il s'avance avec rapidité , que l'œil qui suit cet objet nous déçoit & nous persuade que nous reculons , de même ils s'imaginent reculer , parce que les autres avancent.

Les personnes difformes , les bâtards , les eunuques , & les vieillards sont sujets à l'envie. Celui qui ne peut remédier à son état , fait ordinairement de

son mieux pour avilir celui des autres , à moins que ces imperfections de la nature ne se trouvent jointes à une ame généreuse & héroïque , qui cherche en quelque sorte à les tourner à son avantage , & qui veut faire dire , comme si c'étoit un miracle , qu'un eunuque ou qu'un boiteux a fait de grandes choses. Tel fut Narsés l'eunuque , Agefilaüs & Tamerlan , qui étoient boiteux.

Les hommes à qui il en coûte beaucoup pour sortir de leur état & s'élever à quelque chose de mieux , sont aussi sujets à porter envie. La mauvaise humeur où ils sont depuis longtemps contre la fortune leur fait regarder les malheurs d'autrui comme un dédommagement des peines qu'ils ont souffertes eux-mêmes.

Ceux qui par légèreté ou par

une vaine ostentation se piquent d'exceller en plusieurs choses , font ordinairement envieux ; ils trouvent à chaque instant matière à envie , par la possibilité que quelqu'un ne les surpasse en l'une des choses qu'ils affectent de sçavoir. Tel étoit l'Empereur Adrien qui portoit une envie mortelle aux poètes , aux peintres , aux artistes , & enfin à toutes les personnes habiles dans les sciences qu'il croioit posséder.

Les parens , les associés en charge , & ceux qui ont été élevés ensemble , portent envie ordinairement à la fortune de leurs camarades. Ils regardent leur élévation comme un sujet de reproche qui met entre eux une distinction désavantageuse qui est toujours présente à leur esprit. Les autres aussi remar-

quent davantage la différence qui se trouve entre eux

L'envie s'augmente par les rapports & par la renommée. Celle de Caïn contre Abel étoit d'autant plus basse & inexcusable , que personne ne vît lorsque le sacrifice de son frere fut préféré au sien.

A l'égard de ceux qui sont plus ou moins sujets à être enviés , nous dirons premièrement que les personnes d'une vertu éminente , lorsqu'elles s'élèvent , ont moins à craindre l'envie , parce qu'on est persuadé que cette fortune leur est due ; & on n'envie pas ordinairement le paiement d'une dette , mais plutôt les largesses & les libéralités. L'envie aussi naît toujours de la comparaison que l'on fait des autres avec soi-même : où il n'y a point de comparaison , il n'y a point d'en-

86 *Essais de Politique ,*

vie : c'est pour cela que les Rois ne sont pas enviés par les Rois, On doit cependant remarquer que les gens de peu de mérite sont plus enviés au commencement de leur fortune, que dans la suite ; & le contraire arrive à ceux qui en ont beaucoup : car quoique leur vertu soit toujours la même, elle ne conserve pas toujours le même éclat ; il paroît de nouveaux venus qui l'obscurcissent.

Les personnes d'une naissance illustre sont moins sujetes à être enviées. Il semble que quand elles s'élèvent c'est un droit de leur naissance. Il ne paroît pas même que leur fortune soit fort augmentée ; & l'envie est semblable aux rayons du soleil qui donnent avec plus de force sur les côteaux, que sur une plaine. Ainsi ceux qui s'avancent insensiblement, sont

moins enviés que ceux qui s'élèvent tout d'un coup.

Lorsque les honneurs sont accompagnés de soins, de travaux & de périls, on envie moins ceux qui en jouissent. On trouve qu'ils achètent assez cher la gloire qui leur en revient. Quelquefois même on les plaint, & la pitié guérit l'envie. Aussi les gens sages & politiques qui sont élevés aux dignités se plaignent ordinairement de la vie qu'ils mènent, & disent souvent : *Quantum patimur*, non qu'ils le sentent en effet, mais pour émousser l'envie, c'est-à-dire, lorsqu'on les emploie dans les affaires, sans qu'ils paroissent le souhaiter. Car rien au contraire n'augmente plus l'envie qu'un désir plus ambitieux que bien sensé, d'être chargé d'un grand nombre d'affaires; & rien ne la di-

minue davantage , que lorsqu'un homme qui occupe les premières charges , conserve dans leurs places tous ceux qui sont sous lui , & qu'il ne touche point aux droits , ni aux privilèges de leurs emplois. Ce sont alors autant d'écrans qui le garantissent de l'envie.

Il n'y a point de gens plus sujets à être enviés que ceux qui portent leur fortune avec orgueil , qui ne paroissent contents qu'autant qu'ils sont parade de leur crédit , ou de leur pouvoir , soit par une magnificence extérieure , ou en triomphant de toute opposition , & de tout compétiteur. Un homme prudent sacrifie quelquefois à l'envie , & se laisse vaincre dans les choses qu'il n'a pas fort à cœur. Il est cependant vrai que jouir de sa fortune d'une manière ouverte & sans dissimulation

mulation , pourvû que ce soit fans arrogance , donne moins de prise à l'envie que si on marchoit avec artifice , & comme à la dérobée. Il semble alors qu'un homme désavoue la fortune , comme s'il reconnoissoit lui-même qu'il n'est pas digne de ses faveurs ; & c'est pour les autres un nouveau sujet de lui porter envie.

Enfin comme nous avons dit au commencement que l'envie tenoit quelque chose de la force-célerie , il faut la guérir comme l'on guérit les possédés ; c'est-à-dire , transferer le fort , & le détourner sur un autre sujet. Aussi voit-on que ceux qui sont en possession des premières dignités , introduisent par cette raison des personnages sur le théâtre pour être chargés de l'envie , qui , sans cela , tomberoit sur eux. Ils la rejettent.

quelquefois sur ceux qui les fervent , & quelquefois sur leur collègue. Ils ne manquent jamais , pour jouïr ce rôle, de personnes d'un caractère violent & ambitieux , qui cherchent à être employés à quelque prix que ce puisse être.

Pour parler à présent de l'envie publique, elle a en soi quelque chose de bon. Mais l'envie des particuliers n'a rien que de mauvais. L'envie publique est une espèce d'Ostracisme qui arrête ceux qui s'élèvent trop , & qui met un frein aux grands pour les retenir dans de justes bornes.

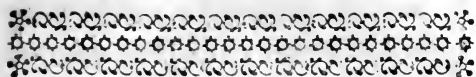
Cette envie , en latin *invidia* , que nous appellons mécontentement , & dont nous traiteront plus au long en parlant des séditions , est dans un Etat comme une maladie contagieuse. Car comme la contagion se

glisse dans les parties saines & les corrompt, de même l'envie tourne en haine & en mécontentement les ordres les plus justes, & les démarches les plus louables du Gouvernement. Ainsi l'on gagne peu d'entre-mêler des actions plausibles & populaires à des actions odieuses. C'est montrer de la foiblesse & craindre l'envie, qui, comme les mêmes maux contagieux, attaque plutôt & plus violemment ceux qui la craignent.

Les Ministres sont plus exposés à cette sorte d'envie que les Rois même. Mais voici une règle presque infailible. Si l'envie contre le Ministre est grande, quoique les motifs en soient légers ; ou, si l'envie est presque générale contre tous les Ministres, l'envie alors en veut secrètement au Roi ou à l'Etat.

Nous pouvons ajoûter de l'envie en général, que c'est la plus importune, & la plus constante des passions. Les autres ne trouvent l'occasion de se montrer que de tems en tems; mais on a raison de dire: *Invidia festos dies non agit*. L'envie travaille toujours, & l'on a remarqué que l'envie & l'amour font languir; effet que les autres passions ne produisent point, parce qu'elles nous laissent toutes des relâches. C'est aussi la plus basse & la plus indigne des passions, & le propre attribut du démon qui est appelé l'envieux qui seme pendant la nuit l'ivraye parmi le bon grain. Car l'envie travaille toujours secrètement & dans l'obscurité au préjudice des bonnes choses, telles que le froment.





DE CE QU'ON APPELLE NATURE DANS LES HOMMES.

SOUVENT la nature se tient cachée ; quelquefois elle est vaincue ; mais rarement on peut la détruire : la contrainte même redouble sa force , si elle reprend le dessus. L'attention & les bons préceptes peuvent l'arrêter quelque tems ; mais l'habitude seule a le pouvoir de la réprimer & de la surmonter.

Celui qui cherche à corriger ses imperfections naturelles, ne doit se tailler ni trop, ni trop peu de besogne ; il courroit risque de perdre courage en manquant souvent d'arriver où il se feroit proposé , ou bien il n'avanceroit pas assez , quoiqu'il

y arrivât. Il doit s'exercer au commencement avec des aides, comme ceux qui apprennent à nager en se soutenant sur des liéges; mais qu'il s'exerce ensuite avec désavantage, comme les danseurs avec des fouliers lourds. Lorsque l'exercice est au-dessus de l'usage, on se rend plus parfait; où la nature est forte, & par conséquent la victoire difficile, il faut aller par degrés. Premièrement arrêter la nature seulement pour quelque tems, comme celui qui s'étoit accoutumé, lorsqu'il se sentoît en colère, de répéter les lettres de l'alphabet avant que de rien faire: il faut ensuite la modérer & la réduire peu à peu, comme quelqu'un, qui ayant envie de quitter le vin, au lieu de plusieurs coups, commenceroit à n'en boire qu'un à chaque repas, & dans la suite

s'en sévreroit tout-à-fait. Mais cependant si un homme avoit la force & la résolution de s'affranchir tout d'un coup, ce seroit assurément le mieux.

Optimus ille animi vindex

ledentia pectus

Vincula qui rupit, dedo-

luitque semel.

L'ancienne regle aussi n'est pas mauvaise de plier la nature dans l'extrémité contraire, comme un bâton qu'on veut redresser, pourvû que le contraire ne soit pas un vice.

Ne vous forcez pas à une habitude par un usage trop continuë ; prenez quelque relâche. Les relâches donnent plus de force à la nouvelle attaque. Celui qui n'est pas parfait dans ce qu'il pratique continuellement, court risque de tomber tou-

96 *Essais de Politique*,
jours dans les mêmes défauts,
& de se faire une habitude de
ce qu'il fait mal, comme de ce
qu'il pratique le mieux. Le
meilleur remède contre cet in-
convenient, est une intermis-
sion à propos. Mais qu'on ne se
fie pas trop à sa victoire sur la
nature; elle restera long-tems
ensevelie, & reprendra tout à
coup ses premières inclina-
tions, dans quelque occasion
qui viendra la tenter; sembla-
ble à la chate de la fable d'Eso-
pe, qui, ayant été changée en
femme, se tenoit fort bien as-
sise à table jusqu'à ce qu'une
souris vînt à passer. Évitez
donc avec un grand soin telles
occasions; ou, faites-vous une
habitude si parfaite de les sur-
monter, qu'elles ne fassent plus
la même impression sur vous.

Le penchant de la nature se
remarque mieux dans le train
ordinaire,

ordinaire , & dans les affaires journalières , où on agit avec moins d'étude : il se remarque mieux aussi dans l'emportement , qui fait oublier toutes les regles & tous les préceptes. Enfin dans quelque cas subit , nouveau & imprévu , alors l'habitude même n'a point de lieu ; heureux ceux dont le tempérament s'accorde avec leur vocation ! autrement on peut dire , *multum incola fuit anima mea.*

Dans les études , on doit prendre des heures fixes pour les donner à ce qui n'est pas si agréable , suivant son penchant naturel. Mais pour les choses qui nous plaisent , il ne faut pas s'embarraffer d'heures fixes. Nos pensées y voleront d'elles-mêmes ; & le tems qu'on n'a destiné à aucun travail , y sera employé.

98 *Essais de Politique ,*

La nature a mis en nous de
bonnes & de mauvaises cho-
ses. Cultivons donc avec soin
les premieres , & déracinons les
autres.





D E - L A

DISSIMULATION.

LA dissimulation est la plus foible partie de la politique, & de la prudence. Il faut beaucoup d'esprit pour sçavoir dire à propos la vérité, & il faut du courage pour la dire. Ce sont donc les moins estimables des politiques qui sont les plus dissimulés. Tacite dit que Livie sçavoit s'accommoder aux artifices de son mari, & à la dissimulation de son fils, attribuant l'habileté & la politique à Auguste, & la dissimulation à Tibère; & quand Mucien conseille à Vespasien de prendre les armes contre Vitellius, nous n'avons pas, dit-il,

100 *Essais de Politique*,
à combattre le grand discernement d'Auguste, ni l'adresse consommée de Tibère. Il est certain que l'art de se conduire, & la dissimulation sont deux facultés bien différentes. Si un homme a assez de pénétration & de jugement, pour discerner ce qu'il doit découvrir, ce qu'il doit cacher, ce qu'il ne doit laisser voir qu'en partie, à quelles gens, & dans quelles occasions; ce qui est en effet la véritable politique, ou l'art de la vie (comme Tacite l'appelle avec raison); dans un tel homme la dissimulation seroit un embarras & une petitesse. Mais lorsque ses lumières ne sont pas si étendues, qu'il soit caché & dissimulé. Quand on ne peut arriver à l'excellent, il faut s'attacher au plus sûr dans le médiocre. Les aveugles ne doivent pas faire un pas sans beau-

coup de précaution. Il est certain que les habiles gens paroissent toujours véritables & ouverts dans leur manière d'agir ; mais ils sont en même tems comme les chevaux bien dressés , sçachant quand il faut tourner & s'arrêter : & s'il arrivoit une nécessité de dissimuler , l'opinion déjà établie de leur bonne foi les rendroit impénétrables.

Il y a trois manières de cacher ses desseins. La première , d'être silencieux & secret , & de ne pas donner occasion d'observer ce qu'on pense. La seconde , la dissimulation dans la négative , lorsqu'on donne adroitement lieu de croire qu'on ne pense pas tout ce qu'on pense en effet. La troisième , est la fausseté pure , lorsqu'un homme feint d'être , & prétend qu'on le croye tout différent

102 *Essais de Politique*,
de ce qu'il est véritablement
dans le fond. La première ,
est la vertu d'un confesseur ,
& sûrement celui qui sçait bien
garder un secret , entend bien
des confessions. Personne ne
s'ouvre à un étourdi ; mais
quand un homme a la réputa-
tion d'être sûr dans le commer-
ce , on a envie de lui découvrir
ce qu'on pense ; & comme la
confession n'est pas seulement
une utilité , mais un soulage-
ment pour le cœur de l'hom-
me , ceux qui sont secrets ap-
prennent bien des choses qu'on
ne leur dit pas pour s'ouvrir
l'esprit , mais pour se déchar-
ger d'un fardeau. En un mot
les mystères sont du domaine
de l'homme discret. La nudité
est méseante à l'esprit comme
au corps. N'être pas trop dé-
couvert , attire l'estime. Les
grands parleurs sont ordinaire-

ment vains & crédules. Celui qui dit ce qu'il sçait, dira aussi ce qu'il ne sçait pas : l'habitude d'être secret est morale aussi bien que politique. Il est bon aussi que le visage ne démente pas la langue. C'est une grande imperfection que de se laisser découvrir par des marques extérieures qu'on examine & qu'on croit souvent plus que les paroles.

La seconde maniere, qui est la dissimulation dans la négative, est souvent indispensable. Il faut nécessairement qu'un homme secret soit aussi dissimulé à certain degré. Les hommes sont trop fins : on ne sçauroit garder un milieu si juste, qu'ils n'apperçoivent de quel côté on incline. Par la maniere dont on répond à leurs questions, ils se mettent sur les voyes, & vont bien-tôt jusqu'au senti-

104 *Essais de Politique*,
ment qu'on voudroit leur ca-
cher. Si vous gardez le silence,
ils jugent par votre silence mê-
me; & pour les équivoques, elles
ne sçauroient durer long-tems :
de manière que pour garder un
secret, il faut nécessairement se
donner la liberté d'être un peu
dissimulé, seulement comme
une conséquence du secret.

Mais la troisième manière,
qui est le faux semblant, je la
regarde comme la plus crimi-
nelle & la moins politique, si
ce n'est dans les grandes affai-
res, & qui sont rares. L'habi-
tude de feindre ce qui n'est
point, vient d'une fausseté na-
turelle, d'un cœur bas & timi-
de, ou de quelque autre grand
défaut qu'il est absolument né-
cessaire de déguiser, & on con-
inue à être faux en tout, pour
se tenir en habitude.

On retire trois grands avan-

tages de la dissimulation ; d'endormir l'opposition , & de surprendre ses adversaires qui sont en garde lorsqu'on marche à découvert ; de s'assurer une retraite , car si l'on est engagé par sa déclaration propre , il faut venir à bout de son entreprise , ou l'on perd sa réputation ; & enfin de découvrir plus facilement les desseins des autres.

On s'ouvre volontiers à ceux qui ont l'air ouvert : à la place de leurs paroles , on leur fait part de ses pensées ; & le proverbe Espagnol est très vrai : *Dites un mensonge , & vous sçau- rez une vérité.*

Il y a aussi trois inconveniens qui balancent ces trois avantages. Celui qui dissimule paroît manquer de confiance ; & c'est un empêchement considérable dans les affaires. En second lieu , il fait naître des

106 *Essais de Politique* ,
doutes & de l'embarras dans
l'esprit de ceux qui pourroient
lui être utiles , & il est obligé
de faire tout lui seul. Enfin le
troisième est le plus grand des
inconveniens , c'est qu'il se pri-
ve du secours le plus utile dans
l'action , qui est l'autorité & le
crédit que donne l'opinion de
bonne foi.

Un composé parfait , seroit
d'avoir la réputation d'être ou-
vert , l'habitude du secret , la
dissimulation dans son tems , &
le faux-semblant en son pou-
voir , lorsqu'il n'y a pas d'autre
remède.





DES VOYAGES.

LES voyages dans les pays étrangers sont dans la jeunesse une partie de l'éducation, & une partie de l'expérience dans les vieillards. Mais on peut dire de celui qui entreprend de voyager avant que d'avoir fait quelques progrès dans la langue du pays où il entre, qu'il va dans une école de grammaire, & non pas voyager. Il est nécessaire que les jeunes gens voyagent sous la direction d'un Gouverneur, ou dumoins de quelque domestique qui connoisse le pays où ils se proposent d'aller, qui en sçache la langue, & qui puisse les instruire de ce qui est digne

d'être remarqué ; quelles liaisons , & quelles amitiés ils doivent contracter ; & enfin quels exercices , quels arts , quelles sciences y sont les plus en vigueur ; car autrement les jeunes gens voyageront les yeux bandés , & quoique hors de chez eux , ils ne remarqueront rien.

C'est une chose très-étonnante que dans les voyages de mer , où l'on ne voit que le ciel & l'eau , les hommes ont cependant la coutume de faire des journaux ; & dans les voyages de terre , où il s'offre tant de diverses choses à remarquer , ils n'en font point la plûpart du tems , comme si les cas fortuits , & quelque chose qui arrive sans qu'on s'y soit attendu , méritoit moins d'être marqué sur des tablettes que des observations qu'on fait par une délibération

préméditée. On doit donc faire usage d'un journal, & voici les choses qu'il faut observer.

Les cours des princes, surtout dans le tems que les Ministres étrangers sont admis à l'audience, les cours de justice, quand elles agitent des causes considérables, les assemblées du clergé ou consiltoires ecclésiastiques, les temples & les Monastères, avec les monumens qui y sont, les murailles & les fortifications des grandes & petites villes, leurs ports & leurs havres, les Antiquités & les ruines, les bibliothèques, les collèges, & les lieux où l'on soutient des thèses, les vaisseaux & leurs chantiers, les palais les plus magnifiques, les promenades aux environs des grandes villes, les Arsenaux de mer & de terre, les gréniers publics, les changes, les bour-

ses, les magasins de marchandises, les Académies à monter à cheval & à faire des armes, la levée des soldats & leur discipline, les spectacles où se rend la meilleure compagnie, les trésors des pierreries, les gardes-meubles, les cabinets des curieux; & enfin tout ce qu'il y a de plus digne de remarque dans les lieux par où l'on passe. Il faut que les Gouverneurs s'informent avec attention de toutes ces choses. A l'égard des joûtes, des bals en masque, des festins, des nôces, des pompes funébres, des exécutions & autres spectacles de cette espèce, il n'est pas ordinairement nécessaire d'en faire ressouvenir les jeunes gens, & il ne seroit pas bien aussi qu'ils les négligeassent tout-à-fait.

Si vous avez grande envie qu'un jeune homme réduise en

abrégé le fruit de son voyage ,
& qu'il recueille beaucoup en
peu de tems , voici ce qu'il faut
faire. Premièrement il est né-
cessaire (comme nous l'avons
dit) qu'il ait fait avant que d'en-
treprendre son voyage quelque
progrès dans la langue du pays
où il va , & que son Gouver-
neur (comme il a été dit aussi)
ait connoissance de ce pays. Il
faut encore qu'il soit muni de
quelque livre ou carte géogra-
phique du pays où il voyage ,
qui lui servira comme de chef
pour s'informer des principales
choses ; qu'il fasse un journal ,
qu'il ne séjourne pas trop long-
tems dans un même endroit ,
mais plus ou moins selon que le
lieu le mérite. Sans tomber dans
l'excès, tandis qu'il restera dans
quelque ville capitale , il doit
changer souvent de demeure
d'une extrémité de la ville à

l'autre ; car c'est le vrai moien de faire diverses connoissances, & de s'instruire plus parfaitement des coûtumes du pays ; qu'il évite la compagnie de ses compatriotes, qu'il mange dans les mêmes endroits où viennent aussi manger les personnes de la meilleure conversation. Lorsqu'il part d'un lieu pour aller dans un autre , qu'il tâche d'avoir des lettres de récommandation pour quelques personnes considérables , afin que par leur crédit , il puisse plus facilement voir & connoître les choses dignes de curiosité. Ce sont là les plus surs moyens d'avancer l'utilité de son voyage. A l'égard des amitiés & des connoissances qu'il doit rechercher , la plus utile de toutes est celle des Ministres des pays étrangers ; par ce moyen en voyageant dans un

pays

pays , il peut prendre la con-
noissance , & s'instruire de ce
qui regarde plusieurs autres na-
tions ; qu'il visite les personnes
rémarquables , & qui sont ré-
nommées chez les Etrangers ,
afin qu'il puisse juger par lui-
même si leur air & leurs ma-
nières répondent à la réputa-
tion qu'elles se sont acquises.
Il faut fuir les querelles & les
disputes avec tout le soin ima-
ginable : elles naissent le plus
souvent dans des débauches &
pour des maîtresses, pour le pas,
pour des paroles offensantes ;
qu'on prenne donc bien garde
de ne point fréquenter les qué-
relleurs , ni les personnes qui
se font des ennemis , car ils
nous mêleront infailliblement
dans leurs disputes.

Quand notre voyageur re-
tourne dans sa patrie , qu'il
n'oublie pas totalement les pays

114 *Essais de Politique,*

qu'il a parcourus; mais qu'il observe & qu'il cultive par un commerce de lettres, l'amitié de ceux avec qui il a fait connoissance, j'entens de ceux qui sont les plus distingués, & qu'on s'apperçoive plutôt par ses discours, qu'il a voyagé, que par ses façons, & par la manière de se mettre. Cependant qu'il paroisse modeste & retenu, bien loin de faire le conteur, afin qu'on puisse connoître qu'il n'a pas quitté les coutumes de sa nation, pour faire parade de celles des Etrangers, mais plutôt qu'il a cueilli des fleurs dans son voyage, pour les transplanter en son pays.





DE LA DEPENSE.

LE bien n'est fait que pour s'en servir , mais on doit l'employer à des choses honnêtes & qui fassent honneur. Les plus grandes dépenses doivent donc se mesurer suivant la dignité de la chose & de l'occasion ; c'est pour cela qu'on s'en dépoüille non seulement pour mériter le ciel , mais quelquefois aussi pour le service de sa patrie. Quant à la dépense journalière , chacun la doit proportionner à ses biens , & la ménager suivant son revenu , sans se laisser aller à la nonchalance sur ses affaires , ni donner occasion aux domestiques de voler.

Il est bon aussi de la régler dans son imagination sur un pied plus haut qu'on ne sçauroit en effet dépenser , pour que le compte se trouve à la fin moins fort qu'on n'auroit pensé.

Celui qui ne voudra pas voir diminuer ses biens , doit se faire une loi de ne dépenser que la moitié de son revenu , & mettre l'autre à part. Celui qui veut augmenter son bien , n'en doit dépenser que le tiers. Ce n'est pas une bassesse aux plus grands Seigneurs d'entrer dans le détail de leurs affaires ; plusieurs y ont de la répugnance , non pas tant par nonchalance que par l'appréhension de les trouver si dérangées , que cela ne les mette de mauvaise humeur. Mais on ne sçauroit guérir des blessures sans les sonder. Ceux qui n'ont pas la patience d'entrer dans le détail de leurs affai-

res, n'ont d'autre ressource que de choisir de bons Intendants, avec la précaution de les changer de tems en tems, parce que les nouveaux venus sont plus timides & moins rusés. Celui qui ne peut point absolument donner un certain tems à ses affaires, doit affermer ses biens, & mettre sa dépense à prix fait. Il faut que celui qui dépense beaucoup sur un article, soit fort œconome sur un autre. Par exemple, s'il aime à tenir une bonne table, il faut qu'il soit modeste en ses habits; s'il donne dans les meubles, il faut qu'il retranche de son écurie, ainsi du reste : car celui qui veut donner dans tout, se ruintera indubitablement.

Celui qui songe à liquider son bien, en voulant le faire trop promptement, va contre ses intérêts, de même que ce-

lui qui y apporte trop de délai ; car l'on s'incommode autant en se hâtant trop de vendre , qu'à emprunter de l'argent à gros intérêt. D'ailleurs si la plûpart du tems nous voyons qu'un grand dépensier revient toujours à son premier train , que lui sert - il d'être si prompt à vouloir débrouïller & raccommoder ses affaires ? Au lieu que ceux qui se débarraissent peu à peu & comme par degrés , prennent l'habitude de se regler & d'épargner ; & par ce moien ils remédient à leurs biens & à leurs désordres en même tems. Celui qui a un vrai désir d'apporter remède au délabrement de ses affaires , ne doit pas négliger les moindres bagatelles. Il y a moins de bassesse , la plûpart du tems , à retrancher les petites dépenses , qu'à s'abaisser à de petits gains.

A l'égard de la dépense journaliere , il faut la regler de façon qu'on puisse toujours la soutenir sur le même pied qu'on a commencé. Il est vrai que dans certaines occasions , qui n'arrivent que rarement , on peut être plus magnifique qu'à l'ordinaire.





DES GRACES,
ET DE CEUX
QUI Y PRETENDENT.

ON entreprend beaucoup d'affaires ; on forme beaucoup de projets ; & les brigues des particuliers nuisent au bien public. On entreprend aussi plusieurs affaires bonnes en elles-mêmes , avec de mauvaises intentions : j'entens non seulement des intentions corrompues , mais aussi où il entre beaucoup de mauvaise foi , c'est-à-dire , qu'on les entreprend sans avoir la moindre intention de les finir.

On trouve souvent des gens qui se chargent de vos demandes,

des , qui vous promettent de vous servir avec ardeur , sans se soucier d'effectuer jamais leur promesse. Cependant s'ils s'aperçoivent que l'affaire soit en train de réussir par un autre canal , ils voudront avoir part au succès , & chercheront avec soin quelque détour pour s'en faire honneur , & pour en tirer quelque récompense ; ou enfin pendant que l'affaire est pendante , ils feront leurs efforts pour tirer profit des espérances.

Il y a aussi des personnes qui se chargent des prétentions des particuliers , dans la seule vûe de porter quelque empêchement aux affaires des autres , & pour s'instruire en passant de quelque chose dont ils ne pourroient pas sans cela être informés , mais au fond sans nulle inquiétude de ce que deviendra

122 *Essais de Politique*,
l'affaire dans laquelle ils ont
uniquement songé à leur inté-
rêt particulier.

Il y en a encore d'autres qui
agissent de si mauvaise foi ,
qu'ils se chargeront de vos af-
faires avec un propos délibéré
de les faire échoüer , pour ren-
dre un bon office à votre com-
pétiteur qu'ils protègent.

Il est certain que dans les
choses que plusieurs personnes
demandent en même tems ,
l'égalité ne peut être si parfaite
entr'eux que la balance ne
panche de quelque côté. Si c'est
une demande de justice , il y
aura d'une part plus d'équité ou
même plus de mérite. Si c'est
une demande de grace, lorsque
l'inclination porte quelqu'un à
favoriser le parti le moins équi-
table , qu'il se serve plutôt de
son crédit pour accommoder
que pour emporter l'affaire ; &

si quelqu'un en matière de grâce panche pour celui qui la mérite moins, qu'il s'abstienne surtout de médire du plus digne, & de le calomnier.

Lorsque vous n'êtes pas bien au fait de certaines demandes, rapportez-vous-en au jugement de quelque ami intelligent & fidèle, qui vous instruisse de ce que vous pouvez faire avec honneur ; mais il faut bien de la prudence & de la circonspection pour le choix d'un tel ami : autrement vous courez risque qu'on vous en impose sur tout, & d'être mené par le nés.

Aujourd'hui ceux qui sollicitent des graces, sont si sujets à essuier de fâcheux retardemens & des renvois perpétuels, que la vérité simple & sans déguisement, soit en refusant d'abord de faire la chose, ou en disant naturellement l'état dans

lequel elle se trouve , ou en n'exigeant de reconnoissance que celle qui est due ; que cette franchise , dis-je , est devenue non seulement loüable , mais encore agréable aux parties. Si prévenir les autres dans la demande d'une grace , & donner des éclaircissemens sur la chose demandée , ne sont pas des raisons qui seules suffisent pour l'emporter sur les autres compétiteurs , du moins est-il juste que la diligence de celui qui a demandé le premier soit comptée pour quelque chose , & surtout de ne pas se servir à son préjudice des avis qu'il a donnés.

C'est une simplicité d'ignorer le prix de ce que l'on demande ; & c'est l'effet d'une mauvaise conscience , de ne pas faire fond principalement sur la justice de sa demande.

Il est très-important de ne pas laisser pénétrer les demandes que l'on veut faire ; car quoique l'on puisse rebuter plusieurs des prétendans , en découvrant ses justes espérances , il est certain néanmoins que cela en excite d'autres , & les anime aux mêmes prétentions ; sur-tout si l'occasion l'emporte dans les graces que l'on demande : je dis l'occasion, non seulement à l'égard de ceux qui sont en droit de refuser ou d'accorder les graces , mais encore à l'égard de ceux qui pourroient entrer en concurrence, ou vous être contraires.

Dans le choix que vous ferez d'une personne que vous voudrez charger du soin de vos affaires , regardez plutôt à la convenance , qu'au rang qu'elle tient ; & choisissez plutôt celui qui se mêle de peu d'affaires ,

126 *Essais de Politique*,
que celui qui les embrasse
toutes.

Quelquefois le fruit d'un refus est aussi avantageux que la grace qu'on demandoit, pourvû qu'on ne laisse pas appercevoir qu'on a le courage abattu, & qu'on est dépité, *iniquum petas ut equum feras*. Cette maxime n'est pas mauvaise pour ceux qui ont de la faveur; autrement il vaudroit beaucoup mieux parvenir par degrés à ce que nous demandons, & obtenir toujours quelque chose en attendant: car celui qui dans le commencement n'a pas paru faire cas de l'affection de celui qui le sollicitoit, aura de la peine à se résoudre dans la suite à perdre l'affection du suppliant, & les graces qu'il lui a déjà accordées.

Il semble qu'il soit établi qu'on accorde les lettres de re-

commandation sans beaucoup de considération : cependant si elles sont prodiguées pour des choses injustes & peu convenables , la réputation de celui qui les écrit en souffre.

L'espèce d'hommes la plus dangereuse dans une République , sont en général tous ceux qui fardent & qui ajustent les prétentions d'un chacun , & qui leur donnent un air de justice & d'équité. C'est une vraie peste dans un Etat , & la corruption totale des affaires.



DES PERES,
ET DES ENFANS.

LA joie des peres est intérieure, & reste cachée de même que leurs craintes & leurs afflictions. Ils ne peuvent exprimer leurs plaisirs, & ne veulent pas découvrir leurs chagrins. Il est sûr que d'un côté les enfans adoucissent les travaux, & de l'autre rendent les malheurs bien plus cuisans; ils multiplient les soins & les inquiétudes; mais en récompense ils adoucissent le souvenir de la mort. La génération est commune aux bêtes; mais la réputation qui reste de soi, le mérite, & les belles actions, sont un tribut particulier à

l'homme. On peut remarquer que les ouvrages les plus nobles, & les plus grandes fondations ont été faites par ceux qui n'avoient point d'enfans. Ils semblent avoir employé tous leurs soins à exprimer l'image de leur pensée, & rien ne prouve plus clairement que ceux qui n'ont point d'enfans travaillent davantage à faire passer leur mémoire à la postérité.

Les hommes qui ont illustré & fait connoître leurs familles, sont ordinairement très-indulgens envers leurs enfans; ils les regardent non seulement comme ceux qui doivent perpétuer leur race, mais encore comme les héritiers de leurs glorieuses actions : ils les considèrent comme leurs enfans, & en même tems comme leurs créatures.

Les peres qui ont plusieurs

130 *Essais de Politique*,
enfans n'ont pas pour tous une
égale tendresse : souvent ils
sont injustes , & les meres sur-
tout tombent communément
dans ce défaut ; ce qui a fait di-
re à Salomon , *filius sapiens lati-
ficat patrem , filius verò stultus
mæstitia est matri suæ*. On re-
marque presque toujours dans
une nombreuse famille , qu'on
fait grand cas d'un des aînés ,
& qu'il y en a un autre parmi
les plus jeunes qui fait les déli-
ces du pere & de la mere : ceux
qui sont dans le milieu sont
presque oubliés , quoiqu'ordi-
nairement ils se tournent plus
au bien que les autres.

L'avarice des peres envers
leurs enfans est très-condam-
nable ; elle abat le courage des
jeunes gens , les porte à trom-
per , les engage à fréquenter
les mauvaises compagnies ; &
quand ils sont une fois maîtres

de leurs biens , ils en ont plus de penchant pour le luxe , & il arrive pour l'ordinaire qu'ils se ruinent en peu de tems. Le meilleur parti pour les peres est d'user de libéralité à l'égard de leurs enfans , en conservant toujours pour eux leur autorité naturelle.

C'est une coùtume ordinaire & fort mauvaise des peres , des précepteurs , & des domestiques , de faire naître & d'entretenir entre les freres dans leur enfance une certaine émulation qui produit souvent des discordes , lorsqu'ils sont dans un âge avancé , & qui cause des divisions dans les familles.

Les Italiens ne mettent pas grande différence entre les fils , les neveux , & les proches parens ; pourvû qu'ils soient de la même famille , ils ne s'embarassent guères qu'ils descendent

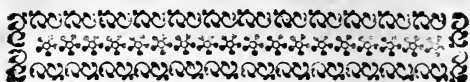
de la ligne directe ou collatérale : à dire vrai , c'est toujours le même sang. Nous voïons même très-souvent que le neveu ressemble plus à un de ses oncles ou à un proche parent , qu'à son propre pere , comme si le sang se perpétuoit par un certain hazard sans suite.

C'est dans l'âge le plus tendre des enfans , que les parens doivent songer à quel état ils veulent les destiner, parce qu'alors ils sont plus souples & plus dociles. Ils ne doivent pas trop regarder à l'inclination des enfans dans le choix qu'ils feront pour eux , ni penser qu'ils réussiront mieux du côté où ils paroissent s'incliner. Il est vrai cependant que si les enfans ont un désir ardent & une grande facilité pour de certaines études , il ne convient pas de s'opposer à la nature , ni au penchant qui

les y porte ; mais pour l'ordinaire le meilleur précepte à suivre , c'est, *optimum elige , suave & facile illud faciet consuetudo.*

La plûpart du tems les cadets sont les enfans de la fortune ; mais ils réussissent très-rarement , ou pour mieux dire , ils ne réussissent jamais , lorsqu'on a pour l'amour d'eux deshérité leurs aînés.





DE L'USURE.

ON a imaginé plusieurs sortes d'invectives contre les usuriers. On dit qu'il est bien triste que le diable vole la part de Dieu, sçavoir, la dîme ; que les usuriers sont les plus grands profanateurs du jour du sabbat, puisque leur travail n'a point de relâche le jour même du dimanche : que l'usurier est semblable à la Guêpe dont parle Virgile : *Ignavum fucos pecus à præsepibus arcent.* Que les usuriers se soustraient à la première loi que Dieu donna à l'homme après sa chute, qui fut : *In sudore vultûs tui comedes panem tuum*, & non pas *in sudore vultûs alieni* ; que les

usuriers devroient porter des marques de même que les Juifs, parce qu'ils leur ressemblent dans la maniere de faire leur commerce : enfin que c'est une chose contre nature , que l'argent produise l'argent. Et pour moi je dis que l'usure est tolérée à cause de la dureté du cœur des hommes ; & qu'il faut la permettre , puisque c'est une nécessité que les hommes entr'eux prêtent & empruntent réciproquement , & qu'ils sont trop intéressés pour prêter sans rétribution. Plusieurs personnes ont imaginé des Banques, des Changes publics , & autres inventions de cette espèce, subtiles & peu solides ; mais peu de gens ont raisonné foncière-

NOTA. Par l'usure que l'Auteur semble ici approuver , il n'entend que l'interêt que le Prêteur tire de son argent, conformément aux Loix & aux usages qui sont autorisés par le Gouvernement,

136 *Essais de Politique,*
ment & utilement sur l'usure.
Il seroit très-utile de nous mettre devant les yeux ses abus & ses avantages , pour en connoître le bon & le mauvais , & en faire la distinction ; & surtout prendre bien garde qu'en permettant l'usure pour le moins mauvais , nous ne nous abusions & ne tombions dans le pire.

Les inconveniens de l'usure sont ceux-ci : premièrement, elle diminue le nombre des marchands ; car si l'on abolissoit ce lâche commerce de l'usure , l'argent ne croupiroit pas dans l'oïveté , & la plus grande partie seroit employée en marchandises, qui sont dans chaque état , comme la *veine porte*, pour introduire l'opulence. Secondement l'usure rend les marchands pauvres. Comme un fermier ne peut pas si bien culti-

cultiver la terre , s'il est obligé de paier une trop grosse rente , de même le marchand ne peut pas faire son négoce avec commodité & profit , s'il est obligé de se servir d'un argent qu'il a emprunté à gros intérêt. Le troisième inconvenient est comme attaché aux deux premiers ; sçavoir , la diminution des Doüanes publiques , qui ont leur flux & reflux suivant le commerce. Le quatrième , qu'elle rassemble l'argent d'un Roiaume & d'une République dans les mains d'un petit nombre de personnes ; car le gain de l'usurier étant certain , & celui des autres très-casuel , il arrive certainement à la fin ce qui arrive au jeu , où la plus grande partie de l'argent reste à celui qui fournit les cartes ; & il est indubitable qu'un Etat fleurit , lorsque l'argent est dispersé

138 *Essais de Politique,*
dans le public , & qu'il n'est
point réservé. Le cinquième,
qu'elle abaisse le prix des ter-
res, & des immeubles ; car pour
l'ordinaire, l'emploi de l'argent
est tout en marchandises , ou en
terres , & l'usure semble s'op-
poser à tous les deux. Sixième-
ment, qu'elle détourne du tra-
vail , qu'elle empêche l'indus-
trie , & les nouvelles inven-
tions : l'argent se remueroit
pour toutes ces choses , s'il n'é-
toit retenu par cet engourdisse-
ment. Enfin pour tout dire ,
l'usure est un ver , une teigne
qui suce le plus pur du sang
d'une infinité de personnes , &
qui produit dans la suite du
tems une misère générale.

Voici d'un autre côté les
avantages de l'usure. Première-
ment, supposé qu'elle nuise au
commerce de quelques-uns,
elle est fort utile à d'autres.

Car il est très-certain que la plus grande partie du commerce se fait par les jeunes marchands qui empruntent à intérêt ; de façon que si l'usurier veut retirer, ou ne pas prêter son argent , il s'ensuivra nécessairement la suspension & la ruine totale du commerce. En second lieu , si l'argent qu'on emprunte à intérêt manquoit aux hommes dans leurs pressans besoins , ils feroient bientôt réduits aux dernières extrémités , puisqu'ils feroient forcés de vendre à fort vil prix leurs biens , soit meubles ou immeubles. Ainsi au lieu que l'usure ne fait que les miner peu à peu , les prompts remboursemens les renverferoient tout d'un coup ; les hypothèques , ou ce qu'on appelle obligations mortes , ne remedieroient pas à ce mal : car , ou

ceux qui prêtent à hipothèque veulent qu'on leur paie des intérêts, ou bien, s'ils ne sont pas remboursés au jour préfix, ils en agissent à toute rigueur, & ne cherchent qu'à se faire adjuger la confiscation. Je me souviens sur ce sujet d'un certain campagnard très-riche & très-avare, qui avoit coûtume de dire ; *in malam crucem abeat ista fœneratio, impedimento est quo minùs pignorum & obligationum pœnas exigere possimus.* Voici le troisiéme & le dernier inconvenient. C'est un conte que de s'imaginer qu'on puisse établir les choses de manière qu'on prête de l'argent sans intérêt. Il est donc impossible de concevoir tous les inconveniens qui en résulteroient, si on vouloit détruire l'usage établi de retirer un intérêt de l'argent que l'on prête ; c'est pourcela

qu'il y auroit de la folie à vouloir entièrement abolir l'usure. Toutes les Républiques l'ont tolérée , mais en la fixant ; & puisque l'entière abolition de l'usure est impraticable , parlons maintenant des modifications & de la regle qu'on y peut mettre , par quels moiens on peut en éviter les inconveniens , & en conserver les avantages. Il me paroît qu'en pesant les uns & les autres , & les confrontant entre eux , ce que nous avons déjà fait , nous trouverons des choses qui se peuvent concilier. La premiere est de limer les dents de l'usurier , de peur qu'il ne morde trop fort. La seconde est d'ouvrir une route à ceux qui ont de l'argent qui les invite à prêter aux marchands , afin que le commerce ne tombe ni ne languisse ; & ceci ne sçauroit s'exé-

cuter , à moins que vous ne mettiez deux taux différens à l'usure , l'un plus bas , & l'autre plus haut ; car si vous les réduisez généralement au plus petit , vous soulagerez un peu , je l'avoue , celui qui emprunte ; mais un marchand ne trouvera pas de l'argent avec facilité : & il faut encore remarquer que comme le métier des commerçans est le plus lucratif de tous , il peut par conséquent soutenir des emprunts à un denier plus haut ; au lieu que les autres ne le peuvent pas. Voici ce qu'il faut faire pour ajuster ces deux points : qu'il y ait deux taxes pour l'usure ; l'une libre & générale pour tout le monde , l'autre seulement permise à certaines personnes & en certains lieux de la République où le négoce fleurit. Premièrement donc , si vous voulez

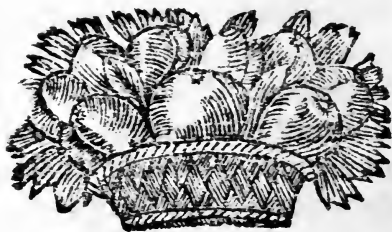
m'en croire , que tout intérêt général se réduise à cinq pour cent par an ; & que cette taxe soit publiée par édit & déclarée libre à tout le monde ; & que le Prince ou la République renonce à toute amende envers ceux qui retireront seulement ce bénéfice. Par-là les emprunts auront un libre cours , & ce sera un grand soulagement pour une infinité de personnes qui habitent la campagne : le prix des terres en sera aussi fort augmenté , puisqu'en Angleterre leur valeur annuelle va à six pour cent , & qu'elle excédera par conséquent la taxe de l'usure qui ne monte qu'à cinq. Par ce moien encore , l'industrie sera excitée ; & ceux qui s'attacheront au négoce , pourront facilement en tirer un profit plus considérable que celui que nous venons de fixer à l'usure.

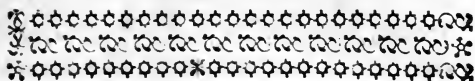
Secondement , qu'on donne permission à certaines personnes de prêter de l'argent à des marchands connus , & non à quelqu'autre personne que ce puisse être , mais que cela se fasse à cette condition ; que l'usure , même celle dont nous parlons actuellement , sera un peu plus modérée que celles qu'ils payoient auparavant. De cette manière , marchands & autres y trouveront du soulagement ; mais que cet établissement ne se fasse pas par une Banque , ni par aucun autre fonds public ; que chacun au contraire soit le maître de son argent , non que je desapprouve entièrement les Banques , mais parce qu'on y prendroit difficilement de la confiance. Que le Prince ou la République exige quelque rétribution pour les permissions qu'on accordera,

cordera , & que le furplus du bénéfice aille à celui qui prête ; si on se contente de ne diminuer qu'un peu le profit de l'usurier , il ne sera pas détourné de continuer son métier ; car celui qui par son exemple avoit accoutumé de prendre neuf ou dix pour cent par an , se contentera de huit plutôt que d'abandonner l'usure , ou autrement il hazardera le certain pour l'incertain. Que le nombre de ceux à qui on accordera la permission d'emprunter , ne soit pas limité ; mais qu'on ne l'accorde que dans les villes où le commerce fleurit : car de cette maniere ils n'auront pas la commodité , sous prétexte de permissions , de prêter l'argent d'autrui au lieu du leur ; & la taxe de huit ou neuf par permission , n'empêchera pas la taxe courante de cinq pour cent ,

parce qu'on n'aime pas à envoyer son argent bien loin de soi, ni à le mettre en des mains inconnues.

Si quelqu'un trouve que ceci autorise en quelque manière l'usure, qui n'étoit auparavant permise qu'en certains endroits, je répons, qu'il vaut beaucoup mieux permettre une usure ouverte & déclarée, que de souffrir par connivence tous les ravages qu'elle fait.





DU DEVOIR DES JUGES.

LES Juges doivent se res-
souvenir que leur devoir
est *jus dicere*, & non pas *jus dare*;
c'est-à-dire, d'interpréter la loi,
& non pas de la faire. Il faut
qu'un Juge soit plutôt sçavant
que subtil, plus vénérable que
populaire, plus grave que pré-
sompctueux ; mais sur toutes
choses il doit être intègre, c'est
la vertu qui lui convient. *Male-*
dictus sit, dit la loi, *qui termi-*
num terra mutat antiquum. Mau-
dit celui qui change les an-
ciennes limites de la terre. Sans
doute celui qui transporte la
pierre qui marque les confins,
est très-coupable ; mais un Ju-

ge injuste , c'est celui principalement qui change les bornes, lorsqu'il prononce une sentence inique , sur une terre , ou sur la propriété d'un bien : un seul jugement mal rendu , cause plus de mal que plusieurs autres mauvais exemples ; ceux-ci corrompent les petits ruisseaux, mais l'autre empoisonne la source. Le devoir d'un Juge est relatif en partie aux plaideurs , en partie aux Avocats , & aux Ministres de Justice qui leur sont subordonnés , ou enfin au Prince & au Gouvernement.

Premièrement , pour ce qui regarde les causes & les parties, l'Écriture dit , *sunt qui judicium vertunt in absensum*. On peut dire en effet que l'injustice rend une sentence amère ; & on peut dire aussi qu'elle s'aigrit par les délais.

Un bon Juge s'attache prin-

ciipalement à réprimer la violence & la fraude. Plus la premiere est manifeste , & plus l'autre est couverte & déguisée, plus elles sont pernicieuses. Ajoûtez aussi les procès contentieux que les Cours de justice devroient rejeter comme une viande empoisonnée. Il sied bien à un Juge d'appplanir les chemins à une juste sentence. C'est ainsi que Dieu en use, *valles exaltando, colles deprimerendo*. Ainsi quand le Juge s'aperçoit qu'une des deux parties est favorisée par quelque puissance, soit en persécutant l'autre avec opiniâtreté , soit par des artifices , par des cabales , par la protection des personnes en place , ou par l'inégalité des Avocats ; pour lors la vertu du Juge doit se montrer en égalisant les choses inégales ; de maniere que le jugement puisse

150 *Essais de Politique*,
rester ferme & inébranlable ,
comme sur un terrain plein &
uni.

Qui fortiter emungit , elicit sanguinem. Le pressoir trop serré , rend le vin âpre & de mauvais goût. Le Juge ne doit donc pas se laisser aller à de dures interprétations des Loix, ni à tirer des conséquences trop recherchées , puisqu'il n'y a point de pire gêne que de violenter les Loix : sur-tout il doit prendre garde dans les Loix Penales , de ne pas interpréter avec plus de sévérité celles qui n'ont été faites que pour épouvanter , & de ne pas verser sur le peuple la pluie dont parle l'Écriture : *Pluet super eos laqueos.* En effet si les Loix Penales sont suivies sans miséricorde , on peut les comparer à une pluie de cordes & de lacs qui tomberont sur les peuples ; c'est pour cela que

si ces loix ne sont plus en usage , ou qu'elles conviennent peu au tems présent , il est de la prudence des Juges d'en restreindre l'exécution. *Judicis officium est , ut res , ita tempora rerum , &c.* Il convient aux Juges dans les crimes de mort de se laisser fléchir à la miséricorde autant que les loix le peuvent permettre ; d'envisager l'exemple avec sévérité , & le criminel avec compassion : la patience & la gravité à écouter les plaidiers , sont des parties essentielles à la justice. Le Juge qui se plaît à interrompre , n'est pas *cymbalum benè sonans*. Un Juge est blâmable de prévenir par trop de vivacité ce que l'Avocat doit dire , & dont il auroit été mieux instruit en se donnant la patience d'écouter : il ne doit point aussi interrompre trop-tôt les preuves ou les

152 *Essais de Politique*,
conclusions des Avocats , ni
prévenir les informations par
des questions , quand même
elles feroient nécessaires au
sujet.

Les obligations d'un Juge
à l'audience , se réduisent à
quatre : A regler la suite des
preuves ; à modérer la lon-
gueur des plaidoiers , ou ce qui
n'a aucun rapport à l'affaire en
question ; à rassembler , trier ,
& récapituler les points princi-
paux qu'on a avancés , & enfin
à prononcer la sentence. Tout
ce qu'on fait au-delà est de
trop , & est produit par la va-
nité , par le désir de parler , par
l'impatience d'écouter , & vient
d'une foiblesse de mémoire ; ou
enfin de n'avoir pas prêté une
attention égale & tranquille.

C'est une chose étonnante que
de voir la plûpart du tems jus-
qu'ou va l'audace des Avocats à

l'égard des Juges , qui doivent, à l'exemple de Dieu, au tribunal duquel ils sont assis , abattre les orgueilleux & élever les humbles ; mais il est encore bien plus étonnant de voir des Juges favoriser certains Avocats ouvertement & sans garder aucune mesure ; ce qui contribue à rencherir leur travail & augmenter les épices , & qui donne en même tems des soupçons de corruption , & qui persuade qu'ils ont accès chez les Juges. Lorsqu'une cause a été bien plaidée & dans l'ordre requis, le Juge doit donner des louanges à l'Avocat, sur-tout s'il a perdu la cause ; c'est un moien de soutenir son crédit auprès de ses cliens , & en même tems lui faire perdre l'opinion qu'il avoit de l'affaire. Il faut aussi pour le bien public faire une légère réprimande aux Avo-

cats , lorsqu'ils donnent des conseils trop rusés , quand on apperçoit de la négligence ou de la nonchalance de leur part , quand les informations sont trop légères , ou enfin lorsqu'ils montrent une importunité indiscrete ou de l'imprudence à défendre leur cause.

Un Avocat doit avoir attention à ne pas importuner les Juges , à ne pas faire trop de bruit ; & il ne lui est point permis d'user de finesse pour remettre encore sur le tapis une affaire déjà jugée. D'un autre côté le Juge ne doit point interrompre son plaidoyer , pour ne pas donner occasion à la partie de se plaindre que son Avocat, ni ses preuves n'ont pas été entièrement ouïes. Troisièmement , pour ce qui regarde les Greffiers , les Notaires & autres bas Officiers, le tribunal de la Justice est com-

me un lieu sacré, dont non seulement le tribunal, mais encore les bancs & l'enceinte doivent être exemts de scandale & de corruption ; car , comme dit l'Ecriture , *non colligentur uvæ ex spinis*. De même la justice ne sçauroit produire de bons fruits parmi les ronces & les buissons, c'est - à - dire , parmi tous ces gens de plume trop avides du gain.

Il y a dans le Barreau quatre espèces d'hommes pernicious.

Ceux qui en semant des procès , engraisent les Cours , & maigrissent les peuples.

Ceux qui engagent les Cours dans des conflits de juridiction , & qui ne sont point (quoiqu'ils le paroissent) amis de la Cour ; mais ils en sont comme les Parasites , ils sont nâître & entretiennent chez elle l'orgueil par leurs discours

156 *Essais de Politique,*
flatteurs & séduisans plus, qu'il
ne conviendrait à ses propres
intérêts.

Ceux qu'on peut regarder
comme la main gauche des
Cours, qui par des subterfuges
& des échapatoires font pren-
dre de mauvais biais aux procé-
dures, & entraînent la Justice
vers des routes écartées & dans
des labyrinthes.

Enfin les voleurs ou exac-
teurs impitoyables qui rendent
juste la comparaison qu'on fait
des Cours aux buissons, sous
lesquels les brebis se retirent
pendant l'orage, & qui y lais-
sent ordinairement une partie
de leur toison. Au contraire,
un Greffier ancien & honnête
homme, expert dans les actes
qu'on a déjà passés, circonspect
dans ceux qu'on couche de
nouveau, & entendu pour les
intérêts de la Cour, est un ex-

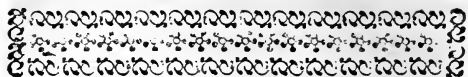
cellent guide pour elle , & montre souvent aux Juges mêmes la route qu'ils doivent tenir.

Quatrièmement , pour ce qui regarde le prince ou l'Etat , les Juges doivent avant tout se rappeler la conclusion des douze tables Romaines , *salus populi , suprema Lex* ; & établir pour règle certaine , que si les Loix ne tendent pas à ce but , on doit les regarder comme captieuses , & comme de faux oracles. C'est pour cela que tout est en ordre & bien conduit , lorsque le prince délibère souvent avec les Juges , & que les Juges aussi consultent souvent l'Etat & le Souverain. Le Prince , lorsqu'il se rencontre une question de droit dans les délibérations politiques ; & les Juges , lorsqu'il se présente des raisons d'Etat dans des matières de droit. Car

il arrive souvent qu'une affaire portée en Justice, qui ne roule que sur *le mien ou le tien*, a cependant des conséquences qui peuvent intéresser l'Etat ; & j'entens par raison d'Etat, non seulement ce qui attaque les droits Roiaux, mais encore ce qui peut causer quelque nouveauté, ou quelque exemple dangereux ; ou enfin ce qui peut vraisemblablement être à charge à la plus grande partie du peuple. Que personne n'ait l'esprit assez faux ni assez simple, pour s'imaginer que les loix justes ne peuvent pas simpatiser avec la saine politique ; car ces deux choses sont comme les esprits vitaux & les nerfs qui se meuvent les uns dans les autres. Le Juges doivent aussi se ressouvenir que le trône de Salomon étoit soutenu par des lions. Qu'ils soient donc des

lions , mais des lions pour le trône ; qu'ils veillent , pour qu'on n'attaque & qu'on ne préjudicie en rien aux droits Roiaux. Enfin que les Juges ne soient pas assez peu instruits de leurs droits & de leurs prérogatives, pour ignorer que ce point capital leur reste , qui est l'autorité de faire un sage & prudent usage , & une application raisonnable des loix. En effet ils peuvent se rappeler dans l'esprit , ce discours de l'Apôtre de la Loi , qui surpasse les Loix humaines. *Nos scimus quia Lex bona est , modò qui eâ utatur legitimè.*





D E L A
V I C I S S I T U D E
D E S C H O S E S.

S Alomon dit : *Nihil novum super terram.* Ce qui se rapporte à l'idée de Platon , qui pensoit , *omnem scientiam nihil aliud esse , quàm reminiscenciam ;* & à ce que Salomon décide aussi dans un autre endroit : *Omnem novitatem nihil aliud esse , quàm oblivionem.* De tout cela on peut conclure que le fleuve Lethé coule sur la terre , aussi bien que dans les enfers.

Il est certain que la matière est dans un mouvement perpétuel , & qu'elle ne s'arrête jamais ; mais les déluges & les tremblemens de terre , sont les grands voiles de la mort qui en-
sevelissent

sévelissent tout dans l'oubli. A l'égard des incendies & des grandes séchereffes, elles n'absorbent ni ne détruisent pas un peuple de fond en comble. La fable de Phaëton nous représente la briéveté d'un embrasement, qui n'a duré que l'espace d'un jour ; & la séchereffe de trois années du tems d'Elie, fut particulière, & elle n'emporta pas tout le monde. A l'égard des embrasemens qui arrivent assez communément dans les Indes Orientales par des éclats de foudre, ils n'embrasent pas une vaste étendue du pays. Je passe aussi sous silence les ravages de la peste, parce qu'elle ne ravit pas tout ; mais pour les deux grandes calamités, des déluges, & des tremblemens de terre, il faut remarquer que ceux qui en échappent, sont ordinairement des gens gros-

fiers qui ont vécu dans les montagnes, & qui sont incapables de donner une tradition des tems : de manière que toutes choses restent ensevelies, dans l'oubli, comme si aucun homme n'avoit survécu.

Si quelqu'un veut considérer avec attention la conduite des Indiens de l'Amerique, il trouvera de la probabilité à les regarder comme un peuple plus neuf & plus jeune que celui de l'ancien monde ; mais il n'est pas vraisemblable que leur destruction soit anciennement venue d'un tremblement de terre, comme un prêtre Egyptien le contoit à Solon, à l'égard de l'isle Atlantique qu'il disoit avoir été engloutie par un de ces tremblemens ; mais bien plutôt que c'est un déluge particulier qui avoit détruit le nouveau monde. Car en effet

les tremblemens de terre y sont peu fréquens ; mais en revanche il y a de si vastes fleuves & si profonds , que ceux de l'Asie , de l'Afrique , & de l'Europe ne sont que des petits ruisseaux en comparaison. Leurs montagnes sont aussi plus hautes que les nôtres : d'où l'on peut conjecturer que les restes de leurs races se sont conservés dans ces montagnes, pendant & après leur déluge particulier. Mais quant à l'observation de Machiavel , qui prétend que la jalousie & l'émulation des sectes contribuent beaucoup à abolir la mémoire des choses , & qui voudroit noircir la réputation de Grégoire le Grand pour avoir travaillé de toutes ses forces à détruire les Antiquités Payennes , je ne trouve pas qu'un pareil zèle puisse produire un si grand

164 *Essais de Politique*,
effet, ni être de durée, com-
me l'on peut le remarquer dans
Fabianus, successeur de Gré-
goire, qui fit, pour ainsi dire,
ressusciter les mêmes Antiqui-
tés ensevelies par son prédé-
cesseur.

Les vicissitudes ou les muta-
tions dans les globes célestes,
n'est pas une matière à traiter
ici bien au long. Si le monde
n'avoit pas été destiné de tout
tems à finir, peut-être que la
grande année de Platon auroit
produit quelque effet, non pas
en renouvelant les corps des
individus, car c'est une folie,
& même une vanité à ceux qui
pensent que les corps célestes
ont de grandes influences sur
chacun de nous en particulier,
mais en renouvelant le total &
la masse des choses. Les come-
tes influent sans doute un peu
sur cette masse entière ; mais

les hommes sont à présent trop négligens & trop peu curieux pour faire des observations là-dessus ; ils regardent plutôt avec étonnement leurs cours , qu'ils n'en observent avec sagesse les effets ; sur-tout ceux qui pourroient se comparer entr'eux : par exemple , une comete d'une telle grandeur , d'une telle couleur & clarté , d'un tel circuit de rayons , dans une telle assiette par rapport à la région du ciel , dans quel tems de l'année elle a paru , de sa route , ou de son cours , de sa durée , & enfin quels effets elle a produit.

Ce que j'ai ouï dire anciennement , ne me paroît pas une chose d'un grand poids : je ne voudrois pas cependant qu'on la méprisât entièrement. On disoit qu'on avoit remarqué dans le Pays-Bas que tous les

166 *Essais de Politique* ,

trente-cinq ans , on y voioit renouveler la même température , les mêmes fuites & révolutions des saisons , comme des grandes gélées , des grandes inondations , des grandes sécheresses , des hyvers plus doux , des étés plus froids , &c. Ils appellent cette petite révolution d'années , *la prime*. Au reste je rapporte ceci , parce qu'en me rappelant le passé , j'y ai trouvé un rapport , non pas tout-à-fait exact , mais fort peu différent.

Mais laissons ces observations de la nature , pour venir à ce qui regarde les hommes. La plus grande vicissitude qu'on remarque parmi eux , est celle des religions & des sectes ; car ces phénomènes dominent principalement sur l'esprit des hommes. La vraie religion est bâtie sur la pierre soli-

de , les autres sur un sablon mouvant en butte aux flots du tems. Touchons donc un mot des causes des nouvelles sectes , & donnons là-dessus quelques avis , autant que la foiblesse & l'esprit humain peut espérer d'en arrêter le cours , ou de trouver des remèdes à de si grandes révolutions.

Quand la religion reçue est déchirée par des factions & des discordes , quand la sainteté de ceux qui la professent ne s'attire plus le même respect , ou qu'elle est exposée au scandale , & lorsqu'enfin en même tems on voit regner la grossièreté , l'ignorance , & la barbarie , c'est pour lors qu'on doit craindre la naissance de quelque nouvelle secte ; sur-tout s'il se présente dans le même tems quelque esprit fougueux , qui ne respire que des parado-

xes, ou des sentimens contraires à l'opinion commune. Toutes ces choses se rencontrerent, quand Mahomet publia sa loi. Mais ne craignez point une nouvelle secte (quoiqu'elle paroisse s'augmenter) ; elle ne s'étendra pas beaucoup, si elle n'a pas les deux supports que je vais dire. Le premier, est d'attaquer la souveraineté, ou l'autorité établie, car rien n'est plus propre à séduire le peuple, que de demander des changemens & des nouveautés dans le Gouvernement. L'autre, est d'ouvrir la porte aux plaisirs & à la volupté. Les hérésies spéculatives, telle que fut autrefois celle des Ariens, & aujourd'hui celle des Arminiens, quoiqu'elles puissent prendre beaucoup de crédit sur l'esprit des hommes, ne sçauroient cependant causer de grandes altérations

térations dans les Etats , si ce n'est à la faveur de quelque émeute publique.

Il y a trois moiens pour introduire de nouvelles sectes , par de prétendus miracles , par une éloquence sublime, & par le fer; & je pense de même d'une vie singulière & sainte en apparence. Certainement le moien le plus propre pour arrêter dans leur naissance les schismes & les nouvelles sectes en la réformation des abus , & la pacification des plus petits différends, est de proceder dans les commencemens avec douceur, & de s'abstenir des persécutions sanguinaires ; & enfin de faire des efforts pour attirer & ramener les chefs , en leur accordant des dignités & des graces , plutôt que de les irriter par la violence & la cruauté.

Les changemens qui arri-

vent dans la guerre , ne sont pas en petit nombre ; ils roulent principalement sur trois points : sur le théâtre , où le lieu où la guerre se fait ; sur la qualité des armes , & sur la discipline militaire. Les guerres anciennement paroïssent venir principalement de l'Orient à l'Occident. Les Perses, les Assyriens, les Arabes, les Scythes, qui tous firent des invasions, étoient Orientaux. Il est vrai que les Gaulois habitoient une partie de l'Occident ; mais nous lisons aussi que de deux irruptions qu'ils firent, une fut dans la Grèce Gauloise, & l'autre contre les Romains. Il est certain que l'Orient & l'Occident n'ont aucun point fixe dans le ciel. Il est vrai aussi qu'on ne sçauroit faire aucune observation bien certaine dans le mouvement

des guerres d'Orient & d'Occident ; mais le Midi & le Nord sont fixes de leur nature & de tout tems. Il est rare de voir que ceux qui habitent bien avant vers le Midi , aient envahi les Septentrionaux ; mais le contraire s'est vû bien des fois : ce qui démontre clairement que les contrées du Nord sont de leur nature plus belliqueuses , soit que cela vienne de l'influence des astres qui les dominant , ou de l'étendue des terres qu'il y a du côté du Nord ; au lieu que les parties Australes , par ce que nous sçavons , ne sont presque occupées que par les mers , ou que cela vienne enfin (ce qui est le plus apparent) des grands froids des pays Septentrionaux ; car cela seul endurecit les corps & allume les courages. On peut le remarquer dans les peuples Araucos ,

172 *Essais de Politique*,
qui étant placés au fond des
terres Australes , l'emportent
en courage sur tous les Perou-
siens.

Lorsqu'un grand Empire est
sur sa décadence & qu'il man-
que de forces , on peut avec
certitude conjecturer les guer-
res : car , tandis que les grands
Etats sont dans leur vigueur ,
ils énervent & détruisent les
forces naturelles des provinces
qu'ils ont conquises , mettant
toute leur confiance en leurs
propres troupes ; mais aussi
quand les troupes viennent à
manquer , tout est perdu , & ils
sont en proie à leurs ennemis.
C'est ce qui arriva dans la dé-
cadence de l'Empire Romain ,
& dans l'Empire d'Occident
après la mort de Charlemagne ,
lorsque chaque oiseau reprit
ses plumes. Semblable chose
pourroit bien arriver à la Mo-

narchie d'Espagne, si ses forces venoient à décheoir. D'un autre côté les grands accroissemens des Puissances & les unions des Royaumes, suscitent aussi des guerres. En effet, lorsque la puissance d'un Etat s'augmente à certain point, on peut fort bien le comparer à un fleuve qui s'enfle, qui grossit, & qui menace d'une prompte inondation, comme on a pu voir à l'égard des Romains, des Turcs, des Espagnols & autres.

On remarque une chose, que lorsqu'il y a dans le monde peu de nations Barbares, & qu'au contraire presque toutes sont policées, les hommes y regardent à deux fois avant que de se marier, & ne veulent point avoir d'enfans, à moins qu'ils ne prévoient qu'ils auront de quoi fournir à leur subsistance & à

leur entretien. C'est à quoi regardent aujourd'hui presque toutes les nations, excepté les Tartares ; & en ce cas , il n'y a pas à craindre des inondations ni des transplantations. Mais lorsqu'un peuple est très-nombreux , & qu'il multiplie beaucoup , sans s'embarrasser de la subsistance de ses descendants , il est absolument nécessaire qu'au bout d'un ou de deux siècles, il se débarrasse d'une partie de son monde , qu'il cherche des habitations nouvelles , & qu'il envahisse d'autres nations. C'est ce que les anciens peuples du Nord avoient accoutumé de faire , en tirant au sort entr'eux , pour décider quels resteroient chez eux , & quels iroient chercher fortune ailleurs. Lorsqu'une nation belliqueuse perd de son esprit guerrier , qu'elle s'adonne à

la mollesse & au luxe , elle peut être assurée de la guerre ; car de tels Etats pour l'ordinaire , deviennent riches pendant qu'ils dégénèrent : & le désir du gain , joint au mépris qu'on a de ses forces , invite & anime les autres nations à les envahir.

A l'égard de la qualité des armes , à peine peut-on en observer les changemens ; cependant elles essuient aussi leurs vicissitudes : car il est certain qu'on se servit du tems d'Alexandre dans la ville des Occidraques d'une sorte d'artillerie , que les Macédoniens appellerent foudre , tonnerre , ou art magique ; on ne peut pas douter non plus que chez les Chinois , la poudre à canon , & les canons n'y aient été connus depuis plus de deux mille ans.

Voici quelles sont les qualités

176 *Essais de Politique* ,
des armes à tirer , & leurs changemens en mieux. Premièrement , il faut qu'elles portent très-loin ; car cela augmente le danger de l'ennemi : ce que font justement les canons & les grands mousquets. Secondement , que l'impétuosité donne plus de force au coup ; & à cet égard l'artillerie surpasse tous les beliers & toutes les anciennes machines de guerre. En troisième lieu , que la manière de s'en servir soit sans embarras ; ce qui est encore une des propriétés des plus grandes pièces d'artillerie : & afin qu'elles puissent servir en tout tems , qu'elles soient faciles à porter , aisées à mouvoir.

A l'égard de la manière de faire la guerre , les hommes dans les premiers tems s'attachoient principalement au nombre ; & se fiant en la va-

leur de leurs foldats , ils déci-
doient leurs guerres par des ba-
tailles rangées , en assignant le
jour du combat. La plûpart
étoient fort ignorans dans la
Tactique , ou l'art de ranger
les troupes. Dans la fuite on
s'attacha plutôt à un nombre
commode que trop étendu : on
chercha les avantages du ter-
rein , on fit des diverfions , &
on inventa beaucoup d'autres
rufes : enfin on devint plus ha-
bile dans l'ordre & l'arrange-
ment.

Les armes fleuriffent dans la
naiffance d'un Etat , les lettres
dans fa maturité , & quelque
tems après les deux enfemble ;
les armes & les lettres , le com-
merce , & les arts mécaniques
dans fa décadence. Les lettres
ont leur enfance & enfuite leur
jeunefſe , à laquelle fuccede l'â-
ge mûr , plus folide , & plus exact ;

178 *Essais de Politique* ;
& enfin elles ont leur vieillesse ;
elles perdent leur force & leur
vigueur ; il ne leur reste que
du babil. Mais il ne faut pas
contempler si long-tems la vi-
cissitude des choses , de peur
de se donner des vertiges. A
l'égard de la Philologie, ce n'est
qu'un amas de contes , & de
vaines narrations ; & par con-
séquent on n'en doit faire ici
aucune mention.





D U C O N S E I L.

LA plus grande marque de confiance qu'on puisse donner à un homme, c'est de le choisir pour son conseil ; on peut remettre entre les mains d'un autre, sa personne, son bien, ses enfans, & même son honneur ; mais nous remettons toutes ces choses ensemble à la discrétion de ceux que nous choisissons pour nous conseiller. Il est juste que de leur côté ils soient intégres, & qu'ils nous gardent une fidélité à toute épreuve.

Lorsqu'un Prince sage se forme un Conseil de personnes d'élite, il ne doit pas craindre que son autorité en soit affoi-

blie , ni sa capacité soupçonnée , puisque Dieu même a son Conseil ; & que le nom le plus recommandable qu'il ait donné à son fils , est celui de Conseiller. Salomon nous dit sur ce sujet : *In consilio stabilitas*. Il est certain que les affaires doivent être agitées & débattues plus d'une fois dans un Conseil ; sans quoi elles ne sont point fermes ni stables , & marchent , pour ainsi dire , d'un pas chancelant comme les personnes yvres.

L'expérience apprend au fils de Salomon quelle étoit la force du Conseil , de même que son pere en avoit senti la nécessité ; car ce Royaume chéri de Dieu ne fut d'abord déchiré & ensuite ruiné que par un mauvais conseil , sur lequel il y a deux remarques à faire pour notre instruction , & qui nous

serviront à démêler & à connoître quels sont les mauvais Conseils. La première, est que ce Conseil fut formé de jeunes gens. La seconde, qu'il fut très-violent dans ses délibérations.

La sagesse des Anciens paroît dans une fable qui a été inventée, pour montrer que les Rois ne doivent point agir sans Conseil, & qui nous apprend en même tems la manière sage & politique dont ils doivent s'en servir. Ils disent que Jupiter épousa Métis, qui signifie Conseil; & par-là ils nous donnent premierement à entendre que la Souveraineté & le Conseil doivent être mariés ensemble. En second lieu, voici comme ils s'expriment: Quand Jupiter eût épousé Métis, elle devint grosse de lui; & ce dieu n'ayant pû attendre qu'elle accouchât, la dévora, après quoi il accou-

182 *Essais de Politique*,
cha lui-même ; de façon que
Pallas sortit de sa tête toute
armée. Cette fable , quelque
monstrueuse qu'elle paroisse ,
renferme un des secrets du
Gouvernement , & nous ap-
prend de quelle manière les
Rois doivent se comporter avec
leurs Conseils d'Etat. Premié-
rement ils doivent laisser débat-
tre les affaires ; ce qui se rap-
porte à la première conception.
En second lieu , lorsqu'elles
auront été discutées & dige-
rées , comme dans le sein du
Conseil , & qu'elles seront en
état d'être mises au jour , alors
le prince ne doit pas permettre
à son Conseil de passer outre ,
ni de rien résoudre de sa seule
autorité : au contraire il faut
qu'il ramene toute l'affaire à
lui , & que le public soit per-
suadé que les ordonnances &
les arrêts qu'on peut comparer

à Pallas armée, parce qu'ils sont prononcés avec prudence & autorité , émanent uniquement du chef ; & il faut non-seulement pour l'honneur de la puissance qu'il a en main , mais aussi pour relever sa réputation, que le peuple soit persuadé que tout se fait de sa pure volonté , & par son propre jugement.

Voions maintenant les inconveniens d'un Conseil, & les remèdes qu'on peut y apporter. Les inconveniens qui se présentent sont au nombre de trois. Le premier , que les affaires en sont moins secrètes. Le second , que l'autorité du prince en paroît affoiblie , comme s'il ne se sentoît pas une capacité suffisante pour se conduire sans Conseil. Et enfin le troisième , est le danger des Conseils perfides qui tendent à l'avan-

184 *Essais de Politique* ,
tage de celui qui les donne ,
plus qu'à celui du maître qui
les reçoit.

Pour éviter ces inconvé-
niens , quelques Italiens & les
François sous le regne de quel-
ques-uns de leurs Rois , ont in-
troduit des Conseils secrets ,
qu'on nomme ordinairement
du Cabinet : remède souvent
beaucoup plus dangereux que
le mal.

A l'égard du secret , les prin-
ces ne sont pas obligés de le
communiquer ; & il n'est pas
nécessaire , lorsqu'ils mettent
une affaire en délibération ,
qu'ils fassent connoître ce qu'ils
ont envie de résoudre : au con-
traire , ils doivent bien pren-
dre garde de ne pas se laisser pé-
nétrer.

Pour ce qui regarde le Con-
seil , que nous appellons du Ca-
binet , on peut lui appliquer
ces

ces paroles : *Plenus rimarum sum*. Et certainement une personne qui tirera vanité de sçavoir le secret des affaires , est un conseiller seul plus dangereux que plusieurs autres , qui parmi beaucoup d'autres imperfections , n'auroit pas celle-là. Il est bien vrai qu'il y a certaines affaires qui exigent un très-grand secret : en cecas la connoissance n'en doit venir qu'à une ou deux personnes , outre le maître , & ordinairement ces sortes d'affaires ont un heureux succès ; car outre qu'elles sont menées secretement , elles s'exécutent avec fermeté , & se dirigent presque par le même esprit & unanimement ; mais il faut que le Roi soit prudent & ferme ; il faut aussi que ceux qui entrent dans ce Conseil , soient sages , & sur toutes choses fidèles aux

vûes que le maître se propose. C'est précisément ce qui arriva sous le regne d'Henri VII. Roi d'Angleterre , qui ne confioit jamais ses affaires les plus importantes qu'à deux personnes , Morton & Fox.

A l'égard de l'affoiblissement de l'autorité , la fable apprend le moien d'y remédier ; & il est certain que si les Rois assistent en personne aux Conseils , la Majesté en reçoit plutôt de l'éclat , qu'elle n'en est affoiblie : ajoutez aussi qu'on n'a jamais vû qu'un Conseil diminuât l'autorité d'un souverain , à moins qu'un seul n'ait pris trop de crédit , ou qu'il ne regne une trop grande intelligence entre plusieurs ; mais ces deux maux sont bien-tôt découverts , & il est aisé d'y remédier.

A l'égard du dernier inconvénient , sçavoir , que les Minis-

tres en donnant leurs avis , auront plus d'égard à leurs propres intérêts qu'à ceux de leur maître , ce passage de l'Ecriture , *non inveniet fidem super terram* , se doit entendre de la nature des tems , & non pas de chaque personne en particulier ; car il se trouve des sujets fidèles , sincères , vrais , sans détours , & sans ruses. Les Princes avant tout , doivent s'attacher de tels personnages : d'ailleurs on voit rarement des Ministres si unis entr'eux , qu'ils ne s'examinent de près l'un l'autre ; de sorte que s'il y en a quelqu'un qui donne des conseils captieux , ou qui tendent à ses fins particulières , le maître en sera bien-tôt instruit. Le remède sera que les princes s'attachent à connoître leurs Ministres , de même que ceux-ci s'appliquent à le pénétrer. *Prin-*

cipis est virtus maxima nosse suos. Sans compter qu'il n'est ni convenable , ni décent à des sujets que le prince honore de sa confiance , de chercher à le pénétrer , il est de leur devoir de s'appliquer davantage au bien de ses affaires , qu'à développer ses mœurs & ses inclinations ; & sur ce principe , ils travailleront à lui donner de bons conseils , plutôt qu'à le flatter & à lui complaire.

Si les princes reçoivent les avis de chacun de leurs conseillers séparément , aussi-bien qu'en corps, cela peut leur être d'un très-grand fruit. Un avis donné en particulier , est bien plus libre ; au lieu qu'en public , on a plus d'égards & de circonspection. En particulier chacun se laisse aller à son propre sentiment. En public on est plus sujet à l'humeur.

d'autrui : c'est pour cela qu'il est à propos de s'aider de ces deux moiens : traiter les affaires avec ceux qui ne sont pas du premier rang en particulier , pour ne rien ôter à leur liberté ; & en plein Conseil avec les grands , pour les mieux tenir dans les bornes du respect.

Il n'est d'aucune utilité à un prince d'être conseillé sur l'état de ses affaires , s'il ne fait en même tems réflexion sur les personnes qu'il emploie. Toutes les affaires sont comme des images muettes ; mais l'ame de l'action est principalement dans le choix des sujets ; & il ne suffit pas de délibérer sur le choix des personnes , selon les espèces , comme dans certaines idées , ou descriptions mathématiques : par exemple , quel doit être le caractère & la con-

dition de la personne ; car par-là il en résulteroit plusieurs abus : au lieu que le vrai jugement doit principalement rouler sur le choix des individus. Il ne faut pas oublier ceci non plus , *Optimi Consiliarii mortui*. Les livres ne fardent point la vérité ; au lieu que ceux qui donnent des conseils , peuvent facilement se laisser entraîner à la flatterie. Il sera donc très-utile de lire beaucoup , surtout les auteurs qui ont eû entre leurs mains le maniement des affaires.

Aujourd'hui les Conseils dans beaucoup d'endroits , ne sont qu'une espèce d'assemblée , ou une conversation familière , où l'on discourt des affaires , plutôt qu'on ne les discute ; & la plupart du tems, on se hâte trop d'aller à la conclusion. Il vaudroit beaucoup mieux dans les

affaires de grande importance , qu'on prît un jour pour les proposer , & que la décision fût renvoyée au lendemain , *In nocte Consilium*. C'est ainsi qu'on en usa dans le traité d'union proposé entre l'Angleterre & l'Ecosse. Cette assemblée se passa avec toute la régularité & tout l'ordre possible. J'approuve fort aussi qu'on destine certain jour fixe pour les requêtes des particuliers : par-là les demandeurs auront un tems marqué , auquel il leur sera facile de s'ajuster , & où ils se rendront plus commodément. Par ce moien aussi les assemblées qui doivent traiter des grandes affaires , ne seront point distraites par les petites , & pourront tranquillement *hoc agere*.

Dans le choix des commissaires qui doivent rapporter des

192 *Essais de Politique ;*
affaires au Conseil , il vaut
mieux employer ceux qui sont
indifférens , & qui ne panchent
pour aucun parti , que de pré-
tendre établir une sorte d'éga-
lité en chargeant différentes
personnes de défendre chacun
son parti.

J'approuve aussi les commif-
saires , non seulement pour un
tems ou pour une affaire non
entendue , mais pour celles qui
sont perpétuelles & ordinai-
res , comme par exemple , cel-
les qui regardent le commerce,
les finances , la guerre , les gra-
tifications , les requêtes , & les
provinces particulières. Dans
presque tous les pays où il y a
plusieurs Conseils subordonnés
& un seul Conseil suprême , com-
me en Espagne , ces sortes de
Conseils ne sont que des com-
missions perpétuelles , ainsi que
nous l'avons dit , mais revêtues
d'une

d'une plus grande autorité.

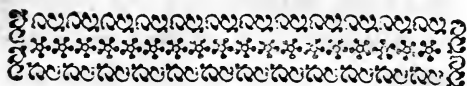
S'il arrive que le Conseil ait besoin d'être informé par des personnes de différentes professions, comme par des Jurisconsultes, des gens de mer, des traitans, des marchands, des artisans, &c. il faut que ces gens-là soient ouïs premièrement par les Commissaires, & ensuite par le Conseil, suivant que l'occasion le demandera. Au surplus il ne doit pas leur être permis de paroître en foule; car ce seroit plutôt fatiguer l'assemblée, que l'instruire.

Une table longue ou ovale, des sièges autour de la chambre, sont des choses essentielles, quoiqu'elles ne semblent appartenir qu'à la forme; car à une table longue, ceux qui sont assis au haut bout, emportent bien souvent l'affaire; au lieu qu'à une table ovale, ceux qui sié-

194 *Essais de Politique,*
gent les derniers , sont aussi à
portée que les autres de faire
valoir leurs avis. ;

Lorsque le Roi assistera au
Conseil en personne , qu'il
prenne garde de ne point don-
ner à connoître plutôt qu'il ne
faut , son sentiment sur l'affaire
dont il s'agit. S'il se laisse pé-
nétrer , tous les assistans s'ap-
pliqueront à lui plaire ; & au
lieu de donner des avis sincères
& libres , ils chanteront , *Pla-*
cebo.





DE L'AMITIE.

CELUI qui a dit qu'il faut que l'homme qui cherche la solitude , soit une bête sauvage , ou un dieu , ne pouvoit guères en moins de paroles mettre ensemble plus de vérités & plus de mensonges ; car il est certain que celui qui a de l'aversion pour la société des hommes , tient en quelque façon de la bête. Mais aussi il est très-faux qu'il entre quelque chose de divin dans le caractère de celui qui montre un si grand éloignement pour les hommes , à moins que ce ne soit l'effet , non du contentement qu'il trouve dans la solitude , mais d'un extrême désir de se séparer

de toute compagnie mortelle ,
pour chercher une communi-
cation plus digne & plus re-
levée : c'est de cette sorte d'en-
retien céleste dont quelques
Payens se sont vantés fausse-
ment de jouir. De ce nombre
ont été Epimenides de Crète ,
Empedocles de Sicile , & Apol-
lonius de Thyanée ; mais nous
pouvons dire avec vérité , que
plusieurs des anciens Anacho-
retes & des Peres de l'Eglise ,
ont joui en effet dans les dé-
serts de cette félicité. La plû-
part des hommes ne compren-
nent guères ce que c'est que la
solitude , ni en quoi elle consis-
te ; car une foule de peuple &
de différens visages , peut se re-
garder comme une galerie or-
née de quantité de portraits. Il
en est de même des discours
de tant de personnes qui n'ont
pour nous ni affection ni ami-

tié , qui ne flattent pas plus l'oreille que les sons d'un mauvais instrument ; & tout ceci se rapporte assez au proverbe qui dit , *qu'une grande ville est une grande solitude* ; parce que souvent dans une grande ville , les amis sont écartés les uns des autres , & ne peuvent se voir que difficilement. A cela nous pouvons ajoûter qu'il n'y a point de solitude pareille à celle de l'homme qui n'a point d'amis , sans lesquels le monde n'est proprement qu'un désert : ainsi il faut nécessairement que celui qui n'est pas capable d'amitié , tienne de la bête beaucoup plus que de l'homme.

Les fruits principaux de l'amitié , sont de soulager les douleurs & de calmer les inquiétudes. Les obstructions & les suffocations , sont les plus dangereuses maladies pour le

198 *Essais de Politique* ,
corps , & de même aussi pour
l'esprit. On peut prendre de la
teinture de rose , pour l'opila-
tion du foye ; de l'acier , pour
la rate ; de la fleur de soufre ,
pour les poulmons ; du *casto-
reum* , pour fortifier le cerveau :
mais pour remettre & entre-
tenir le cœur dans son état na-
turel , il n'est de meilleur re-
mède qu'un véritable ami , au-
quel on puisse communiquer
ses douleurs , ses joies , ses af-
flictions , ses appréhensions ,
ses soupçons , & généralement
tout ce qu'on ressent avec plus
de vivacité.

Il est merveilleux de voir
combien les Princes & les Rois
font cas de cette amitié dont
nous parlons. C'est souvent au
point de mettre au hazard leur
vie & leur autorité, dans le dé-
sir qu'ils ont de s'en assurer; car
les Princes ne peuvent l'acque-

rir par la différence qu'il y a de leur fortune à celle de leurs sujets, s'ils n'en élèvent quelqu'un à leur portée, & s'ils n'en font, pour ainsi dire, leur égal, & leur compagnon; ce qui est sujet pour eux à bien des inconveniens. Les langues modernes appellent les amis des princes, *favoris*, ou *Privados*, comme si elles vouloient marquer que ce n'est de leur part qu'une grace ou faveur, ou une simple permission d'approcher de leur personne avec plus de liberté: mais le terme des Romains en marque bien mieux l'usage & la vraie cause. Ils les nomment, *participes curarum*, & en effet c'est ce qui resserre particulièrement le nœud de l'amitié, & nous voions clairement, que non seulement les Princes foibles & sujets aux passions ont recherché cette

200 *Essais de Politique* ,
amitié , mais aussi les plus sages
& les plus grands politiques. Il
y en a eu qui ont favorisé quel-
ques-uns de leurs serviteurs à
un si haut point , qu'ils leur ont
donné , & ont reçu réciproque-
ment le nom d'ami. Ils ont mê-
me permis qu'on usât de même
terme en leur présence , &
pour les désigner l'un à l'autre.
Du tems que Sylla comman-
doit à Rome , il éleva Pom-
pée , qui depuis eut le nom de
Grand , à un si haut point d'au-
torité , que Pompée osa se van-
ter dans la suite , d'être plus
puissant que Sylla ; car , après
qu'il eût obtenu le Consulat
pour un de ses amis , contre la
volonté & malgré les brigues de
Sylla , celui-ci en ayant marqué
son dépit en parlant à Pompée,
Pompée lui imposa silence en
quelque sorte ; car il termina
la conversation en lui disant

que la plûpart des hommes adoroient le soleil levant , plûtôt que le couchant. Decius Brutus eut tant de part à l'amitié de César , qu'il le nomma son héritier après son neveu , & il eut le crédit de l'attirer au Sénat où les conjurés l'attendoient pour lui donner la mort ; car César étoit dans le dessein de renvoyer le Sénat , à cause de quelques mauvais présages , & sur-tout d'un songe de sa femme Calpurnie : mais Brutus le soulevant doucement de sa chaise , lui dit ; qu'il espéroit qu'il n'attendroit pas que sa femme fût de bons songes pour aller au Sénat. Il étoit si avant dans les bonnes graces de César , qu'Antoine dans une lettre rapportée mot à mot par Cicéron , l'appelle *l'Enchanteur* , *le Sorcier* , comme s'il eût voulu dire , qu'il

202 *Essais de Politique*,
avoit charmé César. L'histoire
remarque qu'Auguste éleva
Agrippa, quoique d'une nais-
sance obscure, à un si haut dé-
gré d'honneur, qu'ayant con-
sulté un jour avec Mécénas sur
le choix qu'il vouloit faire d'un
mari pour sa fille Julie, Mécé-
nas prit la liberté de lui dire
qu'il falloit qu'il la mariât avec
Agrippa, ou qu'il le fît mou-
rir; qu'il n'y avoit point de mi-
lieu, au point d'élevation où il
l'avoit mis. Séjan étoit parve-
nu à une si grande amitié avec
Tibère, qu'on parloit de l'un
& de l'autre, comme s'ils n'a-
voient été qu'une même per-
sonne: & l'on trouve dans une
lettre que Tibère lui écrivit,
hec pro amicitia nostra non occul-
tavi. Aussi le Sénat pour con-
sacrer cette grande affection
de l'Empereur pour Sejan, fit
élever un autel à l'amitié, com-

me à une Déesse. Il y eut encore une extrême amitié entre Septimus Severus & Plantianus ; car Septimus obligea son fils aîné à épouser la fille de Plantianus qu'il soutenoit en toutes occasions , pendant même qu'il maltraitoit extrêmement son fils. Il écrivit aussi une lettre au Sénat , dans laquelle il y avoit ces paroles : *J'aime tant cet homme , que je souhaite qu'il me survive.* Si ces princes eussent été de l'humeur de Trajan ou de Marc-Aurele , on pourroit attribuer cette tendresse à un excès de bon naturel ; mais ceux dont je parle , étant si politiques & si sévères , on peut juger qu'ils trouverent que leur félicité , quoique montée en apparence au plus haut point , seroit cependant imparfaite , s'ils ne faisoient choix d'un ami. Et ce qu'il y a en-

core de plus remarquable, c'est que ces Princes avoient des femmes, des fils, & des neveux; tout cela cependant ne peut pas suppléer à la douceur qui se trouve dans le commerce d'un véritable ami.

Je ne dois pas oublier ici ce que Philippe de Comines remarque du duc Charles le Hardy son premier maître; il ne voulut jamais, dit-il, communiquer ses affaires à personne qui vive, & encore moins les choses qui le travailloient dans l'ame. Il ajoûte que cette humeur cachée augmenta encore dans les derniers tems de sa vie, & contribua à déranger son entendement: mais vraisemblablement Comines ne se fut pas trompé, s'il eût encore porté le même jugement de Louis XI. son second maître, à qui cette humeur sombre & cachée

servit de bourreau sur la fin de ses jours.

Je trouve cette expression symbolique de Pitagore fort obscure, & cependant véritable : *Cor ne edito* , ne mange point ton cœur ; comme s'il vouloit dire par cette manière sauvage de s'expliquer , que ceux qui manquent de vrais amis avec lesquels ils puissent communiquer , sont des Cannibales de leur propre cœur. Il y a une chose admirable dans ce commerce de l'amitié ; c'est que cette union , & cette communion d'un ami produit deux effets contraires , qui sont de redoubler la joie , & de diminuer les afflictions ; car il n'y a personne qui en faisant part à son ami de ce qui lui arrive d'heureux , ne sente augmenter sa joie par le recit qu'il en fait : & au contraire celui

206 *Essais de Politique* ,
qui , pour ainsi dire , verse son
cœur dans le sein de son ami ,
en lui racontant ses douleurs &
ses afflictions , en sent dimi-
nuer le poids. Cela supposé ,
on peut dire avec raison que
l'amitié produit dans l'esprit de
l'homme les mêmes effets que
les Alchimistes attribuent ordi-
nairement à leurs poudres , &
à leurs élixirs , dont les opé-
rations (si on les en veut croi-
re) bien que contraires en
elles-mêmes , sont cependant
toujours utiles à la santé & à
la conservation de la nature.
Mais pour prouver les avanta-
ges de l'amitié , nous n'avons
pas besoin de recourir aux opé-
rations de l'Alchimie ; le cours
ordinaire des choses naturelles
peut en servir de preuve suffi-
sante : car nous voyons que dans
le corps , l'union nourrit & for-
tifie les actions naturelles , &

au contraire elle affoiblit & arrête les impulsions violentes. L'union des esprits produit le même effet.

Le second fruit de l'amitié est aussi utile pour éclairer l'entendement , que le premier pour calmer les passions de l'ame. C'est l'amitié seule qui dissipe les nuages & les broüillards qui nous offusquent. C'est elle qui donne une vraie lumière à l'esprit , en chassant bien loin la confusion & l'obscurité de nos pensées ; & ceci ne doit pas s'entendre seulement d'un sage & fidele conseil qu'un homme reçoit de son ami. Mais il est certain que celui qui a l'esprit agité & broüillé de plusieurs pensées , sentira fortifier son entendement & sa raison , quand il ne feroit simplement que discourir avec son ami , & lui rendre compte de

208 *Essais de Politique*,
ce qui l'occupe ; car il débat ses
pensées , il les range avec plus
d'ordre , il voit mieux quelle
face elles ont , quand elles sont
exprimées par des paroles : en-
fin il devient , pour ainsi dire ,
plus prudent que soi-même ; &
un raisonnement d'une heure
fera plus d'effet sur son enten-
dement , que la méditation
d'un jour entier.

Thémistocles eut raison de
dire au Roi de Perse , que les
discours des hommes sont sem-
blables à des tapisseries dé-
ployées & tendues , où l'on voit
sans peine les figures & les
portraits qu'elles contiennent ;
mais que leurs pensées ressem-
blent à des tapisseries ploiées
& enpaquetées. Ce second fruit
de l'amitié qui consiste à nous
ouvrir l'esprit , ne paroît avoir
lieu qu'avec les amis d'un juge-
ment supérieur. Cependant
l'hom-

L'homme en se communiquant à un autre , peut s'instruire lui-même , en mettant ses pensées au jour : il les voit mieux , il éguise , pour ainsi dire , son esprit contre une pierre qui ne coupe point. En un mot , il seroit plus avantageux à l'homme de découvrir aux arbres & aux statues ce qui l'afflige dans l'ame , que de garder un obstiné silence. A présent pour mettre dans toute sa perfection ce second fruit de l'amitié , ajoutez ce dont nous avons déjà parlé , & qui est ce qui tombe le plus ordinairement sous les sens du vulgaire , je veux dire , le fidèle conseil d'un véritable & sage ami. Héraclite a eu raison de dire dans une de ses énigmes , que la lumière sèche étoit la meilleure ; & il est certain que la lumière que l'on reçoit par le conseil d'un ami , est ordinai-

rement plus sèche & plus pure que celle qu'on peut tirer de son propre entendement, qui est toujours arrosé ou teint par nos passions: de manière qu'il y a autant de différence entre les conseils qu'on reçoit d'autrui & celui qu'on se donne à soi-même, qu'il y en a entre le conseil d'un ami, & celui d'un flatteur: car l'homme est toujours à lui-même son plus grand flatteur; & il n'est point de meilleur remède contre cette flatterie, que la liberté d'un ami.

Il y a deux sortes de conseils; l'un pour les mœurs, & l'autre pour les affaires. A l'égard du premier, les avis sincères d'une personne qui nous aime, est le meilleur préservatif dont on puisse user pour conserver un cœur sain. Se rendre à soi-même un compte trop exact & trop sévère de ses propres ac-

tions , est quelquefois une médecine plus violente qu'il ne faut , & trop corrosive. La lecture des livres de morale n'a pas souvent la force nécessaire pour nous instruire à fond. Observer nos fautes , & les considérer en autrui , comme dans un miroir , a aussi l'inconvénient du miroir qui ne rend pas toujours les images justes. Mais le conseil d'un véritable ami , est sans comparaison le meilleur antidote qu'on puisse prendre. C'est une chose étonnante de considérer dans combien de fautes grossières & d'absurdités tombent beaucoup de personnes , & principalement les grands , pour n'avoir pas un ami qui les avertisse à propos. Telles gens , dit saint Jacques , imitent ceux qui se regardent dans un miroir , & qui oublient aussi-tôt leur propre figure.

A l'égard des affaires , c'est un vieux proverbe , *que deux yeux voient mieux qu'un*. Il est certain aussi que celui qui regarde jouer , voit mieux les fautes que celui qui joue ; enfin qu'on tire mieux d'un mousquet appuié sur une fourchette , que s'il étoit appuié sur le bras ; & de même qu'on est mieux conseillé par un ami , que si on avoit la folle imagination de se croire seul capable de tout , & qu'on ne voulût être aidé de personne ; car il est indubitable que le conseil dirige & assure les affaires. Mais si quelqu'un s'avise de prendre conseil par parties , c'est-à-dire , de différentes personnes , ou sans exposer toute l'affaire , je ne dirai pas qu'il fasse mal absolument , c'est-à-dire , qu'il ne fasse peut-être mieux que celui qui ne prend

conseil de personne , mais il s'expose à deux grands dangers : l'un de n'être pas conseillé fidèlement , parce que celui à qui il s'adresse n'étant pas véritablement son ami , il ne pensera qu'à son intérêt particulier ; l'autre de recevoir des conseils nuisibles ou qui seront pour le moins mêlés de bien & de mal , & peut-être sans que celui qui les donne le fasse par mauvaise intention : de même que si nous appelons un médecin expert dans la maladie que nous avons , mais qui ne connoisse pas notre tempérament , nous courons risque qu'en nous soulageant d'un côté , il ne nous nuise de l'autre ; & que pour guérir la maladie , il ne tue le malade. Un véritable ami n'en use point ainsi : au contraire, nous connoissant à fond , il aura soin de nous

donner des remèdes si convenables à notre compulsion, qu'ils ne nous feront pas tomber dans de nouveaux accidens. Tout cela sont des raisons pour ne pas compter sur ces derniers conseils qui sont plus propres à séduire ou à éblouir, qu'à remédier en effet aux affaires.

A ces deux excellens effets de l'amitié qui sont l'union des affections & le support de l'entendement, se joint le troisième que je compare à une grenade pleine de plusieurs petits grains; car on trouvera dans l'amitié plusieurs petits secours dans toutes les occurrences de la vie. Mais la meilleure manière d'en comprendre tous les divers usages, c'est d'examiner combien de choses nous ne pouvons pas faire par nous-mêmes; & par-là nous appercevrons que les Anciens ne dirent pas

assez en disant ; *qu'un ami étoit un autre soi-même* , puisque très-souvent un ami peut faire plus pour nous , que nous-mêmes.

Les hommes sont mortels , & souvent leur vie ne dure pas assez pour voir l'accomplissement des desseins qu'ils ont eû le plus à cœur ; comme d'établir leurs familles , de mettre la dernière main à quelque ouvrage , & autres choses semblables. Mais celui qui a un véritable ami , peut s'assurer que ce qu'il a souhaité ne sera pas oublié après lui ; & de cette manière un homme a , pour ainsi dire , deux vies en sa puissance. Un corps ne peut occuper qu'une certaine place : cependant par le moien de l'amitié , il semble que chaque faculté se double & se multiplie. Combien y a-t'il de choses qu'un homme ne sçauroit faire ni dire lui-même

avec bienséance ? On ne peut parler de son propre mérite , ni se louer soi-même sans être accusé de vanité ; on ne sçauroit aussi quelquefois s'abaisser jusqu'à demander une grace à quelqu'un , & plusieurs autres choses de cette nature : mais ce qui feroit rougir celui que l'affaire regarde directement , a toujours bonne grace dans la bouche de son ami. Il y a encore d'autres bienséances qu'un homme est obligé de garder. Il ne peut parler à son fils , qu'en qualité de pere ; à sa femme , que comme mari ; à son ennemi , que comme ennemi , au lieu qu'un ami parle suivant que l'occasion le demande , sans que rien l'arrête ni l'embarasse. Mais je ne finirois jamais , si je voulois mettre ici tous les services qu'on peut tirer de l'amitié. Cette dernière
maxime

maxime le fera comprendre.
Lorsqu'un homme ne peut pas
jouer seul son personnage, &
qu'il n'a point d'ami, il faut de
nécessité qu'il abandonne la
partie.





DE LA

DIFORMITE.

LES personnes difformes se vangent ordinairement de la nature. La nature leur a été contraire ; ils sont à leur tour contraires à la nature , comme dit l'Ecriture, & ils n'ont aucune affection naturelle. Il est certain qu'il se trouve toujours beaucoup de rapport entre le corps & l'esprit. Lorsque la nature erre dans l'un , il est rare qu'elle n'erre aussi dans l'autre. *Ubi peccat in uno , periclitatur in altero.* Mais comme il y a élection dans l'homme pour la forme de son esprit, & nécessité pour celle de son

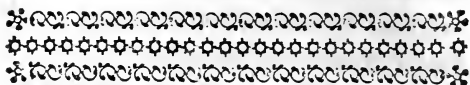
corps , les inclinations naturelles peuvent être vaincues par l'application & par la vertu. On ne doit donc pas regarder la difformité comme un signe assuré d'un mauvais naturel , mais comme une cause qui manque rarement son effet. Quiconque a un défaut personnel qui l'expose au mépris , a aussi un éguillon qui le presse continuellement de se délivrer du mépris ; c'est pour cela que les difformes sont toujours audacieux , d'abord pour leur propre défense , & ensuite par habitude. Ils ont aussi beaucoup d'adresse à découvrir les défauts & les foiblesses des autres , pour trouver de quoi se vanger. La difformité qui les fait regarder avec mépris par leurs supérieurs , diminue la jalousie & les soupçons qu'ils pourroient conserver contre eux ;

220 *Essais de Politique* ;
elle endort aussi l'émulation de
leurs compétiteurs , qui ne
sçauroient s'imaginer qu'ils
puissent s'avancer jusqu'à ce
qu'ils les voient tout d'un coup
en place. Ainsi avec un grand
génie, la difformité est un avan-
tage pour s'élever.

Les Rois avoient ancienne-
ment & ont encore aujourd'hui
dans quelque pays beaucoup
de confiance aux eunuques ,
parce que ceux qui sont mé-
prisables à tous , ont ordinai-
rement plus de fidélité pour un
seul ; mais on les regarde plutôt
comme de bons espions & des
rapporteurs adroits , que com-
me des gens propres pour le
ministère ou pour la magistra-
ture. Les difformes leur res-
semblent : & ceci se rapporte
à ce que nous avons déjà dit ,
qu'il est certain , lorsqu'ils ont
de l'esprit , qu'ils ne négligent

rien pour se délivrer du mépris, soit par la vertu , ou par le crime. On ne doit donc pas s'étonner s'il s'en trouve quelquefois qui sont des hommes excellens, comme Agesilaus, Zonger fils de Soliman , Esope , Gisca président du Perou. On pourroit peut-être ajoûter Socrate & beaucoup d'autres.





DE LA VÉRITÉ.

QU'EST-CE que la vérité, disoit Pilate en se moquant, & sans vouloir écouter la réponse ? Il y a des gens qui aiment le doute, & qui regarderoient comme un esclavage d'être assurés de la vérité. Ils veulent jouir du libre arbitre à l'égard de leurs pensées, de même qu'à l'égard de leurs actions. Quoique cette secte de philosophes qui faisoient profession de douter de toutes choses ne subsiste plus à présent, on voit encore certains esprits qui semblent attachés aux mêmes principes, & dont l'inclination est pareille, mais ils n'ont pas la force des anciens ;

ce n'est pas la difficulté & le travail extrême qu'il en coûte pour trouver la vérité , ni le frein qu'elle met à nos pensées, lorsqu'on l'a trouvée, qui donne le goût pour le mensonge, mais un amour naturel, quoique dépravé , pour le mensonge même. Un Philosophe des plus modernes de l'école Grecque examine & paroît embarrassé à trouver la raison pourquoi les hommes aiment le mensonge, qui ne leur donne pas du plaisir, comme ceux des Poètes, ni du profit, comme ceux des marchands, mais uniquement pour le mensonge même. Pour moi je crois que comme le grand jour convient moins pour les jeux du théâtre que la lumière des flambeaux, ainsi la vérité n'est pas si propre que le mensonge pour les bagatelles de ce monde, &

224 *Essais de Politique,*

plaît moins par conséquent à la plûpart des hommes. La vérité est une belle perle qui a beaucoup d'éclat ; mais si on ne la met pas dans son jour , elle brille moins que les pierres du plus bas prix. Certainement un mélange de mensonge ajoute toujours quelque plaisir. Il n'est pas douteux que si l'on ôtoit de l'esprit de l'homme les vaines opinions , les espérances flatteuses , les fausses préventions , les imaginations faites à plaisir , il ne tombât dans la mélancolie , le chagrin , & l'ennui. Un des peres dont la sévérité me semble extrême dans cette occasion , appelle la Poësie , *vinum demonum* , parce qu'elle remplit l'imagination de choses vaines ; elle n'est cependant que l'ombre du mensonge. Mais ce n'est pas le mensonge qui passe par l'esprit qui

fait le mal , c'est celui qui y entre , & qui s'y fixe , comme celui dont nous avons parlé.

De quelque manière qu'il en soit du jugement & des affections dépravées de l'homme , la vérité qui est seule son juge nous apprend que celui qui comme son amant la recherche , la connoît , la souhaite , & en jouït , possède le plus grand bien de la nature humaine.

La première chose que Dieu créa dans l'univers fut la lumière des sens , & la dernière celle de la raison ; l'illumination de l'esprit de l'homme est son ouvrage perpétuel. Il créa premièrement la lumière sur la face de la matière , & puis sur la face de l'homme , & il répandit toujours de la lumière sur ses élus. Un Poëte qui a été l'ornement d'une secte de Phi-

226 *Essais de Politique*,
lofophes , d'ailleurs inférieure
aux autres, dit avec raison: Quel
plaisir de contempler du rivage
des vaisseaux battus de la tem-
pête ? Quel plaisir de voir du
haut d'un château une bataille ,
& ses divers événemens ? Mais
quel plaisir est égal à celui d'être
sur le sommet de la vérité ,
montagne presque inaccessible ,
où l'air est toujours serein ;
& considérer de-là les erreurs ,
les égaremens , les broüillards ,
& les tempêtes , pourvû qu'on
les regarde d'un œil compatif-
fant , & non pas avec orgueil.
Certainement lorsque l'esprit
humain est mû de la charité ,
qu'il se repose sur la Providen-
ce , & qu'il tourne sur l'axe de
la vérité , il s'élève jusqu'au
ciel pendant cette vie. Mais
passons de la vérité théologi-
que & philosophique , à la véri-
té , ou plutôt à la bonne foi

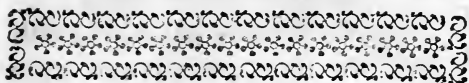
dans les affaires. Ceux-mêmes qui ne la pratiquent pas , ne peuvent nier qu'elle ne soit le plus grand honneur de la nature humaine.

La fausseté dans les affaires ressemble au plomb qu'on mêle à l'or , qui rend l'or plus facile à travailler , mais qui diminue de sa valeur. Quoi de plus honteux que d'être juge faux & perfide ! Aussi lorsque Montagne cherche la raison pour laquelle les menteurs sont si méprisés , il dit avec beaucoup d'esprit ; *que c'est parce que celui qui ment fait le brave avec Dieu , & le poltron avec les hommes*. En effet , un menteur insulte Dieu & s'humilie devant les hommes.

On ne peut mieux exprimer l'énormité de la fausseté & de la perfidie , qu'en disant que ces vices combleront la mesure ,

228 *Essais de Politique,*
& feront , pour ainsi dire , les
dernières trompettes qui ap-
pelleront le jugement de Dieu
sur les hommes. Il est écrit,
lorsque le Sauveur du monde
reviendra , *non reperturum fidem*
super terram.





DE L'ADVERSITÉ.

CECI est une des plus belles sentences de Sénèque, & digne d'un vrai Stoïcien. Les biens qui nous viennent de la prospérité, se font souhaiter; mais ceux qui viennent de l'adversité, attirent l'admiration. *Bona rerum secundarum optabilia, adversarum mirabilia.* Si tout ce qui est au-dessus de la nature s'appelle miracle, il est certain que c'est principalement dans l'adversité qu'on en voit.

Cette autre pensée de Sénèque est encore fort belle (trop belle pour un Payen) : *La vraie grandeur est d'avoir en même tems la faiblesse de l'homme, la & force*

230 *Essais de Politique,*
de Dieu. C'est une pensée poétique, & la Poësie fait briller davantage cette sorte de sublime : aussi les Poètes s'en sont-ils servis. Leur fiction d'Hercule, qui semble nous peindre l'état du chrétien, est en effet la même pensée. Ils disent que lorsqu'Hercule fut détacher Prométhée, qui représente la nature humaine, il traversa l'Océan dans un vase de terre. C'est donner une vive idée de la résolution, qui, dans la chair fragile, surmonte les tempêtes de ce monde. Mais laissons ces images si relevées.

La vertu de la prospérité est la tempérance ; la force est celle de l'adversité ; & dans la morale, la force est la plus héroïque des vertus. La prospérité est la bénédiction du vieux Testament : l'adversité celle du nouveau, comme une marque plus

assurée de la faveur de Dieu : & même dans le vieux Testament, si on regarde aux Poësies de David , on y trouve plus d'Elegies que de réjouissances. Et le pinceau du saint-Esprit a plus travaillé à peindre les afflictions de Job , que la félicité de Salomon.

La prospérité n'est jamais sans crainte & sans dégoûts. L'adversité a ses consolations & ses espérances. On remarque dans la peinture qu'un ouvrage gai sur un fond obscur plaît davantage , qu'un ouvrage obscur & sombre sur un fond clair. Le plaisir du cœur a du rapport à celui des yeux. La vertu est semblable aux parfums qui rendent une odeur plus agréable , quand ils sont agités & broyés.

La prospérité découvre mieux les vices , & l'adversité les vertus.



D E L A

V E N G E A N C E.

LA vengeance est une forte de justice injuste ; plus elle est naturelle , plus les loix doivent s'attacher à la déraciner. L'injure offense la loi , mais la vengeance de l'injure empiète & s'arroe le droit de la Justice. En se vengeant , on se rend égal à son ennemi ; en lui pardonnant , on se montre son supérieur. C'est une vertu de Prince de sçavoir pardonner. Salomon dit : *Il est glorieux de mépriser une offense , ce qui est passé est sans remède ; le présent & l'avenir , fournissent aux hommes sages assez d'occupation.* Ceux qui s'occupent de
ce

ce qui est passé , s'occupent de bagatelles & de choses inutiles. Personne ne fait une injure pour l'injure même ; mais pour le profit , pour le plaisir , ou pour l'honneur qu'il compte qu'il lui en reviendra. Me fâcherai-je donc contre un homme , parce qu'il s'aime mieux que moi ? Mais s'il m'offense uniquement par mauvais naturel , il est en cela semblable aux épines qui piquent , parce qu'elles ne peuvent faire autrement.

La vengeance contre les offenses où les Loix ne remédient point , est la plus permise. Mais qu'on prenne garde aussi qu'elle soit telle , qu'il n'y ait point de punition par les loix ; autrement votre ennemi aura double avantage.

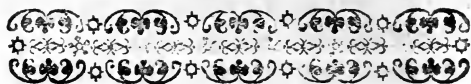
Il y a des personnes qui négligent une vengeance obscu-

234 *Essais de Politique*,
re, & qui veulent que leur ennemi sçache d'où lui vient le coup. Cette vengeance est la plus généreuse. Alors il paroît que vous cherchez moins à faire du mal à votre ennemi, qu'à l'obliger à se repentir. Mais ceux qui sont d'une nature basse & poltrone, ressemblent à des flèches tirées pendant la nuit. Cosme duc de Florence trouvoit que les offenses d'un ami perfide étoient impardonnables. *Il nous est commandé*, disoit-il, *de pardonner à nos ennemis, mais nullement à nos amis.* L'esprit de Job est plus digne de loüange. Il dit, *qu'ayant reçu le bien de la main de Dieu, nous devons, sans nous plaindre, en recevoir le mal ;* & c'est ce que nous pouvons dire en quelque sorte des amis qui nous abandonnent. Celui qui médite une vengeance, empê-

che ses propres blessures de se fermer.

Le public est ordinairement heureux dans ses vengeances. La mort de César, celle de Pertinax, & de plusieurs autres, en sont des preuves. Mais il n'en est pas de même des vengeances particulières. Les personnes d'un esprit vindicatif, sont la plupart comme les forciers, qui font des malheureux; mais qui à la fin sont malheureux eux-mêmes.





DE L'ATHEISME.

JE croirois plutôt toutes les fables de l'Alcoran & du Talmuth, que de croire qu'il n'y a pas un Esprit qui a créé & qui gouverne le monde. Aussi Dieu n'a jamais fait de miracles pour convaincre les Athées, parce que ses ouvrages doivent suffire. Il est vrai qu'un peu de Philosophie fait incliner à l'Athéisme ; mais un plus grand sçavoir dans la Philosophie, ramene l'esprit à la connoissance d'un Dieu. Celui qui considérera les causes secondes séparées & desunies, pourra s'y borner & n'aller pas plus loin ; mais s'il les observe liées & enchaînées les unes aux autres,

il est forcé d'avoir recours à une sagesse infinie qui a créé le tout , & qui en maintient l'arrangement. Enfin il est obligé de reconnoître un Dieu. L'école la plus suspecte d'Athéisme est celle en quelque sorte qui prouve davantage qu'il y a un Dieu , je veux dire l'école de Leucippe , de Démocrite , & d'Epicure ; car il me paroît moins absurde de penser que quatre élémens changeans & muables , & une cinquième essence immuable , placée dûment & de toute éternité , puisse se passer d'un Dieu , que de me figurer suivant leur opinion , qu'un nombre infini d'atômes & de semences , par un secours purement fortuit , ont pû sans la direction d'un Dieu , produire cet ordre & cette beauté de l'Univers.

238 *Essais de Politique,*

La sainte Ecriture dit : *Dixit insipiens in corde suo , non est Deus.* Elle ne dit pas qu'il le pense , mais qu'il se le dit lui-même , plutôt comme une chose qu'il souhaite , que comme une chose dont il est persuadé. Personne ne nie la Divinité que ceux qui croient avoir intérêt qu'il n'y en ait point ; & rien ne prouve davantage que l'Athéisme est plutôt sur les lèvres que dans le cœur , que de voir que tous les Athées aiment à parler de leur opinion , comme s'ils cherchoient l'approbation des autres pour s'y fortifier. On en voit aussi qui tâchent de se faire des disciples de même que les autres sectes ; & il s'en est trouvé , ce qui est plus encore , qui ont mieux aimé mourir , que de renoncer à leur opinion. S'ils croient qu'il n'y a pas de Dieu ,

de quoi se mettent-ils en peine ? On prétend qu'Epicure n'enseigna qu'il y avoit des êtres heureux qui jouissent d'eux-mêmes sans prendre part à ce qui se passe dans le monde, que pour ne pas hazarder sa réputation ; mais qu'au fond il ne croioit pas en Dieu, & qu'il voulût cependant s'accommoder au tems. On l'accuse à tort. Ces paroles de lui sont divines : *Non deos vulgi negare prophanum, sed vulgi opinionones diis applicare prophanum.* Platon même n'eût pas pu mieux dire. D'où il paroît que quoiqu'Epicure eût l'audace de nier l'administration des dieux, il ne pouvoit cependant nier leur nature. Les Americains n'ont point de terme qui signifie Dieu, quoiqu'ils aient des noms pour chacun de leurs dieux. On peut inferer de-là

que les nations les plus barbares, sans comprendre la grandeur de la Divinité, en ont cependant une idée imparfaite; de sorte que les Sauvages s'unissent avec les plus grands Philosophes contre les Athées.

Un Athée contemplatif ne se trouve guères; il y a Diogore, Bion, Lucien peut-être, & peu d'autres, encore que sçait-on s'ils ne le paroissent pas plus qu'ils ne le sont? En effet tous ceux qui combattent une religion, ou une superstition reçue, sont toujours accusés d'Athéisme par le parti contraire. Mais les plus grands Athées sont les hipocrites qui manient les choses saintes sans aucun sentiment de religion: de manière qu'il faut à la fin que leur conscience se cauterise.

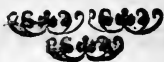
Ceux qui nient la Divinité, détruisent ce qu'il y a de plus noble

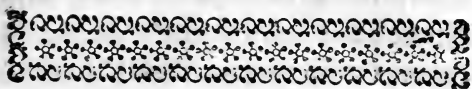
noble en l'homme. Certainement l'homme ressemble aux bêtes par le corps ; & si par son ame il ne ressembloit pas à Dieu , ce seroit un animal vil & méprisable : ils détruisent aussi l'élevation & la magnanimité de la nature humaine. Regardez un chien , combien il montre de courage & de générosité , lorsqu'il se trouve soutenu de son maître qui lui tient lieu de Dieu , ou d'une nature supérieure. Son courage est manifestement tel , qu'il ne sçauroit l'avoir à ce point sans la confiance qu'il a en une nature meilleure que la sienne. De même , l'homme qui se repose & qui met ses espérances en Dieu , en tire une force & une vigueur , à laquelle sans cette confiance il ne sçauroit atteindre. Ainsi comme l'athéisme est digne de haine en tou-

242 *Essais de Politique ;*

tes choses , il la mérite encore plus en ce qu'il prive la nature humaine de l'unique moyen qu'elle a de s'élever au-dessus de sa foiblesse. Comme il produit cet effet sur les particuliers , il le produit de même sur les nations entières. Jamais peuple n'a égalé celui de Rome en magnanimité. Ecoutez ce que dit Cicéron :

Quam volumus licèt, Patres Conscripti , nos amemus , tamen nec numero Hispanos , nec robore Gallos , nec calliditate Pœnos , nec artibus Græcos , nec denique hoc ipso hujus Gentis & terræ domestico , nativoque sensu Italos & Latinos , sed pietate ac religione , atque hâc unâ sapientiâ quod decrum immortalium nomine omnia regi , gubernarique perspeximus omnes Gentes, Nationesque superavimus.

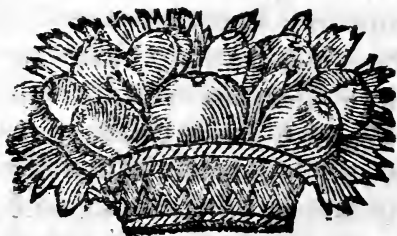


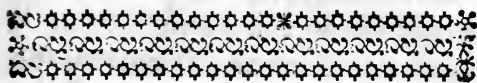
D E L A
SUPERSTITION.

LA superstition sans voile est difforme : & comme la ressemblance d'un singe avec un homme fait paroître cet animal plus laid , la ressemblance de la superstition avec la religion la fait paroître aussi plus difforme. De même encore que les meilleures viandes se corrompent & se changent en petits vers , la superstition change la bonne discipline , & les coûumes vénérables en momeries & en cérémonies superficielles.

Quelquefois on tombe dans une sorte de superstition pour vouloir éviter la superstition.

C'est ce qui arrive lorsqu'on cherche à s'éloigner de celle qui est déjà reçue. Il faut tâcher d'éviter l'effet des mauvaises médecines qui détruisent les bonnes humeurs en même tems que les mauvaises. Cela arrive ordinairement quand le peuple est le réformateur.





DE LA

BONTE' NATURELLE ,
ET ACQUISE.

J'ENTENS par bonté une qualité naturelle qui fait qu'on souhaite du bien aux hommes. Les Grecs l'appellent *Philantropia*. Le terme d'humanité ne l'exprime pas assez. J'appelle bonté , l'habitude de faire du bien ; & bonté naturelle , l'inclination à faire du bien. Celle-ci est la plus grande de toutes les vertus , & le caractère de la Divinité. Sans elle l'homme ne seroit qu'un animal inquiet , méchant , malheureux , une espèce d'insecte nuisible.

La bonté morale répond à la
Xij

charité Chrétienne ; elle n'est point sujette à l'excès , mais à l'erreur. Une ambition excessive a causé la chute des Anges. Un désir de science excessif a fait chasser l'homme du Paradis ; mais dans la charité , il ne sçauroit y avoir d'excès. Par elle les Anges ni les hommes ne courent aucun risque.

L'inclination à la bonté est enracinée dans la nature humaine : lorsqu'elle ne trouve pas à s'exercer envers les hommes , elle s'exerce envers les bêtes. On peut le remarquer chez les Turcs , ils font des aumônes aux chiens & aux oiseaux. Busbecq rapporte là-dessus , qu'un orfèvre Venitien courut risque à Constantinople d'être lapidé par le peuple , pour avoir mis un baillon au long bec d'un oiseau. Cependant cette vertu de bonté & de cha-

rité a ses erreurs. Les Italiens ont un mauvais proverbe , qui dit : *Tanto buono che non vale niente.*

Pour éviter le scandale & le danger , il est bon de sçavoir les erreurs d'une habitude si excellente. Chercher les biens d'autrui sans se laisser séduire à son air composé ; c'est une foiblesse dont une ame timorée se rend quelquefois esclave. Ne jetez pas une perle au coq d'Esopé, qui seroit plus content & plus heureux avec un grain de blé. Vous avez l'exemple de Dieu pour vous instruire. *Pluvia suâ rigat , sole suo irradiat justos ac injustos.* Mais il ne dispense pas également sur tous les hommes les richesses & les honneurs. Des bienfaits communs doivent être communiqués à tout le monde ; mais il faut du choix pour les particu-

liers. En faisant la copie, prenez garde de ne pas rompre l'original : l'amour de nous-mêmes est l'original. Suivant la théologie, celui du prochain est la copie. *Vende omne quod habes, atque elargire pauperibus, & sequere me.* Mais ne vendez pas tout ce que vous avez sans venir à ma suite : c'est-à-dire, si ce que vous attendez, n'est pas pour vous un bien plus considérable, que ce que vous abandonnez : autrement pour grossir le ruisseau, vous taririez la source.

Non seulement il y a une habitude de bonté dirigée par la raison, mais il y a aussi dans quelques personnes une disposition naturelle à faire du bien, comme en d'autres une envie naturelle de nuire.

La malignité simple consiste à paroître de mauvaise humeur,

à avoir l'esprit chagrin , être sujet à contredire , difficile à manier , &c.

Mais l'autre espèce de malignité qui est plus forte , porte à l'envie. Ceux qui y sont sujets , tirent leur plus grand plaisir des malheurs d'autrui , & les augmentent autant qu'il leur est possible , pires que les chiens qui léchoient les plaies du Lazare , & semblables aux mouches qui s'attachent sur les blessures , & les corrompent davantage. Ce sont des Misantropes , qui sans avoir dans leur jardin cet arbre si commode de Timon , voudroient cependant mener pendre tous les hommes ; mais on peut en faire de bons politiques , de même que le bois courbé est propre pour faire des vaisseaux destinés à être agités , mais non pas pour des maisons qui restent en place.

Il y a plusieurs marques différentes de bonté. Si un homme est empressé & obligeant pour les Etrangers, il fait voir qu'il est citoyen du monde. S'il a de la compassion pour les afflictions des autres, il montre que
* son cœur est semblable à cet arbre noble qui est blessé lui-même, lorsqu'il donne le baume; s'il pardonne & s'il oublie facilement les offenses, c'est une marque que son ame est au-dessus des injures: s'il est sensible aux petites graces, c'est une preuve qu'il ne regarde qu'à l'intention. Mais sur-tout s'il a la perfection de saint Paul, qui souhaitoit d'être anathême en Jesus-Christ pour sauver ses freres, c'est une marque d'une nature divine, & une espèce de conformité à Jesus-Christ même.



DE LA MORT.

LES hommes craignent la mort , comme les enfans l'obscurité ; & comme cette crainte naturelle dans les enfans est augmentée par les fables qu'on leur raconte , on augmente de la même manière dans l'esprit des hommes la crainte qu'ils ont de la mort.

C'est une chose louable de méditer sur la mort , si on la regarde comme une punition du péché , ou comme un passage à une autre vie. Mais c'est une foiblesse de la craindre , si on la regarde simplement comme le tribut qui est dû à la nature.

Il entre souvent de la vanité & de la superstition dans les

252 *Essais de Politique,*

méditations pieuses. Il y a des spéculatifs qui ont écrit qu'un homme doit juger par la douleur qu'il souffre quelquefois par un petit mal au doigt , combien est grande la douleur que cause la mort , lorsque tout le corps se corrompt & se dissout. Mais souvent la fracture d'un membre cause plus de douleur que la mort même : les parties les plus vitales ne sont pas les plus sensibles.

Celui qui a dit (en parlant simplement comme philosophe) que l'appareil de la mort effraie plus que la mort même , a eu raison à mon sens. Les gémissemens , les convulsions , la pâleur , les pleurs de nos amis , & la noire préparation des obsèques , c'est ce qui rend la mort terrible.

On doit remarquer que toutes les passions ont plus de force

sur l'esprit de l'homme que la crainte de la mort ; elle n'edoit pas être un ennemi si redoutable , puisque nous avons toujours en nous de quoi la vaincre. La vengeance triomphe de la mort , l'amour la méprise , l'honneur la recherche , la douleur la fouhaite comme un refuge , la peur la dévance , & la foi la reçoit avec joie. Nous lisons même que lorsqu'Othon se fût tué , la pitié qui est la plus foible des passions engagea plusieurs de ceux qui lui étoient attachés de se tuer par compassion pour lui. Senéque ajoute à ceci l'ennui & le chagrin. *Songez* , dit-il , *combien de tems vous avez fait la même chose*. Parmi les anciens Payens les hommes courageux & d'un génie supérieur se préparoient de changer peu à l'approche de la mort : ils conservoient jusqu'au der-

254 *Essais de Politique,*

nier moment le même caractère d'esprit. Auguste mourut en disant une politesse : *Livia conjugii nostri memor, Vive & vale.* Tibère en dissimulant : *Les forces*, dit Tacite, *manquoient à Tibère, mais non pas la dissimulation.* Vespasien en raillant, étant à sa chaise, & se sentant défaillir, dit : *Vraiment, je crois que je deviens un dieu.* Les derniers mots de Galba furent une sentence : *Frappez, si c'est pour le bien du peuple Romain ; & en même tems il tendit le col.* Sévère en faisant ses dépêches : *Allons, dépêchons, si j'ai encore quelque chose à faire.* Il en est de même de beaucoup d'autres.

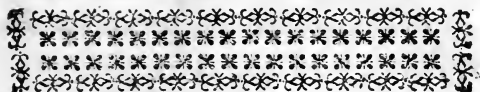
Les Stoïciens se donnent trop de soins pour nous soulager de la crainte de la mort. Ils l'ont rendue plus terrible par leurs grands préparatifs. J'approuve davantage celui qui place tout

simplement la fin de la vie entre les offices de la nature. Il est aussi naturel de mourir que de vivre, & peut-être on souffre autant en naissant qu'en mourant. Celui qui meurt occupé de quelque grand dessein, dont il souhaite avec passion l'accomplissement, peut se comparer à celui qui ne sent pas la douleur d'une blessure dans la chaleur d'une bataille. Mais sur-tout il n'y a rien de plus doux que de pouvoir chanter *nunc dimittis*, quand on est parvenu à un but digne d'estime & de gloire. La mort produit encore ce bon effet : elle ouvre la porte à la renommée, & détruit l'envie. *Extinctus amabitur idem*. Le même homme sera aimé après sa mort. Ainsi pensoient les Philosophes du Paganisme. Mais malheur à celui qui à la mort n'auroit que de telles consolations, puis-

256 *Essais de Politique ;*
qu'il n'y a que la vraie religion qui puisse en procurer de solides.



DE



D E L A

J E U N E S S E ,

E T D E L A

V I E I L L E S S E .

UN homme peut être jeune en années & vieux en heures , s'il n'a pas perdu son tems. Cela arrive rarement. La jeunesse ressemble aux premières pensées qui le cedent en prudence aux secondes. Car les pensées ont aussi leur jeunesse.

La jeunesse est fertile en inventions plus que la vieillesse. Elle est aussi féconde en imaginations vives , & qu'on prendroit quelquefois pour des inspirations.

Les esprits très-vifs , pleins

Y

258 *Essais de Politique*,
d'ardeur & de désirs violens ,
ne sont propres pour les affaires
qu'après que leur jeunesse
est passée , comme on peut le
remarquer de Jules César , &
de Septime Sévère. On dit du
dernier : *Juventam egit erroribus*,
imò favoribus plenam. Il a été
cependant un des plus grands
Empereurs. Mais un esprit
flegmatique & rassis peut fleurir
dès sa jeunesse : nous avons
pour exemple , Auguste, Cosme
de Medicis, Gaston de Foix , &
d'autres. Quand le feu & la vi-
vacité de la jeunesse se trouvent
jointes à un âge mûr , c'est une
excellente composition pour
les affaires. La jeunesse est plus
propre à imaginer , qu'à raison-
ner ; à exécuter , qu'à délibérer ;
& pour les nouveaux projets ,
que pour les affaires établies :
car il y a des cas où les per-
sonnes d'un âge avancé peuvent

tirer avantage de leur expérience ; mais dans les affaires toutes neuves , elles les préoccupent & les arrêtent.

Les erreurs des jeunes gens les portent souvent à la destruction ; celles des vieillards sont différentes. Ils manquent ordinairement en ne faisant pas assez, ou assez-tôt.

Les jeunes gens embrassent plus qu'ils ne peuvent atteindre , ils émeuvent plus qu'ils ne sçauroient résoudre , ils volent au fait sans examiner assez les moiens , ils suivent en aveugles des principes qu'ils ont pris par hazard , ils tentent les remèdes extrêmes dès le commencement , ils introduisent des nouveautés qui attirent des inconveniens qu'ils n'ont pas prévûs , ils ne veulent point avouer ni retracter leurs erreurs ; & par-là ils les redou-

blent , & se jettent plus vîte dans le précipice , comme un cheval qui ne veut ni tourner ni arrêter.

Les vieillards font trop d'objections , consultent trop long-tems , craignent trop les dangers , chancelent , & se repentent avant d'avoir failli , & menent rarement une affaire à sa perfection. Ils se contentent d'un succès médiocre. Un mélange des deux auroit de grands avantages ; pour le présent , les qualités des uns suppléeroient au défaut des autres ; pour l'avenir , la modération des vieux seroit une instruction pour les jeunes. Enfin cet assemblage si bon en lui-même produiroit encore de bons effets à l'extérieur , parce que les vieillards ont l'autorité pour eux , & les jeunes gens la faveur , & plus de popularité.

Peut-être la jeunesse a-t-elle l'avantage dans la morale, & les vieillards dans la politique. Un certain Rabin sur le texte *juvenes vestri videbunt visiones, & senes vestri somniabunt somnia*, infère que les jeunes gens sont admis plus près de Dieu que les vieillards, parce qu'une vision est une révolution plus manifeste qu'un songe.

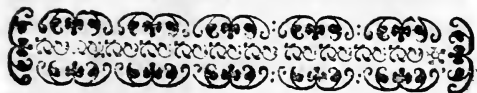
Plus on s'imbibe du monde, plus on doit s'en enivrer. La vieillesse perfectionne le raisonnement, plus qu'elle ne corrige les désirs ou la volonté.

Il y a des esprits prématurés qui deviennent insipides dans la suite, qui sont trop aigus, & qui perdent leur pointe, comme il arriva au Rhéteur Hermogene, qui a fait des livres très-subtils, & qui devint ensuite hebété. De même encore ceux dont les facultés natu-

262 *Essais de Politique,*

relles conviennent mieux à la jeunesse qu'à un âge avancé, comme une éloquence trop fleurie. Cicéron le remarque d'Hortensius sur sa manière de haranguer. *Idem manebat, neque idem dicebat.* Et ceux enfin qui s'élevent trop au commencement, & qui se trouvent dans la suite surchargés de leur propre grandeur, comme Scipion l'Africain duquel Tite-Live a dit : *Ultima primis cedebant.*





DES SOUPÇONS.

LES soupçons sont entre nos pensées ce que sont les chauves-souris parmi les oiseaux , & comme elles ils ne volent que dans l'obscurité. On ne doit pas les écouter , ou du moins y ajoûter foi trop facilement ; ils obscurcissent l'esprit , éloignent les amis , & empêchent qu'on agisse constamment & avec assurance dans les affaires. Ils disposent les Rois à la tyrannie , les maris à être jaloux , & les sages à la mélancolie & à l'irrésolution. Ce défaut vient plutôt de l'esprit que du cœur , & souvent il trouve place dans des âmes courageuses. Henri VII. Roi

264 *Essais de Politique,*

d'Angleterre en est un exemple. Jamais personne n'a été plus courageux , ni plus soupçonneux que lui. Dans un esprit de cette trempe , les soupçons n'y font point tant de mal ; ils n'y sont reçus qu'après qu'on a examiné leur probabilité ; mais sur les esprits timides , ils prennent trop d'empire.

Rien ne rend un homme plus soupçonneux que de sçavoir peu. On doit donc chercher à s'instruire , comme un moien de guérir ses soupçons. Les soupçons sont nourris de fumée & dans les ténèbres ; mais les hommes ne sont point des Anges , chacun va à ses fins particulières , & chacun est attentif & inquiet sur ce qui le regarde. Le meilleur moien de modérer sa défiance , est de préparer des remèdes contre les dangers dont nous nous croions

croions menacés , comme s'ils devoient indubitablement arriver , & en même tems de ne pas trop s'abandonner à ses soupçons , parce qu'ils peuvent être faux & trompeurs : de cette manière il n'est pas impossible qu'ils nous deviennent même utiles.

Ceux que nous formons nous - mêmes ne sont pas à beaucoup près si fâcheux que ceux qui nous sont inspirés par l'artifice , & le mauvais caractère d'autrui ; ceux-là nous piquent bien davantage. La meilleure manière de se tirer du labyrinthe des soupçons , c'est de les avouer franchement à la partie suspecte : par-là on découvre plus aisément la vérité , & on rend celui qui est soupçonné plus circonspect à l'avenir. Mais il ne faut pas user de ce remède avec des

266 *Essais de Politique*,
ames basses. Quand des gens
d'un mauvais caractère se
voient une fois soupçonnés ,
ils ne sont jamais fidèles. Les
Italiens disent , *sospetto licencia
fede* , comme si le soupçon con-
gédioit & chassoit la bonne foi ;
mais il devroit plutôt la rap-
peller & l'obliger à se montrer
plus ouvertement.





DE L'AMOUR.

L'AMOUR est une passion plus utile au théâtre , qu'à la vie de l'homme : aussi fertile de sujet ordinairement aux comedies & aux tragédies; mais elle est toujours également dangereuse pour les hommes, en ce qu'elle est quelquefois comme une Syréne , quelquefois comme une Furie.

On peut remarquer que parmi les grands hommes , soit de l'Antiquité ou des modernes , pas un ne s'est laissé transporter à un excès d'amour insensé ; c'est une preuve que les grands génies & les grandes affaires n'admettent point cette foiblesse. Il faut cependant excepter Marc-Antoine , & Appius Claudius le Décemvir. Le

premier étoit adonné à ses plaisirs, mais l'autre avoit mené une vie sage & austère. Preuve certaine que l'amour peut quelquefois s'emparer d'un cœur bien fortifié, si l'on n'y fait pas bonne garde.

L'idée d'Epicure est basse, quand il dit : *Satis magnum alter alteri theatrum sumus*. Comme si l'homme qui est formé pour contempler le ciel devoit se créer une idole, l'adorer ici bas, & mettre sa plus grande félicité (si ce n'est à satisfaire ses appetits gloutons comme les bêtes) du moins à jouir avec avidité des objets les plus capables de recréer ses yeux, qui lui ont été donnés cependant pour des sujets d'une plus haute dignité.

On doit considérer qu'il naît de cette passion des excès offensans pour toute la nature,

& qu'elle dégrade toutes choses jusqu'à vouloir établir pour règle infaillible , que l'hyperbole ne convient qu'à l'amour. On a eu raison de dire ; *adulatorum Principem , quocum ceteri adultores minores conspirant esse unum que sibi ipsi.* Mais un amant est encore un plus grand flatteur. L'opinion que peut avoir de lui-même l'homme le plus vain , n'approche pas de celle d'un amant pour la personne qu'il aime : aussi rien n'est plus vrai que ce qu'on a dit ; *qu'il étoit impossible d'être amoureux & sage en même tems.* Cette frénésie paroît non seulement ridicule à ceux qu'elle ne regarde pas ; mais si l'amour n'est pas réciproque , elle le paroît encore davantage à la personne aimée , & qui n'aime point. Il est certain , ou que l'amour se paie par l'amour , ou

270 *Essais de Politique* ,
qu'il est très-méprisé ; & c'est
encore une raison pour se tenir
mieux en garde contre cette
passion , qui nous fait perdre
non seulement les choses les
plus désirables , mais qui s'avilit
aussi elle-même. Pour les autres
pertes qu'elle cause , la fable
nous les représente d'une ma-
nière très-claire , quand elle dit
que celui qui donna la préférence à
Venus, perdit les dons de Junon &
de Pallas. Quiconque se livre à
l'amour , renonce aux gran-
deurs & à la sagesse.

Nous sommes ordinairement
surpris des accès de cette pas-
sion , lorsque notre esprit est le
moins à lui même , c'est-à-dire,
dans la grande prospérité , ou
dans une extrême adversité. Ces
deux tems (quoiqu'on n'ait pas
fait encore cette remarque à
l'égard du dernier) sont favo-
rables à la naissance de l'amour,

& c'est une des preuves qu'il est l'enfant de la folie.

Ceux qui ne peuvent pas se délivrer de l'amour , doivent du moins se separer de leurs affaires sérieuses. S'il y est une fois admis , il mettra tout en désordre , & l'on ne travaillera plus pour le but qu'on s'étoit proposé.

Je ne sçai pas pourquoi les guerriers sont si fort adonnés à l'amour , si ce n'est par la même raison qu'ils se livrent au vin ; c'est-à-dire , parce que les périls veulent être païés par les plaisirs.

Il y a dans la nature humaine une inclination secrete qui porte à l'amour. Si cette inclination ne se fixe pas sur une personne seule , elle s'étend naturellement sur plusieurs , & rend les hommes humains & charitables.

L'amour conjugal produit
le genre humain ; l'amour ou
l'amitié le rendent plus parfait ;
mais l'amour débauché l'avilit
& le corrompt.





D E

L'AMOUR PROPRE,

O U D E

L'INTEREST PARTICULIER.

LA fourmi est un animal ,
sibi sapiens , qui entend son
intérêt particulier ; mais elle est
nuisible dans un jardin. Certain-
nement ceux qui s'aiment trop
sont comme elle incommodes
au public. Suivez un milieu
raisonnable entre votre intérêt
& celui de la société. Soiez
attentif à ce qui vous regarde ,
sans contrecarrer ni oublier les
intérêts des autres ; sur-tout
ceux de votre patrie & de votre
Roi. Il y a de la bassesse à faire
de son intérêt particulier le
centre de toutes ses actions ;
rien n'est plus terrestre : car la

274 *Essais de Politique*,
terre est fixe & arrêtée sur son centre. Mais tout ce qui a de l'affinité avec les cieux, se meut sur un centre étranger auquel il est de quelque secours. Il est plus tolerable dans les Princes de rapporter tout à eux-mêmes, parce qu'un grand nombre de personnes sont attachées à leur sort, & que le bien & le mal qui leur arrivent, se partagent, pour ainsi dire, avec le public. Mais ce défaut est pernicieux dans ceux qui servent un Prince ou un Etat. Toutes les affaires qui passent par leurs mains, sont tournées à leurs fins particulières, qui sont le plus souvent fort éloignées de celles de leur maître. Les Princes & les Etats doivent donc choisir des Ministres exemts de ce vice, sans cela leurs affaires ne seront seulement qu'accessaires. Ce qui rend enco-

re ces sortes de caractères plus dangereux , c'est qu'avec eux toutes sortes de propositions sont perdues. Il est injuste que les avantages de ceux qui servent soient préférés à ceux du maître qui est servi. Mais il est encore bien plus condamnable qu'un petit intérêt de celui qui sert , soit préféré à un grand intérêt du maître. C'est cependant ce qui arrive souvent par la mauvaise foi d'une sorte de Ministres , comme Trésoriers , Ambassadeurs , Généraux d'armées , & tous autres Ministres qui manquent de fidélité. Les gens de ce caractère donnent un biais à leur boule pour attraper en passant leurs petits avantages , & renversent par-là de grandes & importantes affaires. Ordinairement le profit qui leur en revient , est proportionné à leur état & à leur

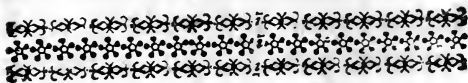
276 *Essais de Politique*,
fortune ; mais le mal qu'ils font
en échange est proportionné à
l'état ou à la fortune de leur
maître. Le naturel de ces gens
qui s'aiment par-dessus tout ,
ne les porte point à mettre le
feu à la maison de leur voisin ,
s'ils n'ont envie de faire cuire
un œuf. Cependant les Minis-
tres de cette humeur sont sou-
vent en crédit , parce qu'après
leur intérêt particulier , ils n'en
ont point de plus cher que de
plaire à leur maître ; & pour
ces deux choses qui ont souvent
du rapport ensemble , ils tra-
hissent les affaires dont ils sont
chargés.

Ce grand amour de soi-même
a diverses propriétés toutes per-
nicieuses. On croiroit quelque-
fois que les personnes qui s'y
livrent ont le même instinct
des rats qui leur fait désertter
une maison avant qu'elle ne

s'écroule. Quelquefois aussi ils ressemblent au Renard qui chasse le Blereau du trou qu'il avoit creusé pour lui-même, & quelquefois enfin, pareils aux crocodiles, ils pleurent & gémissent pour dévorer.

On remarque que ceux qui sont du caractère que Ciceron attribuoit à Pompée, c'est-à-dire, amans d'eux-mêmes & ordinairement sans rivaux, finissent presque tous par être malheureux. Ils n'ont sacrifié toute leur vie qu'à eux-mêmes, ils deviennent enfin des victimes pour la fortune, à laquelle cependant ils croient avoir coupé les aîles par leur rare prudence.





D E L' E T U D E.

L'ETUDE sert à récréer l'esprit, ou à l'orner, ou à se rendre plus habile dans les affaires. A l'égard de la récréation ou du plaisir que fournit l'étude, ce n'est que dans une vie privée & retirée qu'on peut s'y livrer. L'ornement s'emploie dans le discours, & l'habileté paroît par la solidité du jugement, & par la manière de conduire les affaires. On peut se rendre par l'expérience propre pour l'exécution & pour le détail d'une affaire en particulier; mais le conseil en général, les projets, & la bonne administration, viennent plus sûrement du sçavoir.

Emploier trop de tems à la lecture ou à l'étude , n'est qu'une paresse qui a bonne mine. S'en servir trop pour orner son discours , est une affectation. Former son jugement purement sur les préceptes tirés des livres , est trop scolastique & très-incertain. Les lettres perfectionnent la nature , & sont perfectionnées par l'expérience. Les talens naturels , de même que les plantes , ont besoin de culture ; mais les lettres apprennent les choses d'une manière trop vague , si elles ne sont déterminées par l'expérience.

Les personnes adroites & artificieuses méprisent les lettres , les simples les admirent , les sages en font usage. Ce qu'on ne sçauroit tirer des lettres seules , c'est la prudence qui n'est pas en elles , qui est

280 *Essais de Politique,*
au - dessus d'elles , & qu'on
n'acquiert que par de sages
réflexions.

Ne lisez point un livre avec un
esprit critique pour en dispu-
ter, ni avec trop de crédulité ,
ni enfin pour faire usage dans
vos discours de ce que vous au-
rez retenu; mais lisez pour exa-
miner & pour penser. Il y a des
livres dont il faut seulement
goûter, d'autres qu'il faut dévo-
rer , & d'autres (mais en petit
nombre) qu'il faut mâcher &
digerer. J'ai voulu dire qu'il y a
des livres dont il ne faut lire que
des morceaux ; d'autres qu'il
faut lire tous entiers, mais en
passant ; & quelques autres ,
mais qui sont rares, qu'il faut
lire & relire avec une extrême
application. Il y en a aussi plu-
sieurs dont on peut faire tirer
des extraits ; mais ce sont ceux
qui ne traitent pas des sujets
importans,

importans, & qui ne sont pas écrits par de bons Auteurs.

La lecture instruit, la dispute & la conférence réveillent & donnent de la vivacité. En écrivant, on devient exact, & on retient mieux ce qu'on lit. Celui donc qui est paresseux à faire des notes, a besoin d'une bonne mémoire. Celui qui confère rarement, a besoin d'une grande vivacité naturelle; & il faut beaucoup d'adresse à celui qui lit peu, pour cacher son ignorance.

L'étude de l'histoire rend un homme prudent; la Poësie, spirituel; les Mathématiques, subtil; la Philosophie naturelle, profond: la morale règle les mœurs; la Dialectique & la Rhétorique le rendent habile & disposé à disputer: *Abunt studia in mores*. Il n'y a presque point de défaut naturel qu'on

282 *Essais de Politique* ,

ne puisse corriger par quelque étude propre pour cet effet , de même qu'on remédie aux maladies du corps par quelque exercice convenable. Jouer à la boule est bon pour la gravelle & pour les reins ; tirer de l'arc , pour les p^{ou}mons & pour la poitrine , se promener d^{ou}cement , pour l'estomac ; monter à cheval , pour la tête , de même il est bon qu'un homme qui n'a pas l'esprit posé & attentif , s'applique aux mathématiques ; car s'il est distrait dans la démonstration , il faudra qu'il recommence. S'il est broüillé & peu exact dans ses distinctions , qu'il étudie les scolastiques , ils sont *Cymini sectores*. S'il ne sçait pas bien discourir d'une affaire , prouver & démontrer une chose pour une autre , qu'il étudie les Jurisconsultes. C'est ainsi

qu'on peut trouver dans l'étude des remèdes à tous les défauts de l'esprit.





D E L A
V A N I T É.

ES O P E a imaginé plaisamment qu'une mouche posée sur l'essieu d'une roue, disoit : *Combien de poussière j'éleve !* Il y a des gens si vains & si présomptueux , que lorsqu'une chose va d'elle-même , ou par un pouvoir supérieur , s'ils y ont eû la moindre part , ils s'imaginent qu'ils ont tout fait.

Les personnes qui ont beaucoup de vanité ont toujours l'esprit inquiet & entreprenant , parce qu'il n'y a point d'ostentation sans une comparaison de soi-même. Il faut aussi qu'ils

soient violens pour soutenir leurs fanfaronades ; mais ils ne sçauroient garder de secret : ce qui les rend moins dangereux. Ils font plus de bruit que de besogne , suivant le proverbe François. On peut cependant en tirer quelquefois de l'utilité dans les affaires , sur-tout pour répandre des bruits , ce sont d'excellentes trompettes. Ils sont bons aussi , comme Tite-Live l'a remarqué , dans le cas d'Antiochus & des Étolien ; car il y a des occasions où les mensonges & les exagerations peuvent servir. Par exemple , si un homme veut engager deux puissances dans une guerre contre une troisième , & qu'il élève outre mesure la puissance de chacun des deux , quand il parle à l'un ou à l'autre , cela peut avancer son dessein. Quelquefois encore celui qui mé-

nage une affaire entre deux particuliers, & qui exagere son pouvoir sur l'esprit de l'un & de l'autre, peut l'augmenter réellement sur tous les deux; & ainsi il arrive dans des cas pareils, que quelque chose est produit de rien: car un mensonge produit une opinion, & l'opinion une substance.

Il est à propos que les gens de guerre soient glorieux. Comme le fer aiguise le fer, la gloire des uns aiguise & réveille celle des autres.

Dans des affaires de particuliers dangereuses & difficiles, les esprits vains & présomptueux y donnent le branle, & mettent les autres en train. Les esprits plus solides & plus modestes ont plus de lest que de voile.

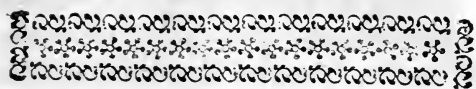
La réputation aussi des sçavans ne vole pas si haut sans

que la vanité y fournisse quelque plume. *Qui de contemnenda gloria libros scribunt , nomen suum inscribunt.* Socrate , Aristote , Galien , étoient glorieux. La gloire contribue à perpétuer la mémoire ; & la vertu pour être célébrée , doit moins attendre des hommes , que d'elle-même. La réputation de Cicéron , de Senéque , & de Pline le jeune , n'auroit pas duré jusqu'à présent , du moins avec tant de force , s'ils n'avoient pas eû un peu de vanité : elle est semblable au vernis qui fait durer le bois , & qui lui donne aussi du lustre. Mais je ne prétens pas parler de la qualité que Tacite attribue à Mutien : *Omniū quæ dixerat , feceratque , arte quadam ostentator.* Ce n'est pas une vanité , mais une prudence jointe à beaucoup de grandeur d'ame qui est agréa-

288 *Essais de Politique*,
ble & qui sied bien à certaines
personnes. Car dans les excu-
ses , dans les soumissions , &
même dans la modestie bien
ménagée , il se mêle souvent de
l'ostentation & de la vanité.

Le moien le plus adroit pour
flatter sa vanité , c'est celui ,
dont parle Plin le jeune , qui
est de louer d'un autre une
bonne qualité que l'on possède
soi-même. En louant ainsi un
autre , vous vous servez vous-
même ; car il est supérieur ou
inférieur à vous dans la chose
que vous louez. S'il est infé-
rieur & qu'il mérite la louange ,
vous la méritez bien davantage.
S'il est supérieur , & qu'il ne
la mérite pas , vous la méritez
encore bien moins.

Les personnes vaines sont
méprisées des sages , admirées
des fols , les idoles & la proye
des Parasites , & les esclaves de
leurs propres défauts. DE



DE L'AMBITION.

L Ambition ressemble à la colére. La colére rend un homme déterminé , actif , remuant , si elle n'est pas arrêtée ; mais si on l'arrête dans son cours , elle s'aigrit & devient , pour ainsi dire , aduste , par conséquent plus dangereuse & plus maligne. Il en est de même de l'ambition. Si un ambitieux trouve le chemin ouvert pour s'élever , & qu'il aille toujours en avançant , il est plus agissant que dangereux. Mais si ses desirs sont arrêtés , il devient mécontent en secret , il regarde de mauvais œil les hommes & les affaires , & n'est bien satisfait que lorsque tout va de travers :

ce qui est le plus grand de tous les défauts pour un Ministre. Il est donc bon, lorsqu'un Prince se sert d'un ambitieux, qu'il le conduise de manière qu'il aille en avançant sans jamais reculer; sans quoi c'est donner lieu à bien des inconveniens, & il vaudroit beaucoup mieux ne le point employer; car si ses services ne le font pas monter, il fera en sorte que ses services tomberont avec lui.

Puisque nous avons dit qu'il feroit à propos de ne point employer des ambitieux, au moins sans nécessité, il faut examiner en quel cas il peut être nécessaire de s'en servir. On doit à la guerre choisir par préférence les bons Généraux, quelque ambitieux qu'ils soient. L'utilité de leurs services l'emporte sur tout le reste; & vouloir qu'un homme de

guerre n'ait pas d'ambition , c'est vouloir lui ôter les éperons. On peut encore tirer un bon usage des ambitieux en les faisant servir comme des boucliers pour les Princes , contre les dangers & contre l'envie. Personne ne jouera ce rôle qu'il ne soit semblable à un oiseau qui a les yeux crévés & qui va toujours en montant, parce qu'il ne voit pas autour de lui. On peut encore faire usage d'un ambitieux, en se servant de lui pour en abaisser un autre qui s'élève trop ; c'est ainsi que Tibère pour abattre Séjan se servit de Macron. Puisque les ambitieux sont nécessaires dans tous ces cas , il reste à dire comment on peut les retenir , de manière qu'ils soient moins dangereux. Ils le sont moins lorsqu'ils manquent de naissance , & lorsqu'ils sont

d'une humeur brusque & rude, que s'ils étoient affables & populaires; lorsqu'ils sont nouvellement élevés, que s'ils étoient assurés dans leur grandeur, & qu'ils y eussent, pour ainsi dire, pris racine.

Quelques personnes regardent comme une foiblesse dans un Prince d'avoir un favori. Mais c'est le meilleur de tous les remèdes contre l'ambition des Grands & des Magistrats. Car si le pouvoir d'avancer & de nuire est entre les mains d'un favori, il est très-rare qu'un autre s'élève trop. Un moien encore de les tenir en bride, c'est de leur opposer quelque un aussi ambitieux qu'eux-mêmes; mais il faut en ce cas des modérateurs qui tiennent le milieu entre les deux, pour éviter les factions & le désordre. Sans ce lest, le vaisseau

rouleroit trop. Enfin le Prince peut au moins protéger & enhardir quelqu'un d'un ordre inférieur, qui servira comme de foïet aux ambitieux. Il peut encore être utile, pour les retenir s'ils sont timides, de leur faire envisager une ruine prochaine. Mais ce parti est dangereux s'ils sont audacieux & entreprenans, & peut, loin de les arrêter, précipiter leurs desseins. Il est absolument nécessaire de les abattre, & quoiqu'on ne puisse pas le faire tout d'un coup avec fureté, le meilleur parti est d'entremêler continuellement les faveurs & les disgraces, pour qu'ils ne sachent ce qu'ils ont à espérer ou à craindre, & qu'ils se trouvent comme perdus dans un labyrinthe.

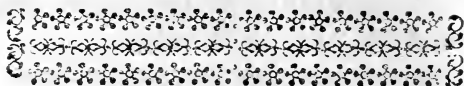
L'ambition ou l'envie de s'emporter dans les grandes

choses, cause moins d'embaras dans les affaires, que celle de se mêler de toutes choses. Celle-ci engendre beaucoup de confusion & de désordre ; cependant un ambitieux qui est remuant dans les affaires, est moins dangereux que celui qui est puissant par le nombre de personnes qui dépendent de lui. Celui qui veut briller parmi les habiles gens entreprend des choses grandes, & c'est du moins un avantage pour le public. Mais celui qui veut être le seul chiffre entre plusieurs zéros, est la peste de son tems.

Les honneurs apportent trois avantages : de pouvoir faire du bien, d'approcher des Princes & des Grands, & de faire sa propre fortune. Le sujet qui ne cherche dans son ambition que le premier de ces avantages, est un homme de bien ; & le Prince

est prudent s'il fait distinguer parmi ceux qui le servent , celui qui agit par un tel motif. Que les Princes & les Etats choisissent donc , autant qu'il leur sera possible , des Ministres qui soient plus touchés de leur devoir , que de leur élévation ; qui entrent dans les affaires , plutôt par conscience , que par ostentation ; & qu'ils tâchent aussi de distinguer un naturel remuant d'avec un homme qui n'est rempli que de bonne volonté.





D E L A
F O R T U N E.

ON ne sçauroit nier qu'il n'y ait des accidens étrangers, ou des hazards qui ne dépendent point de nous, qui contribuent beaucoup à la fortune. La faveur des Grands, une conjoncture heureuse, la mort des autres, ou enfin une occasion favorable à la vertu qui nous est propre. Mais il est sûr cependant que chacun a en lui-même le pouvoir de faire sa fortune : *Faber quisque fortune sue*, dit le Poète. La faute d'un homme est la cause étrangère la plus commune de la fortune d'un autre ; & c'est par cette voie qu'on avance le plus

vîte. *Serpens nisi serpentem comedcrit, non fit draco.*

Les vertus éminentes & qui ont beaucoup d'éclat, attirent les loüanges. Mais il y a des vertus qui s'apperçoivent à peine, & qui font la fortune; telles sont certaines manières déliées qu'on ne sçauroit trop estimer, & que les Espagnols appellent, *desenboltura*. Il ne faut pas qu'un homme soit d'un caractère rude ni difficile: au contraire son esprit doit être souple & propre à tourner avec la roue de la fortune. Tite-Live après avoir dit que le vieux Caton avoit une telle force d'esprit & de corps, qu'il eût fait fortune en quelque pays qu'il fût né, ajoute qu'il avoit *ingenium versatile*, un esprit ploiable à tout.

Si on regarde fixement & avec attention, on verra que

298 *Essais de Politique*,
la fortune est aveugle ; mais
non pas invifible. Le chemin
de la fortune eft femblable à la
voie lactée ; c'eft un affemblage
de plufieurs petites étoiles ,
qu'on n'apperçoit pas étant fé-
parées , mais qui jointes en-
semble font claires & apparen-
tes. De même il y a beaucoup
de petites vertus qu'on ne peut
prefque pas appercevoir , ou ,
pour mieux dire , de certaines
facultés ou habitudes commo-
des , qui rendent les hommes
fortunés. Les Italiens en re-
marquent quelques-unes qu'on
n'imagineroit pas : lorsqu'ils
parlent d'un homme propre à
faire fortune , ils demandent
qu'il ait entr'autres qualités ,
un poco di matto (qu'il tienne un
peu du fou.) En effet il n'y a
point de qualité plus néceffai-
re pour parvenir , que ces deux-
ci : d'avoir un grain de folie , &

de n'être pas trop honnête homme. C'est pour cela que ceux qui aiment trop leur patrie, ou leur Prince, n'ont jamais été, & ne sçauroient être bien fortunés. Lorsqu'un homme détourne ses regards & sa pensée sur un objet étranger, il s'égare, & perd inmanquablement son vrai chemin.

Une fortune rapide rend un homme audacieux & remuant; mais une fortune exercée, le rend habile. On doit respecter la fortune, quand ce ne seroit que pour la confiance & pour la réputation qu'elle nous donne. La première est en nous-mêmes, la seconde est dans les autres.

Les hommes prudents, pour éviter l'envie qui est attachée à la vertu, attribuent tout ce qui leur arrive d'heureux à la fortune ou à la Providence, com-

300 *Essais de Politique* ,
me le meilleur moien de jouïr
de leur grandeur avec plus de
tranquillité. Rien aussi n'attire
à un homme plus de considéra-
tion, que lorsqu'on s'imagine
que quelque Puissance supé-
rieure prend soin de le con-
duire. César dans une tempête
dit à son pilote : *Tu portes César*
& sa fortune , & Sylla a préfe-
ré le nom d'heureux à celui de
Grand.

On remarque que ceux qui
ont trop attribué à leur sagesse
ou à leur politique , ont fini
malheureusement. Timothée
l'Athénien ne prospéra pas de-
puis que dans une harangue où
il rendoit compte de son Gou-
vernement, il répéta plus d'une
fois : *& dans ceci la fortune n'y*
eut point de part.

Il y a des personnes dont la
fortune est semblable aux vers
d'Homère , qui sont plus aisés.

& plus coulans que ceux des autres Poètes , comme Plutarque le remarque dans la comparaison qu'il fait de la fortune de Timoléon avec celle d'Agésilais ou d'Epaminondas. Mais il dépend beaucoup des hommes de la rendre telle.





D E L' E M P I R E.

LA condition de ceux qui ont peu à désirer & beaucoup à craindre, est misérable, c'est cependant celle de presque tous les Rois. Placés au plus haut degré, ils ne sçavent à quoi aspirer, pendant que des idées continuelles de fantômes & de dangers menaçans, remplissent leur esprit de troubles & d'agitation. Ceci démontre ce que dit l'Ecriture, *que le cœur des Rois est impénétrable* : car, un nombre infini d'inquiétudes & quelque désir qui prédomine & qui dirige les autres, rend le cœur de l'homme difficile à connoître. De-là vient aussi que les Princes ont des goûts

qui leur sont particuliers , & qu'ils donnent souvent tous leurs soins à des choses frivoles & peu dignes de leur grandeur. La chasse, les bâtimens, l'élevation d'un favori, quelquefois même un art mécanique, les occupent uniquement. Néron jouïoit de la harpe, Domitien tiroit de l'arc, Commode travailloit à des armes, Caracalla menoit un char : ceci paroît étrange à ceux qui ne connoissent pas cet axiôme : *Que l'esprit de l'homme se plaît bien plus à avancer dans les petites choses, qu'à s'arrêter dans les grandes.* Nous voions aussi que les Rois qui ont commencé par faire des conquêtes, & qui dans la suite se sont vûs arrêtés par l'impossibilité d'avancer à l'infini, se sont à la fin tournés à la superstition & à la mélancolie, comme Alexandre le

304 *Essais de Politique,*
Grand, Dioclétien, & de notre
tems Charles-Quint. Car lors-
que celui qui est accoûtumé
d'avancer toujours se voit ar-
rêté dans sa course, il n'est plus
content de lui-même, & de-
vient tout différent de ce qu'il
étoit. Il est bien difficile de
conoître à fond le vrai tempé-
rament d'un Empire, & de
sçavoir exactement le régime
qui lui convient. Tout tempé-
ramment (bon ou mauvais) est
toujours composé de contrai-
res; mais il y a bien de la diffé-
rence entre sçavoir faire un
mélange de contraires, ou sça-
voir les employer à propos al-
ternativement. La réponse d'A-
pollonius à Vespasien est pleine
d'instructions. Vespasien lui
demandoit ce qui avoit causé
la perte de Néron. *Néron*, dit-il,
sçavoit bien accorder sa harpe ;
mais dans le Gouvernement, quel-
quesfois

quelquefois il montoit les cordes trop haut , & quelquefois trop bas. Il est certain que rien n'affoiblit tant l'autorité , que ce mauvais accord du pouvoir quelquefois porté trop haut, & quelquefois trop relâché.

Il semble que les Ministres de notre tems ne soient occupés qu'à chercher de prompts remèdes pour échapper aux dangers prochains , au lieu de songer à les prévenir par des moïens solides & bien fondés. Celui qui les attend , semble défier la fortune & vouloir lutter contre elle ; mais qui est-ce qui peut éviter l'étincelle & dire de quel côté elle partira ?

Les difficultés dans les affaires des Princes sont grandes & en grand nombre ; mais la plus grande de toutes vient de leur propre caractère. Il est ordinaire aux Princes, dit Tacite, de sou-

306 *Essais de Politique*,
haïr des choses qui se contra-
rient : *Sunt plerumque Regum vo-*
luntates vehementes , & inter se
contrarie. C'est le solecisme or-
dinaire du pouvoir : comman-
der & vouloir la fin , sans per-
mettre les moïens.

Les affaires des Rois sont
avec leurs voisins , leurs fem-
mes , leurs enfans , leurs Pré-
lats ou le Clergé , les Grands ,
la Noblesse , les marchands , le
peuple , & les soldats ; & sans
les soins nécessaires , tout cela
est à redouter.

Premièrement pour leurs
voisins , on ne peut donner de
regle générale : les occasions
sont trop variables. Il y en a
une cependant qui est toujours
bonne ; c'est que les Princes
veillent continuellement , pour
que pas un de leurs voisins de-
viennne plus puissant & plus en
état de nuire , qu'il n'étoit au-

paravant , en augmentant ses Etats , en s'approchant plus près de leur côté , en s'attirant le commerce , &c.

Les Rois Henri VIII. d'Angleterre , François I. Roi de France , & l'Empereur Charles-Quint pendant leur Triumvirat , veillerent tellement les uns sur les autres , que pas un des trois ne pouvoit gagner un pouce de terrein , que les deux autres aussi-tôt ne se liguaissent pour rétablir l'équilibre ; & ils ne faisoient point la paix , qu'ils n'en fussent venus à bout. Il en fut de même de cette ligue entre Ferdinand Roi de Naples , Laurens de Médicis , & Louis Sforce , qui fut la sûreté de l'Italie , au rapport de Guichardin. L'opinion de quelques Scolastiques doit être rejetée ; qu'il n'est pas permis de faire la guerre , si l'on n'a point reçu

d'injure auparavant ; car une crainte légitime d'un danger éminent , est une occasion licite de prendre les armes , sans qu'aucune autre violence ait précédé.

A l'égard de leurs femmes , il y a des exemples cruels. Livie est infame pour avoir empoisonné son mari. Roxelane femme de Soliman a perdu Mustapha ce Prince célèbre , & a causé de grands troubles dans la maison , & dans la succession de son mari. La femme d'Edouïard II. contribua beaucoup à le faire chasser , & à sa mort : ces dangers sont principalement à craindre quand leurs femmes ont des enfans d'un premier mari , ou quand elles ont des amans.

Les enfans des Rois sont jouer souvent de cruelles Tragedies , & souvent aussi les soupçons des

peres ont causé de très-grands malheurs. La mort de Mustapha , dont nous avons parlé , fut si fatale à la race de Soliman , que la succession des Turcs est fort suspecte depuis ce tems ; car on a soupçonné Selim II. d'avoir été supposé. La mort de Crispe , jeune Prince de grande espérance , que son pere Constantin le Grand fit mourir , a aussi été fatale à sa maison ; deux autres de ses fils moururent de mort violente , & le troisième Constantin ne fut guères plus heureux : il mourut de maladie , mais après que Julien eut pris les armes contre lui. La mort de Démétrius fils de Philippe II. Roi de Macédoine , retomba sur son pere qui en mourut de chagrin & de repentir. Il y a beaucoup d'exemples semblables à ceux-ci , & il n'y en a

310 *Essais de Politique*,
presque point où il soit revenu
quelque bien aux peres d'avoir
attenté à la vie de leurs fils, à
moins qu'ils n'eussent pris les
armes contr'eux, comme Se-
lim I. contre Bajazet, & les
trois fils d'Henri II. Roi d'An-
gleterre.

Pour les Prelats, il y a du
danger lorsqu'ils sont puis-
sants, comme les Archevêques
de Cantorbery Anselme, &
Thomas Becket, qui éleverent
leur crosse contre l'Epée Roia-
le, quoiqu'ils eussent affaire
à des Rois fiers & d'un grand
courage, Guillaume le Roux,
Henri I. & Henri II. Mais
ils ne sont pas à craindre, lors-
que ce n'est pas le peuple,
mais le Roi ou des Patrons
particuliers, qui nomment aux
bénéfices.

Pour les Grands, il est bon de
les tenir dans une distance pro-

portionnée à ce qu'ils doivent au Roi. En les abattant, on pourra rendre le Roi plus absolu; mais aussi il sera moins assuré & moins en état de venir à bout de ses desseins. Je l'ai remarqué dans mon Histoire de Henri VII. Roi d'Angleterre, qui les opprimoit. De-là sont venus les troubles & les difficultés de son tems; car quoiqu'ils fussent fidèles, & qu'ils restassent dans le devoir, cependant ne travaillant pas de concert avec lui dans les affaires, il étoit obligé de faire tout par lui-même.

La Noblesse étant un corps dispersé, n'est pas dangereuse; elle peut parler haut, mais sans faire grand mal: elle sert de contrepoids aux Grands, & les empêche de devenir trop puissans; & comme elle touche au peuple de plus près, elle a aussi plus d'autorité sur

lui , & elle est plus propre à tempérer les commotions populaires.

A l'égard des marchands , ils sont comme la *veine porte* ; & s'ils ne fleurissent pas , un Royaume peut avoir les membres & les jointures bonnes , mais ses veines seront vuides & le nourriront mal. Les taxes qu'on impose sur eux ne sont point un profit pour le Prince ; ce qu'il gagne par le menu , il le perd en gros ; les impôts en sont augmentés , mais le commerce est diminué.

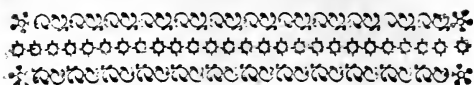
Le peuple n'est point à redouter , s'il n'a pas de grands & puissans chefs , ou si on ne touche point à sa religion , à ses anciennes coutumes , & à ce qui le fait vivre.

Les soldats sont dangereux quand on les garde sur pied & en corps , ou qu'ils sont accoutumés

tumés à des largeffes. Nous en voions l'exemple dans les Janiffaires , & dans les Gardes Prétoriennes de Rome ; mais on peut lever des hommes & les discipliner dans des endroits différens & fous divers chefs fans aucun danger ; & c'est un ufage fort utile pour défendre l'Etat.

Les Rois font femblables aux corps céleſtes , qui rendent le tems heureux ou malheureux , qui font très-brillans & dans une grande élévation ; mais fans aucun repos , tous les préceptes qu'on peut leur donner font compris dans ces deux avis : *Memento quod es homo , & memento quod es Deus , aut Vice-Deus ?* L'un pour ſervir de frein à leur pouvoir , & l'autre à leur volonté.





D E L A

VERITABLE GRANDEUR
DES ROYAUMES,
ET DES ETATS.

IL entroit trop de présomption & de vanité dans ce que Thémistocle répondit un jour en parlant de lui-même ; mais s'il eût parlé de quelqu'autre, sa réponse eût été très-estimable. Quoi qu'il en soit, elle peut servir de matière à de sages réflexions. On le pria dans un festin de jouer du luth, il répondit *qu'il ne sçavoit point jouer de cet instrument ; mais que d'un petit bourg il en sçauroit faire une grande ville.* Ces paroles peuvent exprimer (par métapho-

re) deux talens fort différens dans ceux qui sont employés aux affaires d'Etat. Car si l'on examine avec attention les Conseillers & les Ministres des Rois, on en trouvera peut-être quelqu'un qui sera capable d'agrandir un petit Etat, mais qui ne sçaura point jouër du luth ; & au contraire on en trouvera beaucoup qui sçavent jouër du luth & du violon, c'est-à-dire, qui sont experts dans les arts de la cour, mais qui ont si peu de capacité nécessaire pour accroître un petit Etat, qu'il semble même que la nature les ait formés exprès pour ruiner & pour détruire les Etats les plus florissans. Certainement ces arts vils & bas par lesquels les Conseillers & les Ministres gagnent souvent la faveur de leur Maître, & une forte de réputation parmi le peuple, ne

méritent pas un autre titre que celui de Menétriers ou de Violons ; car ces sortes de talens sont seulement propres à amuser , & plutôt une espèce d'ornement dans celui qui les a , qu'ils ne peuvent être utiles & avantageux pour l'agrandissement d'un Etat ou d'un Roiaume. Il est vrai cependant qu'on voit quelquefois des Ministres qui ne sont point au - dessous des affaires , qui sont même capables de les bien conduire , d'éviter les dangers , & les inconveniens manifestes , & qui avec tout cela sont fort éloignés de l'habileté nécessaire pour étendre un petit Etat. Mais de quelque espèce que soient les ouvriers , considérons l'ouvrage , & voions quelle est la véritable grandeur d'un Etat , & quels sont les moiens de le rendre florissant. C'est une chose

sur laquelle les Princes doivent réfléchir sans cesse , pour ne pas s'engager dans des entreprises vaines & téméraires , en présumant trop de leurs forces ; & aussi pour ne pas se prêter à des conseils bas & timides , en ne présumant pas assez de leur puissance.

A l'égard de l'étendue d'un Etat , elle peut se mesurer ; ses finances & ses revenus se calculent ; le peuple se dénombre , & l'on voit les plans des villes. Mais il n'y a rien de plus difficile & de plus sujet à erreur que de vouloir juger de la véritable force , de la puissance , & de la valeur intrinsèque d'un Etat. Le Roiaume du ciel est comparé , non pas à une grosse noix , mais à un grain de moutarde , qui est un des plus petits grains. Mais il a la propriété de s'élever & de s'étendre en peu.

318 *Essais de Politique* ,
de tems. De même il y a des
Etats d'une grandeur considé-
rable qui ne sont point cepen-
dant propres à s'accroître , &
d'autres quoique petits , qui
peuvent servir de fondement à
de très-grands Roiaumes. Des
villes fortes , des arsenaux bien
fournis , de bons haras , des cha-
riots , des Elephans , des ca-
nons , & d'autres machines de
guerre , ne sont que des mou-
tons couverts de la peau du
lion , lorsque la nation n'est
point naturellement brave &
guerrière : le nombre même ne
se doit pas considérer , si les sol-
dats manquent de courage ; car ,
comme dit Virgile , *Lupus nu-
merum pecorum non curat* ; le
loup ne se met pas en peine du
grand nombre des moutons.
L'armée des Perses se présenta
aux Macédoniens dans les
plaines d'Arbelles comme une

inondation d'hommes ; de sorte que les Généraux étonnés représenterent à Alexandre le péril où étoit son armée , & lui conseillèrent d'attaquer les Perses pendant la nuit. Mais il répondit *qu'il ne vouloit pas dérober la victoire, & qu'elle étoit plus facile qu'ils ne pensoient.* Tigra- ne l'Arménien étant campé sur une hauteur à la tête d'une armée de quatre cent mille hommes , & voyant avancer celle des Romains qui n'étoit en tout que de quatorze mille combattans , dit en plaisantant de ce petit nombre : *S'ils viennent pour une Ambassade , ils sont trop : si c'est pour combattre , ils sont trop peu.* Cependant avant la nuit , il se trouva qu'ils étoient assez pour le mettre en fuite , & faire un grand carnage de ses troupes. Il y a une infinité d'exemples qui font voir que la valeur

l'emporte sur le nombre , & l'on doit convenir que le courage du peuple est le point capital de la grandeur d'un Etat. Il est bien plus ordinaire , qu'il n'est vrai , de dire que l'argent est le nerf de la guerre. A quoi sert-il quand les nerfs des bras manquent , & que le peuple est effeminé ? Solon eut raison de répondre à Crésus qui lui faisoit voir son or : *Si quelqu'un vient qui ait de meilleur fer , il vous enlevra tout cet or.* Qu'un Prince donc ne compte pas sur ses forces , si son peuple n'est pas belliqueux ; & au contraire si son peuple est guerrier , qu'il sçache qu'il est puissant , pourvû qu'il ne se manque pas à lui-même.

A l'égard des troupes auxiliaires , qui sont ordinairement le remède pour une Nation qui n'est point aguerrie , tous les

exemples montrent que qui se repose dessus, pourra bien pour un tems étendre ses aîles; mais qu'à la fin il perdra de ses plumes.

La bénédiction de Juda & celle d'Issachar ne se trouveront jamais ensemble, c'est-à-dire, que le même peuple soit à la fois le jeune lion & l'âne sous le fardeau. Un peuple trop chargé de taxes ne sera jamais guerrier; mais celles qui sont mises par le consentement de l'Etat, abattent moins son courage, que celles qui sont imposées par un pouvoir despotique, comme on peut le remarquer par les Afcises des Pays-Bas, & les subsides d'Angleterre. Je parle du courage, & non pas des richesses; car je sçai bien que les taxes étant les mêmes, qu'elles soient mises par le consentement de l'Etat, ou par un

322 *Essais de Politique* ,
pouvoir absolu , elles apauvrissent également : mais elles feront un effet différent sur l'esprit des sujets ; & de-là nous pouvons conclure qu'un peuple surchargé d'impôts n'est pas propre pour l'Empire.

Les Roiaumes & les Etats qui aspirent à s'agrandir , doivent prendre garde que la Noblesse ou les Gentilshommes ne se multiplient pas trop. Le peuple devient trop abattu , & esclave en effet des Gentilshommes. Comme un taillis où l'on a laissé trop de baliveaux ne repousse pas bien , & dégénère en buisson , de même dans un Etat , s'il y a trop de Gentilshommes , le peuple sera sans force & sans courage. De cent têtes , pas une ne sera propre pour le casque ; sur-tout pour servir dans l'infanterie , qui est la force d'une armée. Vous au-

rez donc beaucoup de monde & peu de forces. Ce fut avec une sagesse admirable que Henri VII. Roi d'Angleterre (duquel j'ai parlé au long dans l'histoire que j'ai écrit de son regne) ordonna des terres & des maisons d'une valeur certaine & modérée pour maintenir un sujet dans une abondance suffisante , & dans une condition qui ne fut pas servile. Il voulut aussi que ce fût le propriétaire , ou du moins l'usufruitier , & non pas des Mé-tayers qui tinssent la charrue , & qui cultivassent le champ. Cela produit dans un Etat ce que Virgile dit de l'ancienne Italie : *Terra potens armis , atque ubere gleba.* Cette partie du peuple , qui n'est je crois qu'en Angleterre & en Pologne , a aussi son utilité pour la guerre , & ne doit pas être négligée , je

veux dire ce grand nombre de valets qui suivent les Nobles; & sans doute que la magnificence, la splendeur de l'hospitalité, & un grand cortège de domestiques, comme si c'étoit des gardes (suivant la manière des Seigneurs d'Angleterre), contribue beaucoup à la puissance d'un Etat militaire; & au contraire une manière de vivre obscure & privée parmi la Noblesse, ternit l'éclat des armes.

Il faut avoir soin que le tronc de l'arbre de la Monarchie de Nabuchodonosor soit assez grand, & qu'il ait assez de force pour porter les branches, c'est-à-dire, que les sujets naturels soient en assez grand nombre pour contenir les Etrangers. C'est pour cela que les Etats qui accordent facilement des Lettres de naturalité, sont propres pour l'Empire. Il seroit

ridicule de penser qu'une poignée de gens, quelque capacité & quelque courage qu'ils eussent, pussent retenir sous leur domination une grande étendue de pays, du moins pour long-tems. Les Lacédémoniens accordoient difficilement des Lettres de naturalité; ce qui fut cause que pendant que leur Etat ne s'accrût pas, leurs affaires se conserverent en bon ordre: mais si-tôt qu'ils s'étendirent, & qu'ils devinrent trop grands pour le nombre des sujets naturels qu'ils avoient, ils tombèrent en décadence. Jamais Etat n'a naturalisé les Etrangers si facilement que les Romains, & leur fortune répondit à cette prudente maxime; Puisque leur Empire a été le plus grand qui fût jamais. Ils accordoient facilement ce qu'on appelle *jus civitatis*, & dans le

326 *Essais de Politique,*
plus haut degré; c'est-à-dire, non
seulement *jus commercii*, *jus con-*
nubii, *jus hereditatis*, mais aussi
jus suffragii, & *jus petitionis sive*
honorum, le droit des honneurs;
& non seulement à quelques
personnes en particulier, mais
à des familles entières, à des
villes, & quelquefois à des
Nations. Ajoûtez à cela leur
coûtume d'envoyer des colonies
parmi les autres peuples. Si
vous faites attention à ces ma-
ximes, vous ne direz plus que
les Romains ont couvert toute
la terre, mais que toute la terre
s'est couverte de Romains; &
c'étoit la meilleure voie pour
arriver à la grandeur. Je me suis
souvent étonné comment l'Es-
pagne avec si peu de sujets na-
turels pouvoit conserver sous
sa domination tant d'Etats &
de Provinces. Mais l'Espagne
est bien plus grande que n'étoit

Sparte dans ses commence-
mens ; & quoiqu'il arrive rare-
ment que les Espagnols accor-
dent des Lettres de naturalité ,
ils font ce qui en approche da-
vantage , en prenant indiffé-
remment des soldats de toutes
les Nations , & même souvent
leurs Généraux sont étran-
gers. Il paroît par la pragmati-
que sanction publiée cette an-
née, qu'ils sont fâchés de man-
quer d'habitans , & qu'ils veu-
lent y remédier.

Il est certain que les arts
sédentaires & casaniers qui
s'exercent plutôt avec les doigts
qu'avec les bras , sont contrai-
res de leur nature à une dispo-
sition militaire. Les peuples
belliqueux aiment ordinaire-
ment l'oisiveté , & préfèrent le
danger au travail. On ne doit
pas trop réprimer cette inclina-
tion , si l'on veut conserver

328 *Essais de Politique*,
leur courage. C'étoit un grand
avantage à Sparte, à Rome, à
Athènes de ce que la plus gran-
de partie de leurs ouvriers
étoient des esclaves. Mais la
Loi Chrétienne a presque aboli
cet usage. Ce qui en approche
le plus, c'est d'avoir des Etran-
gers pour ces sortes d'ouvrages;
de tâcher de les attirer, ou pour
le moins de les bien recevoir
quand ils viennent. Mais les
sujets naturels doivent être de
trois espèces : des laboureurs ;
des valets, & des ouvriers ;
c'est-à-dire, de ceux qui se ser-
vent de leurs bras & de leurs
forces, comme forgerons, ma-
çons, charpentiers, &c. sans
compter les soldats. Sur-tout
rien ne contribue davantage à
la grandeur d'une Nation, que
lorsqu'elle est portée aux ar-
mes par son inclination ; qu'elle
les regarde comme son plus
grand

grand honneur ; qu'elle en fait sa principale occupation , & sa première étude. Car ce que nous avons dit jusqu'à présent , sert seulement à rendre une Nation capable de faire la guerre ; mais à quoi sert la capacité & le pouvoir , sans l'inclination & l'action ? Les Romains prétendoient que Romulus après sa mort leur avoit envoyé cet oracle & cette instruction :

Qu'ils s'appliquassent aux armes sur toutes choses , s'ils vouloient parvenir à l'Empire du monde.

Toute la constitution du Gouvernement de Sparte tendoit aussi à ce point ; *que ses Citoyens devinssent guerriers* , mais avec une intention plus sage que bien digérée. Celui des Perses & des Macédoniens visoit encore pendant quelque tems à ce but. Les Gaulois , les Allemands , les Scythes , les Saxons , les

Normands , & quelques autres , ont eû durant long-tems la même intention ; & les Turcs la témoignent encore aujourd'hui , quoiqu'ils soient fort déchus. Mais dans la Chrétienté , les Espagnols paroissent les seuls qui y pensent. Il est évident que chacun profite dans la chose à laquelle il s'applique le plus ; & c'est assez d'avoir fait remarquer que toute Nation qui ne s'adonne pas aux armes , doit attendre que la grandeur vienne s'offrir ; & qu'il est sûr au contraire que les Nations qui s'y attachent avec constance , font de très-grands progrès , comme on peut le voir par l'exemple des Romains & des Turcs ; & ceux même qui ne se sont adonnés à la guerre que pendant un siècle , sont parvenus à une grandeur qui les a soutenus long-

remis , après avoir négligé l'exercice des armes. Il est donc nécessaire , suivant ces préceptes , qu'un Etat ait des Loix & des coutumes qui puissent fournir communément de justes occasions (ou pour le moins des prétextes plausibles) de faire la guerre. Car les hommes ont naturellement de la vénération pour la justice , & n'entreprennent pas volontiers la guerre qui entraîne après elle un si grand nombre de maux , excepté qu'elle ne soit fondée sur un bon , ou du moins sur un spécieux prétexte. Les Turcs en ont toujours un quand ils veulent s'en servir , qui est la propagation de leur foi ; & quoique la République Romaine accordât de grands honneurs aux Généraux , qui par leurs victoires donnoient plus d'étendue à son Empire , cepen-

332 *Essais de Politique*,
dant elle n'a jamais (du moins
en apparence) entrepris une
guerre dans le seul dessein de
s'agrandir. Il faut donc qu'une
Nation qui songe à l'Empire
soit fort alerte sur les différends
qui naîtront à l'égard de ses
limites , de son commerce , ou
du traitement de ses Ambassa-
deurs , & qu'elle ne temporise
point quand on la provoque :
il faut aussi qu'elle soit prompte
à envoyer du secours à ses alliés.
C'est ainsi que les Romains en
ont toujours usé , si un de leurs
Alliés étoit attaqué , & qu'il eût
aussi une ligue défensive avec
d'autres Nations ; s'il deman-
doit du secours , les Romains
vouloient toujours être les pre-
miers à lui en envoyer , ne se
laissant jamais prévenir dans
l'honneur du bienfait.

A l'égard des guerres qui se
faisoient anciennement en sa-

veur de la conformité des Gouvernemens , & par une correspondance tacite , je ne vois pas sur quels droits elles étoient fondées , comme celle des Romains , pour la liberté de la Grèce ; & celle des Lacedémoniens & des Athéniens , pour établir , ou pour détruire les Démocraties & les Oligarchies. Telles sont encore celles que font les Princes ou les Républiques pour délivrer de la tyrannie les sujets d'autrui. Mais il suffit à cet égard d'avertir qu'une Nation ne doit pas aspirer à la grandeur , si elle ne se réveille sur toutes les occasions de s'armer qui pourront s'offrir.

Nul corps , soit naturel ou politique , ne peut se conserver en santé sans exercice. Une guerre juste & honorable est pour un Roïaume , ou pour un

334 *Essais de Politique,*

Etat l'exercice le plus salutaire. Une guerre civile est semblable à la chaleur de la fièvre ; mais une guerre étrangère peut se comparer à la chaleur causée par l'exercice , qui conserve le corps en santé. Une longue paix amollit les courages , & corrompt les mœurs. Il est avantageux , je ne dis pas pour la commodité , mais pour la grandeur d'un Etat , qu'il soit presque toujours en armes ; & quoiqu'il en coûte beaucoup pour avoir perpétuellement une armée sur pied , c'est cependant ce qui rend un Prince ou un Etat l'arbitre de ses voisins , ou qui le met pour le moins en une grande estime ; & l'Espagne en est une preuve , elle a toujours eû depuis six vingts ans une armée entretenue d'un côté , ou d'un autre.

Celui qui se rend maître sur

mer , va à la Monarchie universelle par le plus court chemin. Cicéron écrivant à Atticus lui mande au sujet des préparatifs de Pompée contre César : *Consilium Pompei planè Themistocleum est , putat enim qui mari potitur eum rerum potiri.* Et sans doute Pompée auroit à la fin lassé César , si par une confiance trop vaine il n'eût pas changé son premier plan.

Nous voions les grands effets des batailles navales par celle d'Actium qui décida de l'Empire du monde , & par celle de Lépante qui a arrêté les progrès des Turcs. Il arrive souvent qu'un combat naval met fin à une guerre ; mais c'est quand les puissances ennemies veulent remettre à une bataille la décision de leur querelle. Car il est certain que celui qui est le maître de la mer , jouit d'une

336 *Essais de Politique*,
grande liberté, & qu'il met à la
guerre les bornes qu'il lui plaît;
au lieu que par terre, celui
même qui est supérieur, a ce-
pendant quelquefois beaucoup
de difficultés à surmonter pour
en venir à une affaire décisive.
La puissance navale de la Gran-
de-Bretagne est aujourd'hui
d'une extrême importance
pour elle, non seulement par-
ce que le plus grand nombre
des Etats de l'Europe sont
presque environnés de la mer,
ou du moins qu'elle les touche
de quelque côté; mais aussi
parce que les trésors des Indes
paroissent un accessoire à l'Em-
pire de la mer. Il semble que
les guerres d'à présent soient
faites dans l'obscurité, en com-
paraison de toute cette gloire
ancienne, & de tout cet hon-
neur qui réjaillissoit autrefois
sur les gens de guerre. Nous n'a-
vons

vons pour exciter le courage que quelques ordres militaires, & qu'on a encore rendus communs à la robe & à l'épée ; quelques marques sur les armes, & quelques hôpitaux pour les soldats hors d'état de servir par leur âge ou par leurs blessures. Mais anciennement les trophées dressés sur les champs de bataille, les oraisons funèbres à la louange de ceux qui avoient été tués, & les tombeaux magnifiques qu'on leur élevoit, les couronnes civiques & murales, le nom d'Empereur que les plus grands Rois ont pris dans la suite, les célèbres triomphes des Généraux victorieux, les grandes libéralités que l'on faisoit aux armées avant que de les congédier; toutes ces choses, dis-je, étoient si grandes, en si grand nombre, & si brillantes, qu'elles suffi-

338 *Essais de Politique,*
soient pour donner du courage & porter à la guerre les cœurs les plus timides. Mais sur-tout la coûtume des triomphes chez les Romains, n'étoit point un vain spectacle, mais un établissement noble & prudent, qui renfermoit en lui ces trois points essentiels : la gloire & l'honneur des Généraux, l'augmentation du trésor public, & des gratifications pour les soldats. Mais peut-être que cet honneur éclatant du triomphe ne convient pas dans les Etat Monarchiques, si ce n'est en la personne des Rois ou de leurs fils. C'est ainsi que les Romains en usèrent dans le tems des Empereurs qui se réservoient & à leurs fils l'honneur du triomphe pour les guerres qu'ils avoient achevées en personne, & n'accordoient aux Généraux que la robe, & quel-

ques autres marques de triomphe.

Pour finir ce discours , personne (comme l'Ecriture-sainte le dit) ne peut ajoûter par ses soins une coudée à sa stature ; mais dans la fabrique des Roiaumes & des Etats , il est au pouvoir des Princes & de ceux qui gouvernent , d'augmenter & d'étendre leur Empire. Car en introduisant avec prudence des Loix & des Coûtumes semblables ou peu différentes de celles que nous avons proposées ici , il est sûr qu'ils jetteront sur leur postérité une semence de grandeur. Mais ordinairement les Princes ne pensent pas à ces choses , & laissent à la fortune d'en décider.





DES TROUBLES,
ET DES
SEDITIONS.

IL faut que ceux qui ont en main le timon du Gouvernement sçachent prévoir les tempêtes d'Etat : elles sont ordinairement plus à craindre, lorsque les choses approchent de l'égalité, comme les tempêtes naturelles sont plus fréquentes vers les Equinoxes, & de même encore qu'il y a quelquefois des coups de vent creux, & que la mer s'enfle secrètement ; quelquefois aussi l'Etat s'émeut & se trouble sans qu'on en connoisse la cause.

.... *Ille etiam cæcos instare tumultus*

*Sapè monet fraudes , & operta
tumes cere bella.*

Les libelles , les discours licentieux contre l'Etat , quand ils sont fréquens & publics , des bruits defavantageux contre ceux qui gouvernent répandus de tous côtés & bien reçus , sont les présages des troubles. Virgile appelle la renommée la sœur des Géants.

*Illa terra parens ira irritata
Deorum*

*Extremam ut perhibent Cæo
Enceladoque sororem , &c.*

Comme si elle étoit un reste de ces anciennes rebellions que les Poëtes ont chantées. Il est sûr du moins qu'elle annonce , & qu'elle précède ordinairement toutes les fédérations. Il

342 *Essais de Politique,*

remarque aussi avec raison que les bruits séditieux & les séditions ne diffèrent ensemble que comme frere & sœur , mâle & femelle. S'il arrive sur-tout que les actions les plus loüables qui mériteroient l'applaudissement du peuple , & qui devroient gagner son affection soient calomniées & interprétées en mal , c'est une preuve certaine que les esprits sont pleins de venin & d'envie , comme dit Tacite : *Conflata magna invidia , seu benè , seu malè gesta premunt.* Mais quoique la renommée pronostique les troubles , ce n'est pas à dire qu'en lui imposant silence , on soit sûr de les étouffer : souvent même le mépris qu'on montre pour les bruits qu'elle répand , les fait évanouir ; & le soin qu'on se donne pour les apaiser , fait qu'ils durent davantage.

On doit aussi avoir pour suspecte cette obéissance , dont parle Tacite : *Erant in officio, sed tamen qui malleant mandata imperantium interpretari quam exequi.*

Les contrariétés , les excuses , les échapatoires aux ordres que donne le Gouvernement , est une manière de secoüer le joug & un essai de défobéissance ; sur-tout si ceux qui donnent les ordres parlent avec timidité , & ceux qui les reçoivent avec audace.

Il est certain aussi (comme Machiavel le remarque) que lorsque les Princes qui doivent être les Peres communs , se joignent à une faction , l'Etat est en danger de périr ; de même qu'un batteau qu'on auroit trop chargé d'un côté. L'exemple sur ce sujet d'Henri III. Roi de France est très-notable ; il se joignit au con-

344 *Essais de Politique*,
mencement à la Ligue pour entretenir les Protestans, & bientôt après la même Ligue se tourna contre lui. Quand l'autorité du Prince devient un accessoire à une autre cause, & qu'une obligation plus forte que le lien du Gouvernement occupe cette place, c'est le premier pas de la décadence du Souverain. Quand aussi les discordes, les querelles, & les factions éclatent ouvertement, c'est une marque que le respect pour le Gouvernement est entièrement perdu. Les mouvemens des Grands doivent être comme celui des Planettes qui se tournent avec rapidité par l'impulsion du premier mobile, & doucement de leur propre mouvement. Il s'ensuit donc que si les Grands agissent de leur chef avec violence, & , comme dit Tacite , *liberius*

quàm ut imperantium meminissent, c'est une marque infail-
 ble qu'ils ne sont point dans
 leur sphere naturelle. Dieu a
 ceint les Rois de la ceinture de la
 vénération, qu'il menace quel-
 quefois de rompre : *Solvam an-*
gula Regum. Si l'un des quatre
 piliers du Gouvernement est é-
 branlé, c'est-à-dire, la Religion,
 la Justice, le Conseil, ou le Tré-
 sor, on doit bien prier pour le
 calme. Mais laissons pour le
 présent ces pronostiques des
 troubles, sur lesquels nous
 ajoûterons encore quelques
 éclaircissemens dans la suite,
 & parlons de la matière qui for-
 me la sédition, de leurs causes,
 de leurs motifs, & enfin des
 remèdes qu'on peut y apporter.

La matière des séditions mé-
 rite d'être considérée ; car le
 moien le plus sûr de prévenir le
 mal (si le tems le permet) c'est

346 *Essais de Politique*,
d'enlever cette matière. Quand
les matières combustibles sont
préparées, il est difficile de pré-
voir de quel côté viendra l'é-
tincelle qui doit y mettre le feu.

Il y a deux matières diffé-
rentes de séditions; une indi-
gence excessive & un grand
mécontentement. Chaque for-
tune ruinée est une voix pour
le trouble. Lucain représente
bien quel étoit l'état de Rome
avant la guerre civile.

*Hinc usura vorax, rapidumque
in tempore fœnus;
Hinc concussa fides, & multis
utile bellum.*

Ce *multis utile bellum* est une
marque certaine qu'un Etat est
disposé au trouble, & à la sédi-
tion; si l'indigence des Grands
se joint à la misère du peuple,
le danger est éminent. Les ré-
bellions qui viennent du ven-

tre, sont les pires de toutes. Le mécontentement du peuple dans le corps politique est semblable à l'humeur bilieuse dans le corps naturel qui s'échauffe & s'enflamme aisément. Mais le Prince ne doit pas mesurer le danger par la justice, ou l'injustice de la cause qui irrite le peuple; ce seroit l'estimer trop raisonnable, lui qui ne connoît pas son propre bien, & qui s'y oppose souvent: il ne doit pas aussi s'arrêter à la grandeur ou à la petitesse de la cause qui produit le mécontentement. Car les mécontentemens les plus dangereux sont ceux où l'on craint plus, qu'on ne ressent; *dolendi modus timendi non idem*: outre que dans les grandes oppressions, ce qui irrite la patience, affoiblit le courage. Mais ce qui augmente la crainte, peut produire un effet tout dif-

348 *Essais de Politique,*
férent. On ne doit point aussi
mépriser les mécontentemens ,
parce qu'ils ont subsisté long-
tems sans éclater. Si toutes les
vapeurs ne produisent pas un
grand orage , & qu'elles paroîs-
sent quelquefois se dissiper , il
est sûr cependant qu'elles ton-
beront en quelque endroit ; &
suivant le proverbe Espagnol ,
à la fin un rien rompra la corde.

Les causes des fédérations sont,
des innovations dans la reli-
gion , les taxes , les change-
mens des Loix & des Coûtu-
mes, le violement des privilèges,
une oppression universelle , l'é-
levation de gens indignes , les
Etrangers , les famines , les
soldats congédiés , les factions
jettées dans le désespoir , &
tout ce qui en offensant unit
en même tems.

A l'égard des remèdes , on
peut donner en général quel-

ques préservatifs dont nous parlerons ; mais le vrai remède doit être proportionné au mal particulier : & c'est plutôt au conseil , qu'au précepte , d'en ordonner la composition.

Le premier remède , ou plutôt la première précaution qu'on doit prendre , c'est d'ôter , s'il est possible , cette cause principale des séditions (dont nous avons parlé) , qui est l'indigence & la pauvreté. Les meilleurs moyens pour cela sont de faciliter , & de bien établir le commerce , d'encourager les manufactures , de ne pas souffrir de fainéantise , de réprimer le luxe par les Loix somptuaires , de faire valoir les terres en les cultivant avec grand soin , d'établir des prix sur les marchandises , de modérer les taxes & les impôts , &c. Il faut avoir aussi la précaution que le

350 *Essais de Politique,*
nombre des habitans , sur-tout
en tems de paix , ne soit pas
trop grand par proportion au
produit du païs qui les doit
nourrir , & ce n'est pas seule-
ment au nombre qu'il faut re-
garder ; car un petit nombre
d'hommes qui dépense beau-
coup & qui gagne peu , épui-
se plus un Etat qu'un plus
grand nombre qui dépensent
beaucoup moins & qui gagnent
davantage.

Multiplier trop la Nobles-
se en comparaison du peu-
ple , appauvrit bien-tôt un
Etat ; de même qu'un clergé
nombreux qui dépense le reve-
nu sans cultiver le fonds. C'est
aussi un défaut lorsqu'il y a
dans un Etat plus de gens qui
s'appliquent aux sciences , qu'il
n'y a de places à leur donner.
Il faut encore se souvenir que
l'augmentation des richesses

d'un Etat vient des Etrangers ,
 parce que ce que l'un gagne ,
 les autres le perdent. Il n'y a
 que trois choses par le moien
 desquelles une Nation tire de
 l'argent d'une autre Nation ; le
 produit du pays , celui des ma-
 nufactures , & les voitures. Si
 ces trois choses vont bien , les
 richesses viennent vîte. Il arri-
 vera souvent que *materiam supe-
 rabit opus* ; c'est-à-dire , que la
 main de l'ouvrier & le trans-
 port vaudront plus que la ma-
 tière, & enrichiront davantage
 un Etat , comme on le voit
 dans les Pays-Bas , qui ont de
 ces sortes de mines , qui sans
 être sous terre , sont les plus
 riches du monde. Sur-tout il
 faut que le Gouvernement
 prenne soin que le trésor ne
 tombe pas entre les mains de
 peu de personnes , sans quoi
 l'Etat peut périr par la faim en

352 *Essais de Politique*,
possédant beaucoup de richesses. L'argent est semblable au fumier qui ne fait aucun bien, s'il n'est dispersé sur la terre. On parvient à ce qui est nécessaire à cet égard, en supprimant ou du moins en bridant le dévorant commerce de l'usure, celui des monopoles, & en ne permettant pas qu'on mette en pâturage un trop grand nombre de terres.

A l'égard des moiens d'appaîser les mécontentemens, ou du moins de diminuer les dangers qui en naissent, chaque Etat, comme nous sçavons, est composé de deux sortes de gens; la Noblesse, & le peuple. Le mécontentement de chacun des deux en particulier, n'est pas fort dangereux; car le mouvement du peuple sans l'instigation de la Noblesse, est lent; & la Noblesse est foible, si le
peuple

peuple ne se trouve pas disposé aux troubles. Le plus grand danger, c'est quand la Noblesse attend seulement pour se déclarer, que le peuple fasse éclater son mécontentement. Les Poètes feignent que les habitants du ciel aiant conjuré contre Jupiter, & résolu de le lier, appellerent Briarée à leur aide par le conseil de Minerve. C'est sans doute une emblème pour faire concevoir aux Rois, combien il est utile pour eux de gagner la bonne volonté du peuple, & que toute leur sûreté en dépend. Il est bon de permettre à la douleur & au mécontentement de s'exhaler un peu, pourvû que ce soit sans insolence & sans audace. Quand on fait rentrer les humeurs, & que la playe saigne en dedans, il en sort des ulcères & des apostumes très-dan-

gereuses. La ressource d'Épiméthée conviendrait fort à Prométhée ; il n'y a point de meilleur remède pour prévenir le désespoir. Quand Épiméthée eut ouvert la boîte de Pandore, & que tous les maux furent sortis, il la ferma à la fin, & garda l'espérance dans le fond. Quand on sçait nourrir adroitement l'espérance dans les hommes, & les mener d'une espérance à l'autre, c'est le meilleur antidote contre le venin du mécontentement. Il n'y a point de plus sûre marque de la prudence d'un Gouvernement, que lorsqu'il sçait retenir les hommes par l'espérance, & quand dans l'impossibilité de les satisfaire, il ménage cependant les choses, de manière que le mal ne paroisse pas si pressant qu'il ne leur reste encore une lueur d'espérance. Non seulement

les particuliers , mais même les factions s'en laissent flatter , ou du moins elles veulent souvent pour leur gloire braver des dangers qu'elles ne croient pas bien certains.

Une excellente précaution & très-connue contre le danger du mécontentement , c'est d'éviter avec soin qu'un peuple révolté n'ait point de chef convenable ; j'appelle un chef convenable , celui qui a de la naissance & de la réputation , qui est agréable aux mécontents , & qui est regardé lui-même comme mécontent. Un tel homme doit être gagné sûrement & solidement par le Gouvernement , ou du moins il doit faire en sorte que quelqu'autre de même parti , s'oppose à lui , partage sa réputation , & l'affection du peuple. Ce n'est point encore un remède à mé-

priser, que de semer des divisions, ou du moins faire naître des défiances parmi les ennemis du Gouvernement, qui est en grand danger, si les bien-intentionnés sont en discorde, & qu'il y ait beaucoup d'union entre les mécontents.

J'ai remarqué que des bons mots & des réparties vives de la part des Princes, ont été souvent des étincelles de sédition. César se fit grand tort par ce mot qu'il laissa échapper inconfidément : *Sylla ne civit litteras, dictare non potuit.* Quand il fut le maître à Rome, on n'espéra plus qu'il se démît de la Dictature. Galba se perdit pour avoir dit, *legi à se militem, non emi* ; car par-là les soldats n'espérèrent plus de faire paier leurs suffrages. Probus de même pour avoir dit : *Si vixero, non epus erit amplius Romano Im-*

perio militibus ; ce qui mit les soldats au désespoir. Il y a encore de pareils exemples. Les Princes doivent bien prendre garde à ce qu'ils disent dans ces tems délicats & difficiles , surtout à l'égard de ces mots qui échappent par vivacité , & qui partent ordinairement du cœur. Les longs discours ne font pas tant d'impression , & sont moins remarqués. Finalement les Princes doivent toujours avoir auprès d'eux quelques personnes d'un courage distingué & d'une grande expérience à la guerre , pour réprimer les séditions dans leurs commencemens ; sans quoi il y a ordinairement dans les Cours beaucoup de confusion & d'épouvante qui mettent l'Etat en danger. Tacite dit : *Atque is animorum habitus fuit , ut pessimum facinus auderent pauci ,*

358 *Essais de Politique,*
plures vellent , omnes paterentur.
Mais on doit être assuré de la
fidélité & de la probité des
Généraux. Ils ne doivent être
ni fâcheux ni trop populaires ;
& il est nécessaire aussi qu'ils
vivent en bonne intelligence
avec les autres Grands , autre-
ment le remède seroit pire que
le mal.





D E S
F A C T I O N S,
E T D E S
P A R T I S..

PLusieurs politiques sont d'un sentiment que je ne sçaurois approuver. Ils pensent qu'un Prince dans le Gouvernement de son Etat, ou un Grand dans la conduite de ses actions, doit ménager par préférence la faction ou le parti le plus puissant. Il me semble au contraire qu'une prudence plus raffinée demande qu'on s'attache à disposer des choses qui sont générales, & sur lesquelles les différens partis s'accordent, ou à traiter avec les factieux, & les

gagner chacun en particulier ; je ne dis point cependant qu'il ne soit pas avantageux en général de s'attirer la considération des factions & des partis.

Lorsque les personnes sans fortune veulent s'élever, elles doivent s'attacher à un parti ; mais les Grands & ceux qui ont déjà du pouvoir, feront plus sagement de se tenir neutres. Ceux qui ne cherchent que leurs avantages particuliers, se font, pour ainsi dire, un chemin à travers les factions, en s'attachant à l'une avec la précaution de ne se point rendre odieux à l'autre.

La faction la plus foible s'unite ordinairement d'une manière plus ferme & plus constante ; & on peut remarquer qu'un petit nombre résolu & opiniâtre, l'emporte assez souvent sur un grand nombre plus modéré.

Quand

Quand une des factions est éteinte , l'autre se divise en deux factions nouvelles , comme celle de Luculle , & des principaux du Sénat , qui se soutint quelque tems avec assez de vigueur , contre celle de Pompée & de César. Mais lorsque l'autorité du Sénat & des Grands fut tombée , la faction de César & de Pompée se divisa. Il en fut de même de la faction d'Antoine & d'Auguste , contre Brutus & Cassius ; Auguste & Antoine rompirent ensemble aussi-tôt que la faction contraire fut abattue. Ce sont des exemples de factions qui ont fait une guerre ouverte ; mais il en est de même de toutes les factions.

Celui qui est le second dans un parti , devient quelquefois le premier , quand le parti se divise. Quelquefois aussi il perd entièrement son crédit. Car , si

362 *Essais de Politique*,
sa force vient de l'opposition ,
comme il arrive souvent, & que
cette opposition manque , il
n'est plus d'aucune utilité.

On voit des gens qui changent de parti , quand ils sont une fois en place , croiant peut-être être assurés du premier , & qu'il est à propos de faire de nouveaux amis. Il arrive aussi assez souvent qu'un traître avance ses affaires , parce que si l'équilibre entre les deux se trouve égal pendant un tems , celui qui passe de l'un à l'autre fait pancher la balance , & donne un avantage considérable , dont on lui a toute l'obligation.

Une conduite modeste & mesurée entre deux factions ennemies , n'est pas toujours un effet de modération ; souvent c'est un dessein artificieux de tirer avantage des deux partis

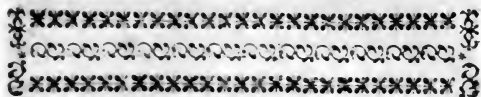
pour son intérêt particulier. Lorsqu'en Italie le public nomme le Pape siégeant *Padre comune*, c'est une marque, qu'on le soupçonne d'être occupé, préférablement à tout, de la grandeur de sa famille.

Les Rois doivent bien se garder de se joindre à aucune des factions de leurs sujets; elles sont toujours pernicieuses aux Monarchies; elles introduisent des obligations plus fortes que l'obéissance due à la souveraineté, & rendent le Souverain *tanquam unum ex nobis*, comme on a vû du tems de la ligue de France. C'est une marque de foiblesse dans le Prince, lorsque les factions deviennent trop puissantes, & qu'elles font trop d'éclat, & rien n'est plus préjudiciable à ses affaires & à son autorité.

Le mouvement des factions

& des partis dans un Etat Monarchique , doivent dépendre du Prince ; il doit en être le premier mobile , c'est-à-dire , que leur mouvement doit ressembler à celui des globes inférieurs (ainsi que s'expriment les Astronomes) qui ont leur mouvement propre ; mais qui obéissent , & qui sont déterminés par le premier mobile.





DES COLONIES.

LES Colonies sont les plus héroïques ouvrages de l'Antiquité. Le monde dans sa jeunesse faisoit plus d'enfans qu'il n'en fait à présent qu'il est vieux ; car je crois qu'on peut appeller les nouvelles Colonies les enfans des plus anciennes Nations. Il faut prendre garde quand on envoie des Colonies, de ne pas dépeupler un pays pour en peupler un autre ; ce seroit une extirpation , plutôt qu'une transplantation.

Il en est d'une Colonie comme d'un bois qu'on plante ; on ne doit pas espérer d'en tirer aucun fruit avant vingt ans , & on ne peut en attendre de

grands profits, qu'après un très-long terme. L'avidité du gain précoce a ruiné la plûpart des Colonies dès leur commencement ; cependant on ne doit pas négliger un profit qui vient vite , lorsque le fonds qui le produit, c'est-à-dire, la Colonie, n'en souffre pas.

C'est une chose honteuse & très-mal entendue , de former les Colonies de la lie du peuple, comme des malfaiteurs , des bannis, & des condamnés ; c'est la corrompre & la perdre d'avance : ces gens-là vivent toujours mal , sont paresseux , ne s'emploient à rien d'utile, commettent des crimes, consomment les provisions , s'ennuient d'abord , & ne manquent pas d'envoyer de fausses relations dans leur pays , au préjudice de la Colonie. Les gens qu'on doit choisir par préférence , sont ,

des Jardiniers , des Laboureurs ,
des Forgerons , des Charpen-
tiers , des Chasseurs , des Pê-
cheurs , quelques Apoticaire
& Chirurgiens , des Cuisiniers ,
des Boulangers , des Brasseurs ,
&c.

Commencez par observer
quelles denrées le pays produit
naturellement , & sans cultu-
re ; ſçavoir ou des chataignes ,
ou des pommes , ou des noix ,
ou des olives , ou des dattes ,
ou des pommes de Pin , ou des
prunes , ou des cerifes , ou du
miel ſauvage , &c. & faites d'a-
bord uſage de toutes ces choſes.
Examinez enfuite ce qu'il peut
produire de ce qui ſe recueille
le plus vîte , comme des panets ,
des oignons , des navets & des
raves ; du blé de turquie ou
mays , des artichaux , &c. Le
froment , l'orge , & l'avoine de-
mandent trop de travail dans

les commencemens ; mais on peut semer des fèves & des poids qui viennent sans beaucoup de culture , & qui dans le besoin , peuvent tenir lieu de pain & de viande ; le ris a aussi la même qualité & produit beaucoup : sur-tout on doit s'être muni d'une grande provision de biscuit , & de toutes sortes de farine pour nourrir la Colonie , jusqu'à ce qu'elle puisse recueillir du blé dans le pays.

A l'égard des bêtes & des oiseaux , prenez ceux qui sont le moins sujets aux maladies & qui multiplient davantage , comme des cochons , des chèvres , des poules , des oyes , des dindons , des pigeons , des lapins , &c. Les provisions doivent être distribuées par ration , & comme dans une ville assiégée.

Il faut que le terrein qu'on emploie au jardinage & au labour soit un bien commun , & qu'on fasse des magasins de ce qu'il produira. On peut cependant en excepter quelques petits morceaux , & en laisser la jouissance à des particuliers pour exercer leur industrie. Examinez aussi les denrées que le pays produit naturellement , pour en faire des transports au profit de la Colonie ; comme l'on a fait à l'égard du tabac à la Virginie. Mais prenez garde , comme je vous l'ai déjà dit , de ne pas faire ces entreprises au détriment de la Colonie.

On ne trouve ordinairement que trop de bois ; mais c'est une bonne marchandise , s'il y a des mines de fer , & de l'eau pour les moulins ; & lorsqu'il y a des pins & des sapins , on en tire du godron & de la poix : les

drogues & les bois de senteur rendent beaucoup. Il en est de même du sel, de la soye, & de la soude. Il y a encore plusieurs autres choses; mais ne songez pas trop aux mines, sur-tout dans le commencement: elles coûtent trop, elles sont trompeuses; on est flatté de l'espérance d'un grand profit, & on néglige les autres affaires.

A l'égard du Gouvernement, il est bon qu'il soit entre les mains d'un seul, mais avec un Conseil. Il faut aussi qu'il y ait des Loix militaires avec quelques restrictions; sur-tout on doit tirer cet avantage, en vivant dans le désert, d'avoir sans cesse devant les yeux le culte du Seigneur.

Ne laissez pas le Gouvernement entre les mains d'un trop grand nombre de gens intéressés dans la Colonie, & qu'elle

soit plutôt gouvernée par des Gentilshommes , que par des Marchands ; car ceux-ci n'ont d'attention qu'aux gains présents. Qu'il y ait exemption de toutes taxes , jusqu'à ce que la Colonie soit bien accrûe ; & que non seulement elle soit exemte de taxes , mais qu'il lui soit aussi permis (s'il n'y a quelque raison contraire très-forte) de transporter ses denrées où bon lui semblera.

Ne surchargez pas la Colonie de trop d'hommes en les envoyant par grosses troupes ; mais apportez-y des hommes suivant qu'elle diminue , ou qu'elle se soutient , & des provisions au prorata. Plusieurs Colonies se sont perdues pour avoir fait leur établissement trop près de la mer ou des rivières. Il est bon dans le commencement de ne pas trop s'en éloigner , pour

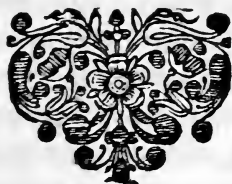
épargner les transports & d'autres inconveniens ; mais il vaut mieux ensuite bâtir plus en dedans du pays dans une situation saine , que de se placer dans des lieux marécageux , & de mauvais air. Il est aussi très-important que la Colonie ait une bonne provision de sel pour saler les viandes.

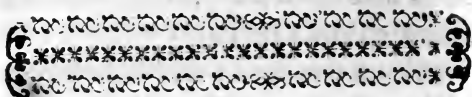
Si vous faites votre Colonie dans un pays de Sauvages , il ne suffit pas de les amuser avec des bagatelles ; il faut en user avec eux honnêtement & équitablement , sans négliger cependant de pourvoir à votre sûreté : ne gagnez point leur amitié en leur aidant à attaquer leurs ennemis ; mais vous pouvez les protéger & les défendre.

Aiez soin d'envoyer souvent quelques-uns des Sauvages dans le pays d'où est venue la Colonie , afin de leur faire voir des

hommes policés , qui vivent dans une condition plus heureuse que la leur , & pour qu'ils puissent en loïer à leur retour la manière de vivre.

Quand une fois la Colonie est en force , il est à propos d'y envoyer des femmes pour peupler , afin de ne pas toujours dépendre de dehors. Il n'y a rien de plus horrible , que d'abandonner une Colonie déjà plantée ; outre la honte , c'est la perte infaillible de plusieurs malheureux.





DE L'EXPEDITION DANS LES AFFAIRES.

UNE diligence affectée est pernicieuse dans les affaires ; on peut la comparer à ce que les Médecins appellent *fausse digestion*, qui remplit l'estomac de crudités & d'humeurs propres à causer des maladies. Ne comptez donc pas par le tems que vous employez , mais par le progrès de l'affaire ; car comme la vitesse de la course ne dépend point de faire de grands pas , ni de lever beaucoup les jambes , mais de courir également & sans relâche : de même l'expédition dans les affaires ne vient point d'embrasser trop de matières , mais

de s'appliquer à bien suivre celle que l'on a prise.

Il y a des gens qui se piquent d'être des grands travailleurs & fort expéditifs, & qui ne cherchent qu'à avancer. Mais c'est une chose d'épargner du tems en abrégeant la matière, & une autre en la tronquant. Quand les affaires qui demandent plusieurs séances sont ménagées de cette manière, on est ordinairement obligé d'y revenir à plusieurs fois. J'ai connu un homme d'esprit qui ne manquoit guères de dire, quand il voioit qu'on se pressoit trop pour finir, *attendez un peu, vous achèverez plus vite.* D'un autre côté la vraie expédition est certainement une chose très-précieuse: le tems est le prix des affaires, comme l'argent est le prix des marchandises. Les affaires deviennent cheres, quand l'ex-

pédition n'est pas prompte. Les Lacédémoniens & les Espagnols sont remarquables par leur lenteur: *Me venga la muerte de Espanna*, alors elle arrivera tard.

Prêtez bien l'oreille à ceux qui vous donnent les premiers avertissemens d'une affaire ; aidez-les à s'expliquer sans interrompre le fil de leur discours. Celui qu'on empêche de suivre l'ordre qu'il s'étoit proposé, ne va plus que par sauts & par bonds ; & pour se donner le tems de rappeler ses idées, il devient plus long qu'il ne l'eût été, s'il avoit suivi sa route : quelquefois celui qui veut redresser est plus ennuyeux que celui qui s'égare. Les répétitions font perdre du tems ; mais on en gagne par la répétition de l'état de la question qui épargne dans une affaire beaucoup d'autres discours inutiles. Les
discours

discours prolixes sont aussi contraires à l'expédition, qu'une robe longue à la course.

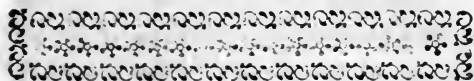
Les discours préliminaires, les digressions, les excuses, les complimens, & ce qui ne regarde enfin que la personne qui parle, fait perdre beaucoup de tems ; & quoique tout cela paroisse un effet de modestie, la vanité y a toute la part. Prenez garde cependant de ne pas trop vous enfoncer d'abord dans l'essentiel de l'affaire, surtout si vous remarquez qu'elle ne soit pas goûtée par les autres. Car pour un esprit préoccupé, il est besoin de préface, comme de fomentation, pour que l'onguent pénètre ; surtout l'ordre, la distribution, & la juste division des parties de l'affaire, est la vie de l'expédition, pourvû que la distribution ne soit pas trop subdivisée.

Celui qui ne divise pas, n'entrera jamais au fond de l'affaire; & celui qui la divise trop, n'en sortira jamais bien. Rien n'épargne plus le tems que de le sçavoir bien prendre; une proposition faite à contre-tems s'en va en fumée.

Il y a trois parties dans les affaires; la préparation, l'examen, & la perfection. L'examen seul doit être l'ouvrage de plusieurs jours, & les deux autres d'un petit nombre.

Mettre par écrit quelques points principaux de l'affaire, contribue ordinairement à l'expédition; car, quand on rejetteroit votre écrit, cette espèce de négative vaut cependant mieux pour en tirer conseil, comme les cendres sont plus génératives que la poussière.





D U D E L A I
D A N S L E S A F F A I R E S .

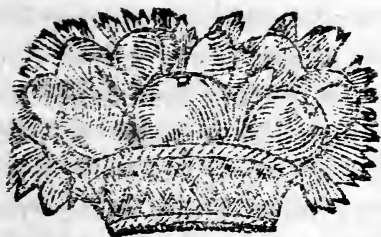
LA fortune est souvent comme le marché où l'on achete à plus bas prix en attendant un peu ; quelquefois aussi elle est comme les livres de la Sybille : d'abord on peut avoir le tout au même prix qu'elle demande : dans la suite pour une partie ; car l'occasion , suivant ce qu'on en dit communément , est chauve par derrière , ou semblable à une bouteille qui échappe des mains , si on ne la saisit par le col.

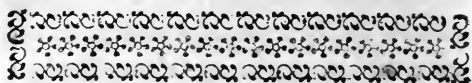
Le sublime de la prudence consiste à connoître l'instant où l'on doit commencer.

Les dangers en sont plus

380 *Essais de Politique*,
grands, lorsqu'ils paroissent petits. Ils trompent plus souvent qu'ils ne forcent. Il vaut quelquefois mieux aller à leur rencontre que d'être trop long-tems sur ses gardes. Celui qui veille trop, court risque de s'assoupir ; mais celui qui par des précautions prématurées attire, pour ainsi dire, le danger, commet une faute dans l'autre extrémité. Il lui peut arriver, comme à ceux qui se laissant abuser par la lueur de la lune qui donnoit au dos de leurs ennemis & jettoit leur ombre en avant, les faisoit paroître plus près, & qui tirèrent leur coup trop-tôt. Il faut bien examiner, comme je l'ai déjà dit, si l'affaire est dans sa maturité. Il est bon dans celles qui sont d'une grande importance qu'Argus soit chargé du commencement, & Briarée de la fin. Premièrement

examiner , veiller , & ensuite agir promptement. Le casque de Pluton qui rend la politique invincible , n'est autre chose que le secret dans les desseins , & la diligence dans l'exécution ; car dans l'exécution , le secret n'est pas comparable à la diligence : quelquefois même la promptitude emporte le secret avec soi , de même que la bale de mousquet se dérobe aux yeux par sa vîtesse.





D E L A
N E G O C I A T I O N .

IL vaut mieux généralement négocier de bouche, que par lettres ; & plutôt par personnes tierces, que par soi-même. Les lettres sont bonnes, lorsqu'on veut s'attirer une réponse par écrit, ou quand il peut être utile de garder par devers soi les copies de celles qu'on a écrites pour les représenter en tems & lieu ; ou enfin lorsqu'on peut craindre d'être interrompu dans son discours. Au contraire, quand la présence de celui qui négocie imprime du respect, & qu'il traite avec son inférieur, il vaut mieux qu'il parle & qu'il négocie lui-même.

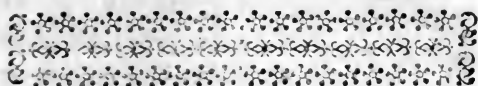
Il est bon aussi que celui qui a envie qu'on lise dans ses yeux ce qu'il ne veut pas dire, négocie par lui-même; ou enfin lorsqu'il veut se réserver la liberté de dire & d'interpréter ce qu'il a dit.

Quand on négocie par un tiers, il vaut mieux choisir quelqu'un d'un esprit simple, qui exécutera vraisemblablement les ordres qu'il aura reçus, & qui rendra fidèlement la conversation, que de se servir de personnes adroites à s'attirer l'honneur, ou le profit par les affaires des autres; & qui dans leurs réponses, ajouteront pour se faire valoir, ce qu'ils jugeront qui pourra plaire davantage. Prenez aussi par préférence ceux qui souhaitent l'affaire pour laquelle ils sont employés; cela aiguise l'industrie. Cherchez encore avec soin ceux de

384 *Essais de Politique*,
qu'il caractere convient le plus
pour l'affaire dont vous les vou-
lez charger, comme un auda-
cieux pour faire des plaintes &
des reproches, un homme doux
pour persuader, un homme fin
pour decouvrir & observer, un
homme fantasque, entier, &
point trop poli pour une affaire
qui a quelque chose de derai-
sonnable & d'injuste. Employez
par preference ceux qui ont de-
ja reussi dans vos affaires; ils
auront plus de confiance, &
feront tout leur possible pour
soutenir l'opinion deja etablie
de leur capacite. Il vaut mieux
sonder de loin celui a qui vous
avez a faire, que d'entrer en
matiere tout d'un coup, a
moins que vous n'ayez dessein
de le surprendre par quelque
question courte & imprueve. Il
vaut mieux aussi negocier avec
ceux qui desirent & qui cher-
chent

chent quelque chose , qu'avec ceux qui sont contents de leur fortune. Dans un traité où les demandes sont réciproques, celui qui obtient le premier ce qu'il a souhaité , a quinze sur la partie. Mais il ne peut raisonnablement exiger cette grace , si la nature de l'affaire ne le demande elle-même , ou s'il n'a pas l'adresse de faire voir à celui avec lequel il traite, qu'il pourroit à son tour avoir besoin de lui dans d'autres occasions ; ou enfin s'il n'est regardé comme un homme d'une bonne foi, & d'une intégrité parfaite. Le but de toutes les négociations est , de découvrir ou d'obtenir quelque chose. Les hommes se découvrent ou par confiance, ou par colère, ou par surprise, ou par nécessité ; c'est-à-dire , lorsqu'on met quelqu'un dans l'impossibilité de

trouver des faux-fuians, ni d'aller à ses fins sans se laisser voir à découvert. Pour gagner un homme, il faut connoître son naturel & ses manières; pour le persuader, il faut sçavoir la fin où il bute; & pour lui faire peur, il faut connoître ses foiblesses, & ses désavantages: ou enfin il faut gagner les personnes qui ont le plus de pouvoir sur l'esprit de celui à qui vous avez à faire, afin de le gouverner par cette voie. Lorsqu'on négocie avec des gens artificieux, il est important de considérer leurs desseins, pour interpréter leurs paroles. Il est bon aussi de ne leur dire que peu de chose, & ce à quoi ils s'attendent le moins. Mais on ne doit pas penser dans les négociations difficiles; qu'il soit possible de semer & de recueillir aussi-tôt. Car il faut préparer les affaires, & qu'elles mûrissent par degrés.



DE L'AUDACE.

C E C I est une proposition scolastique & de petite conséquence ; mais si on l'examine d'un certain côté , elle peut mériter la considération d'un homme sage. On demandoit à Demosthène, quelle étoit la partie principale d'un Orateur ? Il répondit : *L'action*. Quelle est la seconde ? *L'action*. Quelle est la troisième ? *L'action*. Personne n'a mieux connu que lui le pouvoir de cette faculté ; cependant il n'avoit pas naturellement ce qu'il trouvoit si nécessaire dans un Orateur. Il est étonnant qu'une partie superficielle , & qui sembleroit plutôt la vertu d'un comédien ,

388 *Essais de Politique* ,
soit cependant placée au-dessus
de l'invention , de l'éloquence ,
& des autres qualités qui pa-
roissent bien plus nobles , &
que la seule action soit comme
le tout dans un Orateur. Cela
vient de ce qu'il y a dans les
hommes beaucoup plus de folie
que de sagesse ; & par consé-
quent les facultés qui touchent
leur folie , sont bien plus pro-
pres à faire impression sur eux.
Il en est de l'audace dans les af-
faires , comme de l'action dans
le discours. Quelle est la pre-
mière chose nécessaire dans les
affaires ? L'audace. La seconde ?
L'audace , & de même la troi-
sième. L'audace vient cepen-
dant de l'ignorance & du petit
génie , mais elle entraîne ceux
qui ont peu de jugement ou
peu de courage , qui sont tou-
jours le plus grand nombre ; &
même fort souvent elle gagne

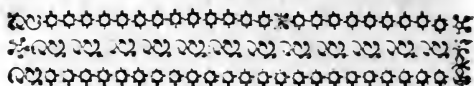
les plus sages , sur-tout dans le tems où ils sont encore en doute. C'est pour cela que dans les Etats populaires nous lui voions quelquefois faire des miracles. Mais elle a ordinairement moins de crédit sur un Sénat ou sur un Prince.

Un audacieux brille toujours plus dans le commencement des affaires , que dans la suite ; car il lui arrive souvent de ne pas tenir sa promesse. Comme il y a des Charlatans pour le corps naturel , il y en a de même pour le corps politique ; des gens entreprenans qui par hazard ont réussi deux ou trois fois , mais qui manquant de fonds , demeurent en chemin à la fin. Vous verrez souvent un audacieux faire le miracle de Mahomet. Il avoit promis & persuadé au peuple qu'il alloit obliger une montagne de venir

à lui ; il devoit prier sur cette montagne pour ceux qui garderoient fidèlement sa loi. Le peuple assemblé, Mahomet appelle la montagne ; mais voyant qu'elle restoit au même lieu, sans se montrer embarrassé en aucune façon : *Puisque la montagne*, dit il, *ne veut pas venir à Mahomet, Mahomet ira à la montagne.* Les gens de cette espèce, lorsqu'ils manquent vainement à ce qu'ils ont promis, s'ils possèdent l'audace dans toute son étendue, ne se troublent point du mauvais succès de leur aventure, & vont toujours leur train ordinaire. Les hommes de jugement se moquent des audacieux, qui ont même à l'égard de tout le monde quelque chose de ridicule ; car l'absurdité est un juste sujet de moquerie, l'audace sans doute n'en est point

exemte. Sur-tout rien n'est plus propre à faire rire qu'un audacieux déconcerté. L'effet ordinaire de l'embarras, est d'agiter les esprits, mais pour un audacieux, il reste immobile, interdit, comme un joueur d'échets, qu'on a fait échec & mat au milieu de ses pièces. Mais ceci convient davantage à la satire, qu'à des réflexions sérieuses. Il faut considérer que l'audace est aveugle; qu'elle ne voit point les dangers, ni les inconviniens. C'est pour cela qu'un audacieux peut être bon en second; mais jamais pour les premières places. Il est bon de voir les dangers pendant qu'on délibère, & de ne les point voir dans l'exécution, à moins qu'ils ne soient très-éminens.





D E S ,

NOUVEAUTES.

LES nouveautés que le tems fait éclore , ressemblent aux animaux qui ne sont pas encore bien formés à leur naissance. Cependant comme les premiers qui introduisent des honneurs dans leurs familles sont presque toujours plus illustres que leurs successeurs , de même aussi tous les bons commencemens ne se soutiennent pas dans la suite. Car, dans la nature humaine , le mal devient plus considérable par la continuation ; mais le bien , comme une chose surnaturelle , est plus puissant dans son commencement.

Toute médecine est une nouveauté. Celui qui ne veut pas de nouveaux remèdes , doit s'attendre à de nouveaux maux. Le tems est le grand innovateur ; mais si le tems par sa course empire toutes choses , & que la prudence & l'industrie n'apportent pas des remèdes , quelle fin le mal aura-t'il ?

Ce qui est établi par coûtume , sans être trop bon , peut cependant convenir ; parce que le tems & les choses qui ont marché long-tems ensemble , ont contracté , pour ainsi dire , une alliance : au lieu que les nouveautés , quoique bonnes & utiles , ne quadrent pas si bien , & sont incommodes par la non-conformité. Elles ressemblent aux Etrangers qui sont plus admirés & moins aimés. Tout ceci feroit sans replique , si le tems s'arrêtoit ; mais il marche tou-

jours. Son instabilité fait qu'une coutume fixe est aussi propre à troubler, qu'une nouveauté ; & souvent le siècle présent trouve ridicule & méprise les usages du siècle passé.

Il seroit prudent de suivre l'exemple du tems. Il introduit des choses nouvelles ; mais peu à peu & presque insensiblement. Sans cela tout ce qui est nouveau surprend & bouleverse. Celui qui gagne au changement, remercie la fortune & le tems ; mais celui qui y perd, s'en prend à l'Auteur de la nouveauté. Il est bon de ne pas faire de nouvelles expériences pour raccommoder un Etat sans une extrême nécessité & un avantage visible. Il faut aussi prendre garde que ce soit le désir de réformer qui attire le changement, & non pas le désir du changement qui attire la réforme.

Toute nouveauté, si elle n'est pas rejetée, doit du moins être suspecte. L'Ecriture-sainte dit : *Stemus super vias antiquas, atque circumspiciamus quæ sit via bona & recta, & ambulemus in eâ.*

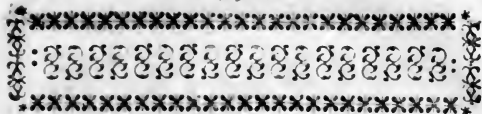
FIN.



A P P R O B A T I O N.

J AI lu par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé : *Essais du Chevalier Bacon*, & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'Impression. A Paris ce quatorze Août mil sept cent trente-quatre, ,

DU RESNEL.



CATALOGUE DES LIVRES

Imprimez , & qui se vendent

A P A R I S ,

Chez E M E R Y , Libraire &
Imprimeur, Quay des Grands
Augustins, à S. Benoît.

*Oeuvres de Monsieur l'Abbé FLEURY,
Confesseur du Roy.*

HISTOIRE Ecclésiastique, 34.
volumes *in-quarto* , 204. liv.
Tous les Volumes se vendent séparément,
6. liv.

La même Histoire Ecclésiastique, 34.
volumes *in-douze* , 102. l.

La même Histoire Ecclésiastique ,
34. vol. *in-quarto* , en grand papier.

L I

Discours sur l'Histoire Ecclésiastique,
2. vol. *in-douze*, 4. l. 10. f.

Les mêmes Discours en un volume
in-12. de petit caractère, 2. l. 10. f.

Catéchisme Historique, contenant en
abregé l'Histoire Sainte & la Doc-
trine Chrétienne, nouvelle Edition,
avec trente figures en taille-douce,
2. volumes *in-douze*, 4. l. 10. f.

Le même Catéchisme Historique, en
un volume *in-douze*, de petit ca-
ractère, sans figures, 2. l.

Le même, abregé, *in seize*, 8. f.

Le même, en Latin, *in seize*, 10. f.

Catéchisme des Fêtes & autres solem-
nitez de l'Eglise, nouvelle Edi-
tion, corrigée & beaucoup aug-
mentée, *in seize*, 8. f.

Le même Catéchisme des Fêtes relié
avec le Catéchisme Historique, en
un volume, *in seize*, 1. l. 5. f.

Les Mœurs des Israélites, *in-douze*,
2. l.

Les Mœurs des Chrétiens, *in-douze*,
2. l. 5. f.

Les mêmes Mœurs des Israélites & des
Chrétiens, en un volume *in-douze*
de petit caractère, 2. l. 10. f.

Institution au Droit Ecclésiastique,

nouvelle Edition, 2. vol. *in-douze*,

4. l.

Traité du choix, & de la méthode des
Etudes, *in-douze*, 2. l. 5. f.

Oeuvres du R. P. Dom AUGUSTIN
CALMET, Religieux Bénédictin,
Abbé de Senones.

COMMENTAIRE LITTERAL
sur tous les Livres de l'An-
cien & du nouveau Testament,
vingt-six vol. *in-quarto*, 250. liv.

*Son Commentaire Litteral sur tous les
Livres de l'Ancien Testament,
contient,*

La Genèse, un volume, 9. l. 10. f.

L'Exode & le Lévitique, un volume,
9. l. 10. f.

Les Nombres, & le Deuteronomie,
un volume, 9. l. 10. f.

Josué, les Juges, & Ruth, un vol.
9. l. 10. f.

Les quatre Livres des Rois, 2. vol.
19. l.

Les Paralipomènes, un vol. 9. l. 10. f.

Esdra, Tobie, Judith, & Esther,

Lij

un volume ,	9. l. 10. f.
Le Livre de Job , un vol.	9. l. 10. f.
Les Pseaumes , 2. vol.	19. l.
Les Proverbes , l'Ecclésiaste , le Can- tique des Cantiques , & la Sagesse de Salomon , un vol.	9. l. 10. f.
L'Ecclésiastique , un vol.	9. l. 10. f.
Le Prophète Isaïe , un vol.	9. l. 10. f.
————— Jérémie & Baruch , un vol.	9. l. 10. f.
————— Ezéchiel & Daniel , un vol.	9. l. 10. f.
Les douze petits Prophètes , un vol.	9. l. 10. f.
Les quatre Livres des Machabées , un volume ,	9. l. 10. f.

*Son Commentaire sur tous les Livres du
Nouveau Testament , contient ,*

L'Evangile de S. Mathieu , un vol.	9. l. 10. f.
————— de Saint Marc & de Saint Luc , un vol.	9. l. 10. f.
————— de Saint Jean , un vol.	9. l. 10. f.
Les Actes des Apôtres , un volume ,	9. l. 10. f.
Les Epîtres de S. Paul , 2. vol.	19. l.

Les Epîtres Canoniques, l'Apocalypse,
 & les nouvelles Dissertations, avec
 les varietez de Leçons des Evan-
 giles, 2. vol. 19. l.

*Tous les Volumes in-quarto, se vendent
 séparément, 9. livres 10. s.*

Le même Commentaire sur tous les
 Livres de l'Ancien & du Nouveau
 Testament, en 9. vol. *in-fol.* 250. l.

Le même en grand papier, 400. liv.

Dictionnaire Historique, Critique,
 Chronologique, Géographique, &
 Litteral de la Bible, enrichi de plus
 de trois cent Figures en taille-dou-
 ce, qui représentent les Antiquitez
 des Hébreux & des Juifs, leurs
 Temples, leurs cérémonies, leurs
 habillemens, quelques vûës des
 principales Villes de la Terre-Sain-
 te, les ordres de Batailles, les ma-
 chines de guerre, & les plus fa-
 meux Sièges dont il est fait men-
 tion dans l'Ecriture-Sainte, nou-
 velle Edition, revûë, corrigée,
 augmentée, & dans laquelle on a
 refondu le Supplément, 4. volumes
in-folio, 200. l.

*Le même Dictionnaire en grand papier,
 300. l.*

Histoire de la Bible & des Juifs,
 suivant l'ordre des tems, pour servir
 d'introduction à l'Histoire Ec-
 clésiastique de M. l'Abbé Fleury,
 2. vol. *in-quarto*, enrichis de vi-
 gnettes en taille-douce à chaque
 Livre, de Plans & de Cartes Géo-
 graphiques de la Terre-Sainte, 30. l.

La même en grand papier, 50. l.

La même Histoire en 7. vol. in-douze, 21. l.

Dissertations qui peuvent servir de
 Prolegomènes de l'Ecriture-Sainte.
 avec figures, 3. vol. *in-quarto*, 33. l.

Les mêmes en grand papier, 55. l.

Commentaire Litteral, Historique &
 Moral, sur la Regle de S. Benoît,
 2. vol. *in-quarto*, 18. l.

Histoire de la Vie & des Miracles de
 JESUS-CHRIST, par le même
 Auteur, enrichie de 24. figures en
 taille-douce, & d'une Carte Géo-
 graphique de la Terre-Sainte, se-
 conde Edition, revûë, corrigée &
 augmentée, *in-douze*, 3. l.

Commentaire Litteral abrégé sur les
 Livres de la Genèse, de l'Exode,
 du Levitique, des Nombres & du
 Deuteronome, avec la Version

- Françoise , par le R. Pere Dom
Guillemin , Religieux Bénédictin,
3. vol. *in-octavo* , 12. l.
- Explication des Textes difficiles de
l'Ecriture-Sainte , que tous les
Commentateurs jusqu'à présent
n'ont ni entendus , ni bien expli-
quez , par le R. Pere Dom Jacques
Martin , Religieux Bénédictin ;
Ouvrage enrichi d'antiques gravées
en taille douce, 2.vol. *in-4.* 15. l.
- Histoire Chronologique de la grande
Chancellerie de France; ci-devant
composée par le Sieur Tessereau ,
revûë de nouveau, & considérable-
ment augmentée par Messieurs les
Procureurs-Syndics de la Compa-
gnie des Secretaires du Roi , 2. vol.
in-fol. 50. l.
- Recueil des Arrests les plus remar-
quables, donnez en la Cour de
Parlement de Paris, mis au jour par
M. Claude Henrys; augmenté de
plusieurs Questions trouvées dans
les Manuscrits dudit Sieur Henrys;
de plusieurs Observations & Ques-
tions nouvelles. , par M. Bretonnier,
nouvelle Edition, revûë & corrigée,
& beaucoup augmentée , par M.

Terrasson, Avocat en Parlement;

3. volumes *in-folio*, sous Presse.

Recueil par ordre alphanbetique des principales Questions de Droit, qui se jugent diversement dans les différens Tribunaux du Royaume, avec des Reflexions pour concilier la diversité de la Jurisprudence, & la rendre uniforme dans tous les Tribunaux, par M. Bretonnier, *in-12.* nouvelle Edition, 2. l. 10. s.

Institution au Droit François, par M. Argou, nouvelle Edition, corrigée & augmentée d'une Table des Matieres, 2. vol. *in douze*, 5. l.

De l'Education des Filles, par feu M. de Fenelon Archevêque de Cambray, nouvelle Edition, considérablement augmentée, *in-12.* 2. l.

Le Parfait Maréchal, qui enseigne à connoître la bonté, & les défauts des Chevaux, leurs maladies, & les remedes pour les guérir, &c. par M. de Soleyssel, *in quarto*, 8. l.

Apologie de la Morale des Peres de l'Eglise, contre les injustes accusations de Barbeyrac, par le R. P. Dom Remy Ceillier, Religieux Bénédictin, *in-quarto*, 7. l.

Paraphrase sur les Epîtres de S. Paul,
par le R. P. Dom Riclot, Religieux
Bénédictin, 3. volumes *in-douze*,
7. l. 10. f.

Les Vies des Hommes Illustres de Plutarque, avec les Portraits gravez en
taille-douce, traduites en François,
avec des Remarques Historiques &
Critiques par feu M. Dacier; nou-
velle Edition revue, corrigée &
augmentée de plusieurs Notes, &
d'un Tome Neuvième, qui com-
prend, outre la Vie d'Annibal com-
posée par le même M. Dacier, &
trouvée après sa mort, plusieurs au-
tres vies d'Hommes Illustres omi-
ses par Plutarque, qui ont été tra-
duites de l'Anglois de Thomas
Rowe, par M. l'Abbé Belenger,
avec des Portraits gravez par M.
Audran, 9. vol. *in-quarto*, 80. l.

Le même en grand papier, 110. l.

Le Tome Neuvième se vend séparément,
en petit papier, 10. l.

Et en grand papier, 18. l.

Les mêmes Vies des Hommes Illus-
tres de Plutarque, imprimées en
Hollande avec les Portraits gravez
entaille-douce, en dix vol. *in-douze*,
45. l.

*Le Tome Dixième in-douze se vend
séparement ,* 5. l.

Essais du Chevalier Bacon, Chance-
lier d'Angleterre, sur divers Sujets
de Politique & de Morale, *in-douze*,
2. l. 5. s.

La Vie des Riches & des Pauvres,
par M. de Villethiery, un volume
in-douze, 2. l. 10. s.

Deux Traitez du même Auteur, l'un
de la Flaterie, & l'autre de la Mé-
disance, un vol. *in-douze*, 2. l. 10. s.

Les Oeuvres de Pasquier, 2. vol.
in-fol. 40. l.

Dictionnaire universel François &
Latin, par Furretierre, imprimé à
Trevoux, nouvelle Edition, 5. vol.
in-fol. 130. l.

L'Antiquité expliquée par le R. Pere
Montfaucon, 10. vol. *in-fol.* grand
papier, 350. l.

————— *Id.* petit papier, 250. l.

Supplément de l'Antiquité par le
même, 5. vol. *in-fol.* grand papier,
225. l.

————— *Id.* petit papier, 150. l.

Histoire d'Angleterre, depuis le com-
mencement de la Monarchie jus-
qu'à présent, par M. Rapin Thoy-

- ras, seconde Edition, augmentée,
10. vol. *in-quarto*, avec figures,
1726. 80. l.
- Les Essais de Michel Seigneur de
Montaigne, avec les Notes de M.
Coste, sur l'Edition de Londres,
3. vol. *in-quarto*, 30. l.
- Lettres Historiques & Galantes de
deux Dames de condition; l'une
à Paris, l'autre en Province, par M.
Desnoyers, 5. vol. *in-douze*, fig.
Amsterdam, 1725. 12. l. 10.
- Le Droit de la Guerre & de la Paix,
par Grotius, avec les Notes de Bar-
beyrac, 2. vol. *in quarto*, 18. l.
- Abregé Chronologique de l'Histoire
de France, sous les Regnes de Louis
XIII. & Louis XIV. pour servir de
suite à celui de Mezeray, *in-quarto*,
9. l.
- Le même* en 3. vol, *in-douze*. 9. l.
- Dictionnaire Royal, François-An-
glois, & Anglois-François, par M.
Boyer, 2. vol. *in-quarto*, 20. l.
- Recueil des Commentateurs sur tou-
tes les Coûtumes de Picardie, &
du Vermandois, avec des Notes
& des Explications nouvelles, 4.
vol. *in-fol.*, Paris, 1726. 80. l.

Dictionnaire des Cas de Conscience,
 ou Décisions des plus considérables
 difficultez touchant la Morale &
 la Discipline Ecclésiastique, par
 Messire Jean Pontas, Docteur en
 Droit Canon, Soû-Pénitencier de
 l'Eglise de Paris; nouvelle Edition
 revûë, corrigée, & considérable-
 ment augmentée, en 3. vol. *in-fol.*
 60. l.

L'Ordinaire de la Sainte Messe, en
 Latin & en François, avec les sept
 Pseaumes de la Pénitence, les Li-
 tanies des Saints, les Vêpres du
 Dimanche & les Complies, &c.
in-trente-deux, relié en veau, 12. f.









